
Donnadieu
85




Donnadieu
93

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

Sous presse.

HISTOIRE DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRI, par M. Victor Boreau. 1 vol. in-8°, avec vignettes.

Ouvrages de M. le vicomte Walsh.

LETTRES VENDÉENNES. — SUITE AUX LETTRES VENDÉENNES. — LE FRATRICIDE. — LETTRES SUR L'ANGLETERRE, ou **VOYAGE DANS LA GRANDE-BRETAGNE EN** 1829. — **MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, SCÈNES CONTEMPORAINES.**

DIX JOURS DE 1830, par M. Sala, officier de la garde royale, détenu du *Carlo-Alberto*. 2 f. 50 c.

AVERTISSEMENT AUX SOUVERAINS sur les dangers actuels de l'Europe, par le comte Achille de Jouffroy. In-8°. 1 f. 50 c.

VOYAGE A HOLYROOD pendant l'automne de 1831, par M. Fallon, vol. in-12, sur papier cavalier vélin, vignette. 3 f.

VIE ANECDOTIQUE DU [...] DE BORDEAUX, depuis sa na[...] jusq[...]ur. 1 vol. in-12, grand papi[...]ec [...] *fac simile* d'une carte de Fr[...] et [...] le prince. 4 f.

Je poursu[...]nti[...]

DE
L'HOMME
ET
DE L'ÉTAT ACTUEL
DE LA SOCIÉTÉ,

PAR M. LE GÉNÉRAL DONNADIEU.



Paris,

...VERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
...I DES AUGUSTINS, Nº 55.

1833.

DE L'HOMME

ET DE L'ÉTAT ACTUEL

DE LA SOCIÉTÉ.




Donnadieu

DE L'HOMME

ET DE L'ÉTAT ACTUEL

DE LA SOCIÉTÉ.

DE
L'HOMME
ET
DE L'ÉTAT ACTUEL
DE LA SOCIÉTÉ,

PAR M. LE GÉNÉRAL DONNADIEU.



Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

1833.

celui de ces temps ne semble pas appartenir à la même terre. Quelques-uns gouvernaient, et les masses étaient esclaves ; quelques-uns étaient hommes, et l'immensité des populations étaient troupeaux, étaient propriétés. Ceux-ci travaillaient, sillonnaient la terre, étaient instrumens, et les autres pensaient, dirigeaient. Les quelques-uns de ce temps étaient ce que nous avons vu les colons de Saint-Domingue par rapport à la population nègre, et même pour les masses dans un état inférieur ; comment donc, lorsque dans les siècles où nous vivons, tous, n'importent l'état, l'éducation, la naissance, tous, dis-je, sont arrivés aux mêmes droits, comment pouvoir fonder une législation analogue avec des conditions si opposées à celles dont nous voulons suivre les traces ?

Et à quel âge, à quelle époque de notre civilisation voulons-nous imiter les lois de ces peuples ? lorsque nous touchons à la caducité, que nous sommes aux dernières périodes de la vie, à ce même état où les nations étaient impuissantes pour les maintenir, qu'il leur en fallait de nouvelles pour contraindre les hom-

mes, les forcer aux vertus publiques dont ils se détachaient pour ne faire des intérêts communs que des motifs d'ambition et de calcul personnel, où l'égoïsme, le froid et desséchant égoïsme avait gagné tous les cœurs, gangrené toutes les ames, avait isolé l'homme de son semblable, de sa famille, lui en avait fait rompre tous les engagemens et briser tous les liens. Et c'est dans une pareille situation, avec des sentimens de cette nature, une disposition aussi générale des esprits, que nous voulons être les Grecs d'Epaminondas, les Romains des Camille et des Scipion; que nous voulons les libertés les plus grandes et la patrie comme celle de Thémistocle ou de Cincinnatus!

Oh! pour l'homme attentif, pour celui qui ne se laisse pas entraîner par la vivacité de ses impressions, qui médite sur les causes réelles de tant de pertubations et de misères; pour celui-là les bouleversemens des sociétés, les révolutions n'ont rien qui l'étonne, qui le surprenne. Celui-là qui suit les gradations des âges, étudie le mouvement de croissance et de décroissance, lorsqu'il voit les nations

vieillies chercher les attributs de la jeunesse, les hommes énervés sous le poids des voluptés matérielles parler des beautés de l'intelligence, vouloir leur application dans l'exercice des rapports sociaux; celui-là, dans ce non-sens, dans cette aberration rit de pitié, ou plutôt il est humilié de ce manque de jugement dont les suites lui sont facilement révélées.

Ainsi que fait-on dans ces siècles? On va de ruine en ruine, on démolit sans pouvoir rien reconstruire. Les nations, les monumens, les produits du sol, tout croule, tout tombe, la terre se dépare et tout se réduit en poussière. Les colonies espagnoles ont secoué le joug de la métropole; elles ont voulu aussi faire des constitutions, courir à la liberté, et depuis dix ans cette terre la plus riche du globe est rougie du sang des hommes; ce peuple le plus fortuné, qui vivait dans le plus grand repos, au sein de toutes les voluptés, est tombé dans toutes les calamités; les villes sont désertes et les campagnes abandonnées. Les Grecs qui ont voulu secouer la dépendance des dominateurs que nous appelons

barbares, qui ont voulu aussi être libres et briser leurs chaînes ; les Grecs au secours desquels nous sommes accourus, croyant retrouver parmi eux les mânes des Aristide et des Léonidas, que sont-ils devenus, quel sort ont-ils ? Une situation mille fois plus misérable ; des égorgemens, des destructions... pas un bourg, pas une cabane, pas un asile ; des potences sur toutes les collines pour faire la police !.... voilà tout ce qui est resté debout.

Arrivons à la France. Que fait-elle depuis près d'un demi-siècle ? Elle essaie de tout, comme un malade qui croit quitter la maladie en changeant de place, mais elle le suit partout, elle s'aggrave au lieu de diminuer. Les lois changent et se modifient ; les pouvoirs se succèdent et le bonheur fuit les hommes : plus de sécurité pour les familles, plus d'avenir pour personne. C'est qu'on oublie une chose immense dans tous ces changemens divers ; les mœurs, les situations, les affections pour les lois qu'on cherche et la probité pour la société. Ces fondemens, ces bases de toute aggrégation d'hommes et de peuples, per-

sonne n'y pense, et par conséquent c'est toujours sur du sable qu'on bâtit.

J'ai dit de la société de cette époque que la terre d'aujourd'hui n'avait aucune ressemblance avec celle de l'antiquité, qu'ainsi la législation, les réglemens civils et politiques qui constituaient les empires de ces temps ne pouvaient convenir à ceux où nous vivons. Le peu de citoyens qui gouvernaient la terre avaient une éducation toute de sentimens élevés, toute de travaux nobles : le lucre, ni les occupations grossières et pénibles n'altéraient en rien la dignité de leurs ames ; le pays était tout pour eux ; donner son sang et sa vie à la patrie était l'unique ambition des hommes. Quand ces vertus déclinèrent, que les esclaves, que les affranchis entrèrent dans ces nobles carrières désertées par des citoyens corrompus par les douceurs de la vie ; alors les masses peu éclairées, facilement trompées et mues par des passions violentes, devinrent les instrumens des factieux qui tour-à-tour se disputèrent l'empire, s'approprièrent les peuples pour les livrer ensuite à tous les étrangers qui voulurent s'en emparer. Telles

ont été les phases de l'antique société : celle d'aujourd'hui où peut-elle aller, n'ayant plus les vertus des premiers âges, en voulant adopter le même système, la souveraineté du peuple? Mais ce souverain qui réside dans le plus grand nombre, par conséquent dans les états les plus infimes a-t-il une éducation plus élevée que les masses d'autrefois? les travaux auxquels il est réduit lui permettent-ils de soigner ses sentimens, d'éclairer son esprit? Non, sans doute, et alors ce souverain que devient-il? le jouet de tous les ambitieux, de tous les tribuns, des hommes dévorés de cupidité et d'orgueil, qui, pour satisfaire des besoins sans cesse renaissans, n'hésitent pas à précipiter leur pays dans tous les désordres et toutes les convulsions. Ils parlent au peuple de sa misère, lui promettent un meilleur sort, ont sans cesse le nom de liberté à la bouche, et le peuple ainsi entraîné n'a pas plus tôt renversé ce qui était, qu'il trouve sous ses nouveaux conducteurs, un sort pire, cent fois pire que celui qu'il avait auparavant; et alors de chute en chute, de révolution en révolution, les empires, les nations marchent vers leurs der-

nières heures; rois, peuples, sociétés, tout tombe à la fois dans un abîme de maux.

Cette maladie du genre humain s'est représentée partout de la même manière, lorsque les vertus primitives ont décliné, que les mœurs se sont corrompues par l'agrandissement des voluptés de la vie, par l'asservissement de l'ame à la matière. Alors les lois ont dû changer, les lois faites pour rappeler sans cesse l'homme au centre commun d'intérêt public; elles se sont relâchées, ont perdu de leur puissance, et successivement dans cette dégradation les peuples ont toujours cru que de nouvelles lois, que de nouvelles combinaisons politiques suppléeraient aux qualités qu'ils n'avaient plus. On attribuait leurs maux aux lois, quand ces maux étaient dans eux-mêmes : ainsi que le dit admirablement Tacite, rien ne prouve mieux la corruption des mœurs que la multitude des lois, *corruptissimâ republicâ, plurimæ leges*. Mais ici nous sommes obligés de rechercher les causes de cette décadence, la source première de cette corruption. Ce n'est pas dans les conditions inférieures qu'elle a commencé; en tous lieux

ce sont toujours les sommités sociales, ces sommités auxquelles le ciel avait confié la conservation des peuples qui ont donné ce fatal et déplorable exemple. C'est dans la tête des nations qu'est né ce germe empoisonné qui de rang en rang s'infiltre dans toutes les classes. L'histoire du monde nous présente cet enchaînement, cette succession dans toutes les parties de la terre, en Asie, en Grèce, à Rome, à Constantinople, partout de haut en bas les hommes ont parcouru la même carrière.

Les barbares, les peuples du Nord, les habitans des forêts sortant des mains de la nature, foulant aux pieds ces nations usées, ont reconstruit les empires du moyen âge, qui à leur tour sont retombés dans cette même décomposition, décomposition contre laquelle nous nous débattons pour notre compte depuis cinquante ans, en faisant sans cesse de nouvelles lois plus impuissantes les unes que les autres.

Lorsque Henri IV, plein d'autre part d'admirables qualités, afficha publiquement son mépris ou son indifférence pour le lien le plus important et le plus utile à la société; qu'il

montra au grand jour toutes ses faiblesses, avoua qu'il était dominé par elles en les reconnaissant, alors en suivant au sein d'une nation qui commençait à s'éclairer, l'exemple de quelques rois qui l'avaient précédé, il entra dans cette période de décadence dans laquelle ses successeurs ont marché avec une inconcevable rapidité. Louis XIV fut un grand roi de l'Asie, mais les mœurs de l'Asie étaient loin de convenir à l'Europe et surtout au roi très chrétien. Cette association d'un culte aussi pur et d'un oubli aussi grand des devoirs qu'il commande, devait produire dans les esprits, qui déjà comparaient et jugeaient, les effets les plus dangereux. S'ils furent tels sous ce règne, que ne durent-ils pas être sous la régence et le règne suivant! C'est là que sont marquées les causes les plus rapides des révolutions auxquelles nous sommes en proie. Abandonner l'état aux favoris, aux maîtresses, afficher sans pudeur le mépris le plus profond pour toute notion de morale, se jouer des engagemens les plus sacrés, montrer à tout un peuple qui vous regarde que les vertus privées et

publiques sont de pures niaiseries, des chaînes dont il faut se débarrasser pour laisser à ses sens, à ses goûts, à ses passions la plus libre carrière..... Quels hommes, quelles nations résisteraient à de pareils exemples? Et si dans quelques classes de ces nations il reste quelque peu de probité, un peu de dignité de soi, dans quel mépris le pouvoir et tout ce qui l'entoure doivent tomber, et comment alors ces hommes ne rougiraient-ils pas d'être la proie de vils complaisans, des plus viles créatures? Ah! la cause des révolutions, la voilà tout entière; que les princes et les pouvoirs ne se plaignent plus, eux seuls les ont appelées!

On se lamente sur la chute des croyances, sur le manque de foi, sur l'indifférence en matière de religion : croit-on que lorsque Rome créa prince de l'église l'homme le plus diffamé, le plus dépravé de la cour la plus corrompue, croit-on, dis-je, qu'en revêtissant pareil homme (1) de la dignité la plus élevée, elle dut grandir la vénération des peuples pour la croyance? Lorsque successi-

(1) Le cardinal Dubois.

vement elle en fit autant pour les favoris des concubines du prince, Rome crut-elle dans un siècle aussi éclairé donner plus de foi aux fidèles, faire faire plus de progrès à la religion représentée dans ses ministres par les vices les plus bas? Ignorait-elle que pour le peuple toute la religion est dans le ministre dont toute l'autorité est dans l'exemple?

La plupart des hommes, dont les vues ont été fort courtes, n'ont pas tari en éloges sur la fameuse déclaration de 1682. Qu'a-t-on fait par cette église gallicane, par cette indépendance du clergé de la métropole du catholicisme? On a soumis la puissance du ciel, l'autorité de Dieu aux caprices du pouvoir temporel. On n'a vu dans cet acte qu'un côté de la question, de ne pas introduire dans le royaume un pouvoir étranger, de ne pas rendre indépendant des lois et de l'autorité du prince, un corps tout entier, qui pouvait être d'une influence si grande sur les esprits. Sans doute sous un rapport cette détermination a pu paraître utile en sortant de toutes ces conflagrations qu'avaient présentées en Europe pendant plusieurs siècles l'autorité

spirituelle et la puissance temporelle. Elle a pu en ce sens séduire beaucoup d'esprits qui n'ont pas vu ou n'ont pas osé juger les inconvéniens bien plus graves, bien plus immenses qui pouvaient s'y rattacher. Tel, je crois, a été le grand Bossuet. Car que devient le corps du clergé, que devient le ministre de Dieu, créé par un pouvoir corrompu, entièrement sous sa dépendance, autre chose que l'instrument de ses volontés, et par cela non pas seulement un agent, mais un secours, une aide pour ses propres vices, que celui-ci couvre de son caractère? Qu'a-t-on fait alors par cet acte? on a sacrifié la religion elle-même à une pensée politique, à une défiance qui devenait chimérique dans des temps plus éclairés où par la marche de l'esprit humain, par le mouvement de la société il fallait au contraire resserrer le plus possible les liens qui unissent l'homme à son créateur pour le rappeler sans cesse aux devoirs, aux vertus qui sont si nécessaires à son bonheur, si impérieux pour sa conservation. N'ayant plus rien à craindre dans ce temps nouveau de ces conflagrations qui avaient affligé le moyen

âge, quelles garanties autrement grandes n'offrait pas le choix direct du ministre du Seigneur, fait par le souverain pontife, par un vieillard dégagé de toutes les passions humaines, plutôt que de confier ce choix à des pouvoirs qui, n'étant plus retenus par aucun frein, n'écoutaient que leurs désirs, que ce qu'ils en retireraient personnellement de profit pour leurs goûts et leurs jouissances journalières ! Aussi qu'est-il arrivé ? Croyances et pouvoirs, tout est tombé à la fois, et la terre reste dépouillée de tout ce qui faisait la sûreté de l'homme; plus de centre, plus d'appui pour la société en ruine qui ne présente qu'un amas d'individus spéculant les uns sur les autres. Et l'on accuse l'abbé de la Mennais, ce grand écrivain qui cherche dans l'indépendance du sacerdoce à recréer la puissance religieuse pour sauver le monde, puisque plus rien ne reste debout! Qu'il y a d'ignorance ou de honteuses machinations dans ces accusations! Pauvres humains, où irez-vous dans cet immense océan, sur ce vaisseau sans pilote et sans guide? Bientôt, bientôt cet impénétrable

avenir chargé de tempêtes vous l'apprendra.

Un moraliste de cette époque combattant les principes de J.-J. Rousseau et de Hobbes sur l'homme sauvage et l'homme civilisé n'a pas, ce me semble, assez développé sa pensée. Sans doute Dieu ayant fait l'homme pour vivre en société, son être n'a atteint sa véritable nature que lorsqu'il est arrivé au degré d'intelligence propre, nécessaire à cet état social dans lequel il trouve sa conservation et sa fin, comme tous les êtres qui vivent dans ce même état, castors, fourmis, abeilles, etc. La société est la loi de son être, comme celle des autres espèces. Si Rousseau a exagéré son opinion, cet auteur aussi n'a pas borné la sienne. L'homme perfectionné, dit-il, arrivé à son plus haut degré de civilisation, voilà l'homme de la nature, ou plutôt le voilà dans toute la loi de son être. Mais alors je lui ferai cette question : Était-il moins perfectionné à Marathon, à Platée, à Salamine, aux Thermopyles qu'à Chéronée? Car certes il savait beaucoup plus à cette dernière époque qu'à la première : pas de comparaison entre les progrès de l'esprit, la culture des

lettres, le développement des arts et des sciences, le poli des mœurs du temps de Miltiade et de Léonidas à celui de Périclès et d'Alcibiade. Et cette comparaison sera encore bien plus grande si je mets la Rome de l'invasion de Pyrrhus, ce sénat de rois, plus tard en présence de la bataille de Cannes, à côté de la Rome de Cicéron, de Virgile, d'Horace, à côté du sénat d'Auguste et de Tibère. L'homme donc essentiellement cultivé, civilisé, n'est pas l'homme de la nature; il l'a dépassée, il est sorti de son être qui est la société, puisqu'il ne veut rien donner à la famille, plus rien lui porter, et que toutes ses actions, tous ses calculs tendent à lui prendre, à retirer de tous; tendent, dis-je, à l'isoler d'elle, à le renfermer dans lui-même, à ne faire usage de son savoir que pour se créer un bien-être en dehors des intérêts communs.

Il faut donc reconnaître entre ces deux opinions, que si l'homme est né pour vivre en société, par conséquent pour être civilisé, il y a un degré de civilisation marqué; comme entre l'enfance et la vieillesse, où il a capacité de tout concevoir et de tout exécuter

au-delà duquel son esprit subjugué par les besoins du corps ne le conduit plus qu'à sa ruine et à sa perte, en l'éloignant de la loi de son être qui est la société, puisqu'il en enfreint toutes les lois, qu'il en méconnaît et brise tous les liens; qu'il revient par l'excès de la civilisation au point d'où il était parti, sous l'unique empire de la force matérielle, sous la seule domination de ses appétits. Ainsi ce cercle a été parcouru par toutes les nations pour tomber dans l'anarchie et le chaos ou plutôt pour cesser d'être.

Donc, quels que soient les progrès de notre esprit, quelque immenses développemens qu'aient eus les sciences dans les temps modernes par les découvertes nouvelles qui changent pour ainsi dire la face de la terre, rapprochent les peuples et semblent les confondre tous dans une même sphère d'idées et de besoins, il y a des lois immuables qui doivent rester éternellement les mêmes pour l'homme social, la conservation de son espèce et la succession des générations. Ces lois immuables, quels que soient les secrets que l'avenir nous cache, quelque impénétrables

qu'ils puissent être pour notre intelligence, la Providence les a imposées à l'homme, comme elle les a imposées à tout ce qui vit sur cette terre dans l'ordre de conservation propre à tous les objets de la création ; lois qui pour l'homme planent au-dessus de tous ces arrangemens civils, qui dominent tous ces systèmes d'ordre politique, ou plutôt qui en sont la base. Cette base, c'est la morale ; ces conditions, ce sont les vertus privées et publiques ; cette chaîne, j'ose le dire, divine, ces grands liens qui attachent l'homme à l'homme, le père à l'enfant, l'enfant aux auteurs de ses jours, le foyer domestique à celui de la cité ; celui-ci au grand foyer de la patrie ; qui échauffent et vivifient tout un peuple dans un centre commun d'intérêts pour ne former qu'un seul échange, un seul commerce d'appui, de soutien et de bienveillance mutuelle. Voilà les véritables forteresses, les remparts qui constituent, forment et défendent les corps de nations ; les font vivre, et sans lesquels toutes les lois, toutes les législations ne sont que de vaines toiles d'araignées, de vains réseaux que les sociétés qui

se décomposent et se dissolvent entraînent dans leur chute ! « Si le Seigneur ne bâtit « une maison, c'est en vain que travaillent « ceux qui la bâtissent ; si le Seigneur ne « garde une ville, c'est en vain que veillent « ceux qui la gardent ! » Paroles descendues du ciel et que renferme le livre des livres ! Qu'a voulu dire le divin législateur par cette pensée ? que sans la vertu, ni maison, ni cité, ni état ne peuvent s'élever, ne peuvent se maintenir (1).

---

(1) Que d'immenses vérités renferment cette pensée ! vérités qui tous les jours se revèlent d'une si puissante manière ; que peut-on et que fait-on maintenant ? On ne cesse d'appeler la justice, le règne des lois, l'honneur, la gloire de la France. Tout le monde, la population entière lit ces appels tous les jours renouvelés, les provocations à ces éminentes qualités ; les accusations contre le pouvoir qui les méconnaît, qui les dédaigne, dit-on, et les foule aux pieds, sont mises à chaque moment sous les yeux de la nation ; on attend tel ou tel homme pour défendre, pour faire prévaloir ces grands principes d'équité politique, on invoque le retour des corps politiques pour faire justice au pays de ceux qui trahissent ses intérêts ; les hommes tant souhaités arrivent, les corps politiques s'assemblent et

Cette condition de l'édifice, ce fondement sans lequel aucun échafaudage ne peut s'é-

---

toutes ces nobles espérances sont immédiatement déchues. Comme chacun ne se présente que pour tirer bénéfice de la situation du moment, servir ce qui présentera le plus de chances d'intérêt personnel, advienne que pourra la patrie, son honneur, sa gloire, sa sûreté, qu'importe que les lois aient été violées, qu'une quantité de citoyens aient été la victime de cette violation. Tant-pis pour eux; celui qui paie, qui pour le moment a la clef du trésor public, celui d'où découlent par conséquent toutes les voluptés de la vie, celui-là a raison : qui sait en ce moment où cette raison ne s'étendra pas, qui sait si toutes ces belles libertés pour lesquelles on prétend avoir fait la révolution de 1830, ne vont pas totalement disparaître, presse, tribune, juri, élections; qui sait même si ce détachement d'armée envoyé en Belgique ne reviendra pas comme il est parti, sans tirer un seul coup de canon. Si nous ne serons pas plus bas aux yeux de l'Europe après qu'avant cette expédition; si nous ne serons pas chargés envers l'Europe des frais de ces divers arrangemens. Voilà le dégré d'abjection où il est possible qu'on amène la France.

Un orateur s'adressant à ceux qui doivent décider du sort de la France, parle du jugement de l'histoire, de la postérité. Abus de mots désormais stériles; dans le temps où nous sommes, qui pense à l'histoire, à la postérité, où se trouve-t-il seulement une réalité de

lever, cette pierre angulaire sur laquelle toutes les générations doivent bâtir et se succéder,

---

gloire? C'est une vraie moquerie d'invoquer de tels sentimens. Si les siècles à venir étaient à vendre pour une heure d'aujourd'hui, pour la plus mince pièce de monnaie, il en est peu qui ne fussent empressés de les livrer. Qu'on pense à ce qu'a dit un maréchal de France à la tribune de la chambre, qu'on y réfléchisse.

Tout est possible, et rien dans cette destruction des vertus publiques, dans ce néant des qualités morales ne peut surprendre, ne peut étonner. L'anarchie même qui demande une certaine force de volonté ne sera plus possible ; comme un vieillard usé qui achève sa vie sur le grabat où le sort l'a jeté. Plus de possibilité de fermentation là où la vitalité est éteinte. Là où l'ame n'est plus, que dis-je, cette ame étouffée sous le poids de la matière renaîtrait encore, et je n'en doute pas, si un pouvoir honorable voulait la rappeler à la vie, au lieu de se prêter à la décomposition, de l'accélérer, faire vibrer encore une fois, comme dans tant d'autres époques de notre histoire, les cordes de l'honneur et de la gloire, faire bondir tous les cœurs à ces sons généreux. Cette nation si facile à conduire et plus facile encore à séduire par les brillantes illusions de l'amour-propre, produirait encore des miracles si le ciel la mettait encore une fois entre les mains d'un homme qui n'appartiendrait ni aux vils intérêts du lucre, ni a l'étroite subtilité de la chicane. A quel pouvoir cette nation a-

qui peut la poser d'une main ferme? Dans le cours des âges, dans des situations analogues, lorsque les peuples avaient perdu tout leur ressort; que les mœurs étaient corrompues,

---

t-elle manqué si les plus piètres comme les plus élevés n'étaient pas tombés d'eux-mêmes? pour tous elle a tout donné, tout supporté. Le régent, Louis XV, le directoire, les favoris, les espèces de maîtresses des premiers jours de la restauration, la domination de la domesticité des palais; dans un autre sens, toutes les exigences, tous les sacrifices des pouvoirs les plus absolus et les plus violens sous Louis XIV et Napoléon. Certes ce dernier en faisant la plus large part à son génie politique, comme capitaine combien de fautes n'a-t-il pas faites à ses derniers jours et combien de fois, après avoir tout acquis avec le courage de ses soldats, n'a-t-il pas tout exposé, tout joué au hasard de la fortune d'un moment, mis sur un coup de dé ce qui avait été le fruit de tant de travaux et de tant de sang répandu? S'il est tombé, ce n'est pas la nation qui lui a manqué. C'est lui, lui qui a manqué au pays en se manquant à lui-même. Et ceux qui s'en sont allés.... Ici je vais m'arrêter.... Ainsi, si la France devait cesser d'être France, si le ciel avait dans les leurs arrêté ses destinées, si par la dissolution la plus complète elle devait arriver à cette fin prochaine, ou vivre comme a vécu l'Italie des temps modernes, elle serait

que les lois sans force ne pouvaient rien sur la société, alors quelques hommes de génie et de courage ont apparu pour recréer des empires nouveaux et rétablir sur de nouvelles bases les liens sociaux. Cambyse, Cyrus, Alexandre en Asie et en Grèce; César à Rome; Mahomet II dans le moyen âge, et Bonaparte à notre époque, tel a été le mouvement de rotation des peuples dans les divers âges, presque partout la même série d'évènemens amenés par les mêmes causes.

Adresser des reproches à l'humanité de cet état de faiblesse où elle arrive, accuser l'homme des imperfections inhérentes à sa nature, ce serait vouloir lui faire un crime de vieillir. Mais ce qu'on doit lui dire, ce qu'on doit lui crier de toutes ses forces, c'est qu'il faut qu'il prenne les lois de son âge, le

---

redevable aux pouvoirs seuls à qui la fatale combinaison de la fortune aurait livré son sort de cette mort anticipée..... A *Auguste*, au sein même de sa décadence, Rome a dû encore de longs jours de gloire et de prospérité; à sa place *Comode*, *Caligula*, ou *Claude* auraient fait expirer Rome et l'empire en quelques jours.

remède à ses maux, et non vouloir aller dans un sens inverse chercher la république, une liberté entière de faire ses volontés, lorsque ses volontés sont de ne vivre absolument que pour lui, de renfermer toute la société dans son être, de vivre au sein d'une grande famille comme s'il était seul, à part de tous les autres pour ne faire de ces autres que des instrumens de plaisir. Ce qu'il faut, c'est qu'il ne tombe pas dans cette erreur, qu'il puisse avoir tous les avantages de la société, sans en adopter les sacrifices et les charges; être pouvoir sans se donner le moindre soin de gouverner, de veiller à la juste application des lois, à cette légale somme de justice distributive, pour laquelle tous les pouvoirs ont été établis; s'affranchir de toutes les règles de vertu et de morale qu'on demanderait, qu'on exigerait des autres; ne faire de cette position élevée qu'un objet de distraction, de jouissance personnelle; et successivement dans tous les rangs, dans toutes les classes, chacun ne spéculant plus que pour soi, sans égard pour la famille, la cité ni la patrie; être époux sans affection mutuelle pour vivre chacun de son

côté; père sans avoir soin de ses enfans; membre d'un corps de nation, d'un état sans participer à sa conservation, à sa défense : voilà l'erreur dont il faut défendre les peuples, voilà la situation dont il faut qu'une voix puissante et forte les sorte, puisqu'ils ne peuvent plus le faire eux-mêmes.

Et à cette voix puissante de leur conservation, tous se sont toujours ralliés, tous se rallieront toujours, parce qu'il est aussi dans l'instinct de l'homme de vouloir se conserver. Il peut se tromper, s'égarer, mais il veut vivre. Cette loi suprême imprimée par Dieu à tout ce qui vit, il la porte dans son sein : qu'on la lui montre, qu'on la lui explique, au lieu de se prêter à son égarement pour le séduire et le perdre, ainsi que quelques-uns sans courage et sans élévation, que quelques-uns les fléaux de l'humanité cherchent à le faire pour satisfaire des passions basses et déréglées, hommes et peuples tous se rangeront, parce que tous veulent être.

Ce ne sont donc point les libertés qui manquant aux nations à certaines époques de leur état social causent leur décadence;

faire regarder ce même pouvoir comme une propriété individuelle dont ils ne devaient compte à personne, pas même à Dieu, puisqu'ils en oubliaient les ordres, les volontés les plus expresses dans les saintes doctrines dont ils devaient être les images vivantes.

La révolution française de 1789 n'a été que la suite de l'oubli de ces devoirs : elle devait naître de tant de désordres, de manquemens à ce qu'il y a de plus respectable dans le monde. Un prince honnête homme, mais trop faible ne pouvait l'arrêter ; il devait payer les fautes, et je dirai l'absurde engourdissement, au milieu de tant de mouvement, de ceux qui l'avaient précédé ; ce désespérant et si criminel égoïsme de celui qui savait tout le mal qui se faisait, qu'on faisait par lui, qu'il faisait lui-même, tout celui qu'il léguerait après lui et dans lequel il se complaisait !... Ah ! qui devant Dieu est comptable de tous les maux qui affligent les nations après une pareille conduite? Sont-ce les peuples alors qui font les révolutions, sont-ce eux qui sapent les trônes, qui brisent les couronnes et renversent les pouvoirs, ces palladiums de

leur conservation? Qu'on soit juste, que chacun reconnaisse ces tristes vérités et prenne la part qui lui est due dans ces grands désastres.

A Dieu ne plaise que j'accuse l'Assemblée Constituante : beaucoup de vertus et les sentimens les plus généreux étaient dans son sein; les intentions étaient belles, mais la situation était au-dessus de ses forces. Sa pensée dominante était la constitution anglaise; elle était dans toutes les têtes; c'était depuis long-temps un engouement général, une affaire de mode, ainsi que tout ce qui se fait dans notre pays, dans les choses les plus sérieuses comme les plus futiles. On oublia que nous n'étions pas Anglais, que nous n'étions pas dans une île, séparés des peuples du continent; que nous n'étions ni industriels ni marchands; que notre génie, nos besoins, nos affections devaient nous rattacher plus particulièrement au sol; qu'enfin sur ce sol il n'y avait plus d'aristocratie; on oublia dans le délire d'entraînement populaire qu'il ne fallait pas achever de détruire le peu qui en restait, puisqu'en portant seulement les

yeux sur nos voisins, à la plus simple inspection de leurs lois, il était facile de voir, de se convaincre que tout l'échafaudage de leur système politique reposait sur la puissance de son aristocratie; que c'était absolument un gouvernement aristocratique; que manquant de cet élément la France allait tomber dans la démocratie, et de là, dans toutes les phases plus ou moins terribles qui devaient mener au despotisme. C'est ce qui est arrivé: le vaisseau lancé au milieu de la tempête en a été le jouet jusqu'au jour où une main puissante lui a offert un abri. Mais cet abri devait être de quelques jours: sorti du sein d'un orage, par un orage aussi il devait être emporté. Une inconcevable fatalité a voulu que cet homme qui avait trouvé tant de force, tant de génie en lui-même, pour reconstruire une société en lambeaux, pour rebâtir un édifice dont il ne restait pas vestige, anéantir tous les partis, toutes les opinions, fonder de nouveaux intérêts, et rappeler toutes les puissantes affections monarchiques; que cet homme, dis-je, auquel toutes choses de durée, quoi qu'on en dise, étaient possibles,

n'ait pu vaincre l'orgueil démesuré qui l'a emporté au-delà de toute limite, et lui a fait perdre en quelques heures le fruit de quatorze années de travaux, qui pourraient être mesurées à quatorze siècles, dans les actions ordinaires de la vie. Après avoir vaincu il fallait imiter Adrien, rentrer dans les limites naturelles de l'empire, ne pas aller chercher l'Angleterre dans les déserts de la Moscovie, dans l'Inde, mais l'attaquer au cœur de l'Europe, non par une expédition immédiate, mais avec un peu de patience; lutter avec toutes les forces viriles du sol le plus riche du monde, contre des richesses factices et des lois qui menaçent ruine. Il fallait ne pas se tromper, se méprendre sur la véritable position des deux empires : l'Europe devait venir à la France, rester sous son influence, et l'Angleterre tomber comme Carthage. Mais il fallait savoir attendre, se servir des événemens et non les forcer. Bonaparte n'a pas eu cette éminente qualité des hommes d'état; il régnait en Espagne sans soldats; son mauvais génie l'a poussé dans cette péninsule pour y creuser le tombeau de ses armées.

Tels étaient sans doute les décrets de la Providence, de donner ce grand spectacle au monde, d'une fortune aussi immense et d'une chute plus immense encore !

Nous voici arrivés à la restauration.

Revenant après vingt-cinq ans de luttes, de combats, de maux, de secousses, et d'inquiétudes de toute nature, tous n'aspirant qu'au repos, la famille de nos rois fut reçue avec une joie et une ivresse générale. Elle pouvait tout : ses destins, ceux de la nation, et par le fait, ceux de l'Europe étaient entre ses mains. Hélas ! que lui conseillèrent des princes qui ne connaissaient pas la France, qui ne connaissaient ni les temps où ils vivaient ni l'état de la société sur laquelle ils régnaient ? Ces princes et des conseillers peu éclairés ou cachant des desseins secrets, lui suggérèrent l'idée de défaire l'arrangement politique qu'avait construit l'homme qui venait de finir, pour donner à la constitution une plus grande extension de libertés, rentrer entièrement dans l'esprit de 1789. C'est de là qu'est sortie la Charte de 1814, monument éternel d'imprudence, et j'oserais dire, de folie ; de

folie, puisqu'en donnant une législation à peu près démocratique, le pouvoir déposant sa puissance entre les mains des délégués de la nation, et appelant toute la population à l'examen et à la censure de ses actes, voulait recommencer le règne de Louis XV, vivre comme avait vécu ce prince, sous l'influence de favoris et d'espèces de maîtresses; rappeler une pareille époque, la mettre encore une fois sous les yeux de cette nation, après les grands malheurs qu'elle avait amenés; bâtir des palais à la porte de la capitale pour des goûts semblables; obliger les ministres, les hauts fonctionnaires, et jusqu'au sacerdoce à être les complaisans de ces nouvelles courtisannes, et faire passer toutes les faveurs de l'état par leurs mains! Qui, à ce spectacle, qui marquait je ne sais quel oubli, quel délire et peut-être quel mépris, n'aurait pas dès ce moment prédit une fin prochaine, et certes bien plus prochaine encore qu'elle n'a été?

Tout a été d'accord avec cette conduite, et ce retour qui devait être pour la France une création nouvelle de probité, de vertus religieuses et civiles, n'a été pour la société

qu'une suite de déceptions plus fatales les unes que les autres. Les ministres à leur tour se sont occupés d'eux-mêmes, de leurs familles, de leurs amis; chacun a fait industrie de sa position et de sa place; chacun a puisé dans les coffres de l'État et le pays a été comme il a pu. On a emprunté beaucoup, dépensé énormément, fait circuler beaucoup d'argent qui a donné une espèce de richesse factice, une richesse de papier, car c'est sur lui qu'en ce moment la fortune publique comme celle des individus repose. On a pris et l'on a fait prendre cet état artificiel pour un état réel; on a vécu quinze ans dans cette confiance pour voir éclater ensuite un désenchantement et un bouleversement général, matériel et politique.

Sans doute cette prospérité matérielle a été grande pendant ces quinze années, mais l'on a dû se convaincre par le résultat que ce n'est pas sur la matière que repose la sécurité des nations, que la morale seule peut faire vivre les pouvoirs et les peuples.

Il n'entre pas dans mes intentions de pénétrer dans tous les détails des fautes sans nombre,

des mille et mille oublis de toute nature, des contradictions et des inconséquences monstrueuses qui ont invinciblement amené la catastrophe de 1830. Il suffira à l'historien qui tracera les grandes époques de ces temps, de dire que si les racines de quatorze siècles de monarchie n'avaient pu résister à tout ce qu'avaient fait naître dans les cœurs d'indifférence et d'éloignement, tant d'actes qui blessaient à la fois la raison et la probité, un mépris aussi profond pour tout ce qui constitue les principes religieux et moraux par un siècle tout entier de scandale, comment après une révolution aussi grande, aussi terrible en enseignemens, après une chute aussi immense de la puissance morale des pouvoirs sur les esprits, un renouvellement de ces mêmes faits n'aurait-il pas reproduit un désastre plus grand encore, s'il était possible? Comment, d'une autre part, si ce qui restait encore en 1789, tant vivace sur le sol de la France en aristocratie sacerdotale et nobiliaire, n'avait pu résister à l'entraînement démocratique, à la force de ce mouvement dans la législation qu'on voulait imiter, un second essai de ce même

cipes de morale et de politique auxquels ils furent si peu fidèles dès qu'ils arrivèrent aux affaires, qu'ils oublièrent si vite pour dépasser leurs devanciers en centralisant, en appelant tout dans Paris, à la Bourse (à la Bourse !... singulier moyen d'action morale que celui de l'or et de l'argent pour des hommes religieux) ! ces ministres disant eux-mêmes et faisant publier que le gouvernement représentatif était corrupteur de sa nature, et qu'il fallait corrompre ; comme si gouvernement sous le ciel avait jamais pu vivre en détruisant la société qui n'a d'autre fondement que la morale (1) !

(1) Certainement, l'avènement de l'administration Villèle devait être une seconde restauration, ou plutôt la véritable restauration morale qu'attendait la France, puisque le pouvoir était mis entre les mains d'hommes qui, pendant tout le cours de nos dissensions civiles, avaient protesté contre les abus et les vices qui étaient ressortis des divers systèmes qui tour à tour avaient régné sur le pays ; d'hommes qui jusque-là étrangers aux affaires, étaient purs de toute participation à ces mêmes abus, à cette association d'intrigues et d'intrigans qui s'en étaient emparés.

De toutes les attentes, celle-là fut la plus cruellement et la plus hautement trompée ; car au lieu de

Telles ont été les causes d'un bouleversement qui n'a pu étonner que les hommes su-

---

prendre pour système et pour base de principe de gouvernement ces conditions élevées de morale que jusque-là ils avaient professé dans leurs discours, et surtout dans cet écrit que je cite (*le Conservateur*), conditions qui leur étaient propres à eux, qui étaient dans leur nature, et qu'avec un peu de génie ils devaient comprendre comme règle de toute bonne politique, d'où jailliraient la puissance et toutes les forces dont ils avaient besoin ; ce fut au contraire dans l'ornière de leurs devanciers qu'ils s'enfoncèrent au-delà de toute mesure ; ce fut dans les vices mesquins de l'administration, dans les petites ruses que présentait le maniement des divers rouages politiques, dans la corruption personnelle surtout des hommes attaqués corps à corps par tous les moyens, même ceux que pouvaient offrir les principes religieux, que cette administration puisa sa vie journalière pendant sept années.

Il faut vraiment croire que cette pauvre nation n'a aucune mémoire, il faut traiter les hommes comme des enfans, sans jugement et sans souvenance, pour oser exalter cette administration, comme certaines personnes le font, et présenter son chef comme la seule ancre de salut qui reste à la France. C'est se jouer d'elle, s'en moquer, que de lui tenir un pareil langage. Eh bien! nous qui avons été témoins et acteurs de cette époque,

perficiels et sans jugement. La manière dont il se produirait était indifférente, il devait

---

qui avons une connaissance détaillée de tous les honteux manèges, de mensonges et de corruption, nous soutenons et nous le prouverions par des faits, si nous y étions appelés, que de tous les ministères, c'est celui qui a tué le plus essentiellement la monarchie par les armes qu'il a fournies à ses ennemis, et particulièrement par la corruption qu'il a infiltrée dans des cœurs qui jusque-là avaient été purs dans des rangs qui jusqu'alors en avaient été préservés.

Qu'on fasse seulement cette question à ce prétendu homme d'Etat : Quelle raison, quel motif pour avoir dissous la chambre en 1827? Est-ce parce qu'elle lui était trop docile? Il y avait encore deux années devant soi, et que n'aurait-on pu, avec un peu d'habileté, dans ces deux années, plutôt que de jouer la couronne dans une résolution de cette nature, sans aucune espèce de nécessité, lorsqu'on devait être certain, dans la disposition où étaient les esprits, du résultat des élections. Voilà la faute, la faute grossière qui a précipité la chute du trône. Je défie ce ministre de donner des explications raisonnables d'une pareille détermination, dont tout le monde prévoyait l'effet.

Dire que c'était pour chercher une majorité dans la chambre haute qu'il disloqua la majorité élective. Mais n'y avait-il pas moyen de trouver des pairs, s'il en fallait,

être ! Non sans doute que si, par un miracle de la providence, on se fût réveillé, on eût été

---

ailleurs que dans cette chambre? Bel échange! pour avoir cherché à s'approprier un corps politique, les perdre tous les deux. La défection! dira-t-on; mais cette défection, que ce même ministre avait faite par ses maladroites ruses et ses perfidies, n'est-elle pas revenue plus forte qu'elle n'était? Voilà ce qu'un homme habile aurait dû prévoir, ce qu'avec un peu de génie on aurait dû calculer.

Quelle serait longue la série des faits contre cette administration qui devant faire tant de bien à la France, a été une des causes les plus actives de sa ruine, par le mensonge qu'elle a mis dans toutes les lois, et le rôle si immoral qu'elle a fait jouer à la religion même dans la corruption de ces lois. Demander des devoirs aux électeurs, leur imposer par la loi l'indépendance de leurs votes, et les punir, les détruire dans leur existence, s'ils étaient fidèles à ces obligations publiques; en agir de même avec les députés qu'on conduisait au temple pour ne suivre que les inspirations de la divinité; qu'on destituait de leurs fonctions, qu'on attaquait même dans leur carrière et l'état de leurs enfans, si à cette inspiration divine ils osaient être fidèles! Dans toutes les classes, dans toutes les fonctions, voilà ce qu'a su faire ce ministère, lui, se disant royaliste et religieux par excellence!

instantanément éclairé il n'eût pas été possible, même dans ces derniers momens, de sortir de ce chemin de perdition, de remonter le torrent : certes, oui, cette possibilité a existé jusqu'au dernier jour, non en subissant la loi, mais en s'armant du peu d'autorité qui restait encore, de la force qui était disponible pour se placer assez haut et faire tout de soi-même. Je le savais que c'était possible, et le roi Charles X n'ignore pas quelle était ma conviction sur ce point, tout ce que j'ai fait pour lui démontrer sa position et le moyen d'en sortir; position que depuis long-temps j'avais aperçue, que je n'avais cessé de lui mettre sous les yeux, ainsi qu'à ses ministres. Mais rien ne pouvait auprès de lui, non plus qu'auprès de Louis XVIII à qui je ne dissimulai pas dès le premier jour de son retour, en 1814, ma pensée sur la loi qu'il venait de donner. Dieu avait sans doute ses desseins: les plus grands évènemens de l'histoire, lorsqu'on voit des hommes courir aveuglément à leur perte, ne peuvent guère s'expliquer que de cette manière. Je me rappelle qu'à Grenoble, en 1816, le pauvre duc de Feltre m'écrivait

que dans mes ordres du jour et en parlant aux troupes, je ne citais jamais la Charte; que les ministres, MM. Decazes, Pasquier, Richelieu, Lainé s'en plaignaient! Pauvres gens! C'est qu'alors comme aujourd'hui je savais ce que deviendrait la France avec cette loi; je savais ce que c'était que cette Charte pour nous, et surtout entre les mains de ceux qui devaient en diriger l'application. Un maréchal de France vînt aussi me dire que je ne présentais que le nom du roi aux troupes, qu'il fallait dire le gouvernement et non le roi!..... Grand Dieu! qu'elle serait longue la série des aberrations, des folies, s'il fallait les tracer, par lesquelles il a fallu passer pour se perdre et perdre la plus grande, la plus élevée de toutes les fortunes, celle d'un grand peuple, de la première nation du monde que depuis si long-temps chacun cherche à ruiner à plaisir en se ruinant soi-même; car tous ces pauvres directeurs de nos affaires ont beau faire, leurs petites fortunes personnelles, eux et leurs amis n'échapperont pas au naufrage, si quelque puissant génie n'arrête le char dans sa pente rapide!

Oui sans doute, qu'on en soit bien convaincu, indépendamment de la marche invincible des siècles qui use les corps de nation, il y a aussi pour cause souveraine de la plupart des révolutions politiques, les pouvoirs qui se trahissent eux-mêmes, et l'on peut parcourir l'histoire, dans aucun lieu de la terre on n'en trouvera un qui ait plus éminemment rempli cet office que celui qui a succombé en 1830, dans la succession de tous ses actes pendant les quinze années de sa durée.

Que fait-on aujourd'hui après cette violente secousse dont les vibrations ont ébranlé la terre? Que fait-on après cette victoire sans combat, qui a autant étonné les vainqueurs que les vaincus? On continue ce qu'on a fait auparavant; tournant dans le même cercle vicieux, c'est toujours le même résultat, avec cette différence que la chute est plus accélérée à mesure qu'on avance, subissant en cela la loi physique des corps; que marchant sur un terrain miné de toutes parts on chevauche à chaque pas, et que la base étant cent fois moins solide qu'elle ne l'était, chaque heure peut

être la dernière !.... Si, en 1789 où le corps de l'État était encore plein de vie, la société organisée, on est tombé dans l'anarchie et le désordre en voulant une constitution de cette nature; si, malgré le profond besoin de repos, toute la puissance d'un principe incontestable, une situation matérielle jusque-là la plus florissante, on a péri avec cette organisation politique, comment à présent avec une extension bien plus grande de démocratie, avec un anéantissement complet de toute autorité sur les esprits, sans prestige d'aucune sorte, un tel état de choses pourrait-il avoir de la durée? Aux vices de la loi supplée-t-on par une grande moralité dans les actions? Des sentimens plus généreux, plus désintéressés se montrent-ils? Ceux qui pendant quinze années ont si hautement appelé des réformes, se sont si souvent élevés contre les vices, les abus de l'administration, apparaissent-ils avec leur *faire* conséquent à leur *dire?* font-ils mieux? Non, pire sans doute; car telle est la force d'impulsion d'un état de choses reçu, d'un principe donné. Chacun exploite le pays pour son compte

dans une mesure progressive ; c'est une proie qu'on ne croit tenir qu'un moment, et plus ce moment peut être court, plus il faut s'empresser de se la partager, plus il faut la pressurer.

La dignité de la nation, sa gloire intérieure, son honneur national, son rang en Europe, ces grands et nobles intérêts de la France, sont-ils mieux traités? ont-ils reçus et reçoivent-ils un plus beau lustre? Sommes-nous plus respectés, plus estimés de nos voisins? Je le demande, j'en appelle à tous les cœurs généreux, à tous ceux qui se sentent, à tous ceux dont le sang circule encore dans les veines ; j'interroge même les esprits les plus calmes, les plus froids : comment la France est-elle traitée? de quelle considération jouit-elle? Des démembremens d'état, des accroissemens pour les autres, et dans ces hauts intérêts, sans influence aucune. Notre plus riche voisine, cette éternelle rivale, cette officieuse alliée de tout ce qui peut paralyser nos forces, entretenir la fièvre dans notre sein, que nous promet-elle? Ce petit point de l'Afrique, cette conquête faite si imprudemment, si à

contre-temps par le pouvoir qui est tombé (1), et qui pouvait être néanmoins d'une si grande utilité pour la France, veut-elle nous permettre de la conserver.

Ici, qu'on ne croie pas que je ne veuille cependant, sous quelques rapports, rendre justice aux hommes d'aujourd'hui; que je veuille faire de la popularité au détriment de la justice, me joindre à toutes les accusations de parti; que je veuille faire un crime au pouvoir de n'avoir pas déployé l'étendard des révolutions sur tous les points de l'Europe, entraîné par le torrent, d'avoir été partout renverser et détruire; car par la même raison que les pouvoirs qui attendent

---

(1) Avoir envoyé l'élite de l'armée en Afrique, alors qu'on se préparait au coup d'État dont tout le succès devait reposer sur les troupes; laisser partir le ministre de la guerre sans le remplacer, quand sur ce ministre seul devait reposer l'action de la force publique, du mouvement des troupes dans une détermination aussi importante, certes, c'était jouer la couronne sur l'espoir d'une conquête qui, toute belle qu'elle a pu être, n'est rien comparativement à l'immense enjeu qu'on a mis.

ou provoquent ces grandes crises ont besoin qu'on leur dise toute la vérité, il faut aussi savoir la dire aux peuples qui, dans un instant de délire, peuvent se précipiter dans des abîmes de maux, et entraîner avec eux tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin. Ce n'est ni à coups de canon, ni à coups d'épée, en jetant devant soi l'épouvante et l'effroi, qu'on porte la liberté aux peuples; qu'on va répandre les heureuses semences de meilleures institutions; qu'on va en porter la conviction dans les esprits; c'est par l'exemple du bien qu'on en a reçu soi-même, par la somme de bonheur qui en est ressorti, qu'on doit procéder à ce prosélytisme. Si la France veut appeler ses voisins à ses lois, veut exercer ce haut patronage, c'est par une émulation aussi élevée qu'elle doit le faire, et non à la manière de ceux qui vont commander et détruire.

Certes jamais circonstance ne fut plus favorable pour appeler les peuples et les rois à un affranchissement aussi noble, aussi généreux de toutes les entraves qui jusqu'à ce jour avaient asservi et tourmenté l'intelligence hu-

maine. Quelle mission admirable pour la France de donner ce grand exemple au monde et d'appeler ainsi tous les peuples à elle, en se plaçant à la tête d'un si beau mouvement. La modération de la population de la capitale dans la facile victoire qu'elle venait de remporter, avait déja conquis l'admiration universelle; il ne restait plus au pouvoir qui avait été élevé sur le pavois qu'à donner à son tour l'exemple de la modération et de la puissance, pour achever de toutes les carrières la plus étonnante et la plus sublime qui ait été ouverte à l'ambition des hommes. Mais on a été à mille piques d'une conception d'une pensée aussi élevée et qui cependant semblait toute naturelle.

Voilà ce que ce pouvoir avait été appelé à faire, ce qui était l'attente de tout le monde. Alors la violence des passions irritées par des mécomptes aussi grands, n'aurait pas tenté et ne chercherait pas par la force ce que la raison seule aurait su faire avec toute sa puissance d'autorité. Révolution toute nouvelle, apanage d'une haute et belle civilisation; car que les peuples le sachent bien, ce n'est pas en

ravageant la terre qu'ils trouveront de quoi fournir à leurs besoins. La liberté, cette liberté théorétique, et que pour la plupart ils ne comprennent pas, pour la recherche de laquelle la terre a été déja tant de fois rougie de sang humain; ce nom à la faveur duquel quelques-uns grandissent et s'enrichissent, et qui n'élève partout que des hécatombes, que des monceaux de victimes, n'est pas le bonheur. Le bonheur véritable pour l'homme est le travail; car c'est là la source du calme de son ame, du sommeil paisible dont il jouit; c'est le vrai bien que les révolutions violentes, le dérangement de tous les États, la suspension de toutes les relations sociales, ne donnent pas. Ce travail, sur un sol aussi riche que celui de l'Europe, que celui de la France particulièrement, est partout où l'homme veut le chercher. Voilà quel doit être le but de tous ses désirs, vers quoi toute l'action de sa volonté doit le porter. Des libertés, qu'il ne s'y méprenne pas, ce sont des fruits dangereux qu'on n'obtient ni avec la hache, ni avec la pique, pas plus qu'avec l'épée. Ces moyens violens n'amènent au contraire que l'esclavage

et la misère. Exemple : comment est-on maintenant comparativement aux quinze années qui viennent de s'écouler ? Sans doute les abus étaient grands, les fautes immenses, la loi vicieuse ; mais ces abus, arrivés aux derniers rangs, étaient encore inaperçus, sans effet.

C'est lentement et dans un mouvement graduel que le sort des masses s'améliore ; c'est par cet échange de bienveillance et de charité que le christianisme éclairé, bien plus que toutes les belles maximes de la philosophie, produit cet heureux résultat, et doit le produire sur la surface du globe, marche rapide qu'il a déja parcourue sur tous les points où il a porté son flambeau. Que les peuples sachent ce qu'ils étaient avant que le divin maître, ce Dieu du pauvre, ne vînt changer leur sort ; des esclaves, des troupeaux, appartenant à quelques-uns, disposant de leurs vies comme d'un vil bétail ; travaillant et mourant selon leurs goûts et leurs caprices ! Qu'ils jugent ce que cette religion sainte a fait pour eux et ce qu'elle peut faire encore, entièrement dirigée selon les volontés du créateur ! qu'elles sachent, les nations, où veulent les con-

duire ceux qui cherchent à les éloigner de ce grand principe, source de toute vie, de tout appui et de toute consolation! Ils veulent les ramener au point d'où elles ont été tirées, dans la barbarie, le chaos, les ténèbres et la destruction. Sans croyances et sans foi, plus d'époux, plus de père, plus d'enfant, plus d'asile et de patrie! Ils parlent d'égalité...... où est-elle plus manifestement reconnue et tracée que dans le livre des livres? Dans quelles lois humaines, dans quel code la trouve-t-on proclamée avec plus de sublimité cette égalité de tous les hommes, cette émancipation générale de l'humanité? Quel exemple l'envoyé du ciel n'en a-t-il pas donné? Allez voir ces missions du Paraguay: quelle république sur la terre fut jamais gouvernée par des lois, par des règlemens plus sages? Quelles belles institutions que celles fondées au milieu des déserts de l'Amérique, chez des peuples sauvages par cette société de religieux, qui, par les travaux les plus admirables, ont civilisé, organisé ces peuplades qui ne subsistaient qu'en s'égorgeant mutuellement, à la poursuite de la proie qui devait

leur servir de pâture ! Où est la philosophie, la sagesse purement humaine qui ferait entreprendre de pareils travaux, à travers tant de périls et de souffrances ? Des travaux tels que ceux que la religion a inspirés à ces dignes missionnaires sur toutes les parties du globe pour aller au secours des infortunés de tous les climats ? Quelles vertus dans ce monde égales à celles de ces sœurs hospitalières, qui consacrent leurs vies entières au soin des êtres souffrans et veillent au chevet de la douleur, pour n'entendre que les angoisses de la mort, pour vivre dans ces enceintes souvent pestiférées, respirer les miasmes les plus infects ; filles du ciel, au milieu de ces déchirans tableaux, élever les yeux en haut, bénir et secourir le malheureux qui souvent les accuse, comme le cœur reconnaissant ranimé à la vie par leurs généreux et bienfaisans soins ! Voilà la religion ! Quel culte, quelle croyance, dans quel temps, dans quels lieux a inspiré un pareil dévoûment, des vertus aussi sublimes ?.... Ennemis des hommes, insensés qui dans un moment de délire rêvez l'indifférence et l'athéisme ; qui ne suivez que l'instinct de la volupté, ne sentez

que la matière ; attendez, attendez que la misère et la douleur viennent frapper à votre porte ; alors Dieu apparaîtra à vos yeux éclairés : de toutes vos forces vous l'appellerez dans votre détresse et votre néant ! Combien d'hommes n'a-t-on pas vu qui, pendant leur vie, ayant fait métier et profession de ne croire à rien, furent trop heureux de se réfugier dans le sein de la croyance à l'heure où il faut aller quelque part, à cette heure où la matière redevenant poussière, l'ame demande son asile !!....

C'est dans les vertus religieuses, c'est dans la morale évangélique, dans la pratique des devoirs si doux qu'elle impose aux hommes, dans ces sublimes maximes de secours mutuels que les peuples trouveront en s'éclairant cette masse de bonheur et de bien-être que vainement ils veulent chercher hors de là à la poursuite de lois et de constitutions politiques qui ne sont rien et ne peuvent rien sans cette base essentielle que le créateur a posée de sa main puissante. C'est en ce moment, au milieu de ce fléau terrible qui porte la mort dans tous les rangs, que l'absence de cette

base se fait cruellement sentir. Quel spectacle nouveau nous présentons au monde ! qui croirait que dans cette affreuse calamité, lorsque tous les peuples sont glacés d'effroi, le pouvoir n'ose demander au ciel par des prières publiques la cessation d'un aussi cruel fléau ; n'ose donner cet appui au courage abattu, invoquer cette espérance qui fortifie et élève? Parcourez les peuplades de l'Afrique et de l'Amérique, les sauvages comme les nations les plus civilisées d'aujourd'hui et de tous les temps ; demandez si à des époques pareilles, si dans des situations aussi désolantes les temples comme les forêts, résidence des dieux, n'étaient pas remplis, ne le seraient pas de la présence des hommes qui iraient invoquer leur assistance et apaiser leur courroux? La prière partout n'est-elle pas le remède de l'ame, et l'ame ne vient-elle pas au secours de la faiblesse du corps? Princes et magistrats, ce n'est pas seulement ne pas comprendre Dieu, mais ne pas connaître l'homme et la société. Ce qui est digne d'observation, ce qui doit inspirer les réflexions les plus sérieuses sur l'esprit et les mœurs d'un temps pareil,

c'est de voir le peu de gens que le fléau n'a pas atteint, danser et chanter à côté des mourans au bruit des chars qui emportent dans les fosses le nombre des victimes; qu'il faille chercher la charité et l'aumône pour ceux qui souffrent par des distractions, des concerts donnés aux plaisirs des autres! La religion n'est donc plus sur la terre, les temples sont donc fermés!

Hélas! ce pouvoir, il n'ose et ne peut rien: triste possesseur d'un héritage en désordre, d'une terre abandonnée à la seule force productive du sol! L'ame qui manquait n'est pas venue, avec lui elle n'a pas apparu. Fondé à la hâte, ayant manqué à sa destination, forcé alors de subir la loi plutôt que de la donner, tout ce qu'il a pu faire, c'est de vivre au jour le jour, et en se défendant contre le principe de sa création, sous lequel il sent qu'il serait broyé s'il le laissait suivre son cours, d'en suspendre le mouvement. C'est beaucoup de l'avoir fait jusqu'aujourd'hui : mais si à cette volonté s'était joint du génie, cette ame, cette force morale qui manque, on aurait pu la trouver; alors on eût été le maître autrement

qu'on ne l'est; alors on aurait pu tout ce qu'on aurait voulu de grand, de noble et de digne. C'est l'autorité qu'il aurait fallu recréer; dans cette situation il n'y avait qu'un seul moyen de le faire, c'était par le désintéressement le plus absolu, par les sentimens les plus généreux; car dans le monde il n'y a que deux manières de refaire le pouvoir, celle de César ou de Marc-Aurèle. Pour la première il faut le concours des circonstances et trouver en soi des facultés rares; pour la seconde il n'y a qu'à vouloir, et alors même que ces qualités n'existent pas en soi, il faut savoir les prendre de sa situation, lorsqu'elles sont obligées dans son propre intérêt pour être, comme le général de gagner la bataille pour commander. Rien n'était plus facile que d'apparaître avec ces qualités, de soumettre de la sorte tous les esprits, de prendre une position toute nouvelle dans laquelle on aurait puisé toutes les forces dont on aurait eu besoin. Louis-Philippe était assez riche de sa fortune personnelle pour se passer du secours du trésor, surtout du point où il partait, qui au lieu d'exiger de la dépense, un appareil

extérieur, lui imposait au contraire la plus grande simplicité, l'état le plus modeste. Il avait donc tous les moyens d'être généreux envers le pays, de tout lui donner et ne rien recevoir de lui que des hommages qui se seraient élevés dans tous les cœurs à une apparition aussi nouvelle. Il pouvait en ce sens faire une révolution plus véritable que celle dont on s'est contenté, parce qu'elle suffit à l'avidité du pouvoir et des richesses; il pouvait détruire une administration aussi ridicule, aussi monstrueuse, qui depuis trente et tant d'années étouffe, éteint toutes les forces vitales de l'État; gouverner enfin et cesser d'administrer, manie qui tuera tous les pouvoirs et toutes les nations qui s'y laisseront entraîner; qui n'a pu, au milieu de cette foule d'hommes que nous avons vus passer aux affaires, faire jaillir un seul homme d'État, n'a produit que des barbouilleurs de papier, entasse incessamment des cartons pour lesquels il faudra bientôt une ville entière, puisqu'un cinquième de la capitale en est encombré. Il fallait abandonner aux provinces, bourgs, villes et villages le soin de leurs affaires lo-

cales, la direction de leurs intérêts; n'avoir soi à s'occuper que de la masse des impôts à répartir et laisser à chaque cercle la faculté de les prélever, de les asseoir comme il l'entendrait, ainsi que cela se pratique dans quelques États de l'Europe, où nos funestes administrateurs n'ont pas pénétré. Canaux, chemins, monumens, établissemens de toute nature, il fallait livrer tout cela aux localités qui savent mieux le faire et à meilleur marché que des gens qui n'ont jamais dépassé les barrières de Paris; se défaire enfin des choses pour s'occuper des hommes, sortir de la matière pour diriger les esprits. Le moment était arrivé pour cette révolution, celle qu'attendait le pays depuis si long-temps; il fallait offrir le spectacle d'un monarque qui donnait tout et ne recevait rien. La multitude des places et des emplois salariés tombait devant cette disposition; cette lèpre qui dévore la France, qui fait fermenter tant de passions diverses; avec facilité on s'en serait débarrassé par cette double résolution; puisque, d'une part, elle serait devenue inutile, et qu'en présentant le grand exemple du prince, cha-

cun était obligé de le suivre, pour tous ceux au moins à qui leur situation de fortune le permettait; et de l'autre part, à lui aussi était acquise la faculté de l'exiger, de tout changer avec cette force, cette autorité que des sentimens aussi généreux que nouveaux lui auraient donnée.

C'était là une nouvelle ère pour la France : il fallait seulement avoir le courage d'y entrer, la capacité de la comprendre. Que de choses grandes et belles en seraient découlées! quel enchaînement, quelle liaison pour tout reprendre, tout refaire, pour montrer au monde ce que cette nation peut être en puissance, en vigueur, en prospérité de toute nature, gouvernée comme elle doit l'être ! Alors on n'aurait pas eu besoin de mendier des reconnaissances, de solliciter des alliances, des appuis; on eut fait oublier son origine, et porté sur le pavois d'un grand peuple, de cette hauteur de puissance, on aurait commandé à l'Europe ce qui convenait à la dignité de la France, dans le rang qu'elle doit tenir au milieu des autres états, sans appeler des révolutions, sans vouloir s'im-

misser dans les lois que chaque peuple a le droit de se donner dans le gouvernement qu'il lui convient de conserver ou d'adopter. La France, dans une attitude aussi noble aurait exigé les frontières naturelles qui depuis si long-temps lui sont assignées; celles que César lui-même avait posées pour limites à l'antique Gaule, le le Rhin, les Alpes, et les Pyrénées. Lorsque les autres nations ont pris autour d'elles des accroissemens nouveaux, il devenait tout simple que nous prissions pour nous, dans cette même proportion, l'étendue relative au degré d'influence où nous sommes appelés dans nos relations avec tous les autres peuples de la terre. Voilà ce qu'il convenait à un nouveau pouvoir de proclamer à la face du monde entier, comme principe de droit et d'intérêts généraux, dans la grande confédération de famille de la société européenne.

Tout aurait découlé extérieurement et intérieurement de ce renouvellement de politique, pour peu que le pouvoir eut tenu à donner un caractère de grandeur à la révolution qui l'avait produit. Les grands principes du christianisme d'accord avec l'ordre politique au-

raient renoué la grande chaîne sociale ; on aurait enfin arrêté cette dissolution générale, cette décomposition des mœurs publiques, ce flétrissant scepticisme, cette aride indifférence qui dessèche tous les cœurs. L'ame, ce feu céleste, cette grande action vivifiante aurait ranimé le monde, et notre pays, centre de rotation de l'Europe, aurait rendu à l'humanité les grands et admirables siècles de bonheur des Pies et des Titus, au lieu de l'entraîner, de la pousser vers des régions sans limites et sans fin de perturbation et de désordre.

Sans doute ce n'est pas une petite tâche que de gouverner les hommes de cette époque, que de comprendre la société telle que les siècles présens l'ont faite ; de la ramener vers ce qui est indispensable pour sa conservation moralement et matériellement, en prenant de la progression des lumières, du développement des intelligences ce qu'ils ont d'utile et de bon. Certes, ce travail, dans une marche aussi rapide, dans des situations qui deviennent tous les jours nouvelles par les découvertes des sciences, exige des études très profondes, et les soins continuels les plus as-

sidus. Non-seulement il faut ce savoir ; mais encore la force et le courage de lutter contre les opinions entraînantes, qui créées souvent par des passions insensées ou criminelles peuvent pousser les peuples dans les calamités les plus terribles, mais encore ne pas craindre de s'opposer à ces torrens qui peuvent couvrir le monde de désastres.

Pour l'observateur, pour celui qui cherche les causes réelles des perturbations humaines, il n'est pas difficile, ce me semble, d'apercevoir au fond de nos divers changemens, la pensée prédominante qui règne dans les esprits. C'est un besoin, un amour éffréné d'égalité, non une égalité telle que l'entend une raison éclairée, mais une volonté d'abaisser tout ce qui est au-dessus de soi : cette pensée est la conséquence naturelle de cette propagation de lumières, de cette éducation égale donnée à toutes les classes de la société. Nul ne veut reconnaître une autorité dans son semblable : égalité de savoir, égalité de condition, égalité de fortune, voilà l'idée fixe : comment alors construire une hiérarchie, créer le commandement, exiger

courons vers une combinaison politique, nous sommes en pleine carrière vers un arrangement social qui a toujours été celui des premiers âges des peuples, et nous avons tous les besoins, tous les symptômes de ceux qui succombaient de vétusté, de ceux qui, à cette même époque, étaient régis par des lois toutes différentes. Au gouvernement de famille, au gouvernement patriarcal, a succédé celui des chefs héroïques; à cette aristocratie de la force physique régularisée plus tard en aristocratie héréditaire a succédé à son tour, après de violentes convulsions, le pouvoir unique par adoption, comme à Rome; électif ou par droit d'hérédité, dans les empires de notre âge.

Voilà l'histoire, voilà le monde tel qu'il a été jusqu'à ce jour: l'humanité a-t-elle changé de nature? Les découvertes des temps modernes, la marche rapide de l'intelligence, les progrès d'une civilisation qui ne ressemble sans doute à aucune de celles qui l'ont précédée dans l'antiquité, doivent-ils tout changer de face et amener des résultats opposés à des causes données, aux effets qu'elles ont produits autrefois? Ceci serait une révélation toute

nouvelle, un mystère que la providence cacherait à la raison de l'homme, qu'elle ne lui permettrait pas d'approfondir.

On veut la démocratie; c'est là vers quoi tend l'esprit de cette époque. Mais la démocratie sans les vertus les plus austères, c'est l'anarchie, et c'est là que nous irons irrévocablement. Et pourquoi irrévocablement? Parce que la démocratie n'est pas possible et praticable parmi nous. Pourquoi ne le serait-elle pas? Parce que toutes les nations arrivées au même degré où nous sommes de civilisation sont tombées dans le même désordre social pour passer sous le joug d'un homme ou subir celui de la conquête. Mais les siècles d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux d'autrefois, à ceux qui les ont précédés... Je le sais. Pourquoi donc cette similitude entre des temps qui n'ont d'ailleurs aucune analogie? Pourquoi cette similitude? Parce que quelle que soit la nouvelle combinaison politique des races humaines; quelles que soient les dispositions toutes nouvelles des idées, l'homme physique, l'homme matière reste éternellement le même dans ses goûts et ses besoins;

que ces goûts, ces besoins une fois contractés donnent à sa nature une impulsion qu'il lui est impossible de changer ; que de jeune il est devenu vieux, et qu'il faut qu'il se courbe sous le poids de cette vieillesse.

La démocratie veut des mœurs simples, l'égalité des fortunes comme l'égalité des conditions : ce sont là ses attributs, de même que la sobriété pour la conservation d'un tempérament robuste. Mais avec cette égalité de fortune, cette simplicité de mœurs, plus de luxe, plus de beaux-arts, plus de manufactures, plus d'ateliers, plus d'aucune de ces voluptés de la vie qui sont devenues l'existence de quelques-uns et pour lesquelles tous les autres travaillent dans des états plus ou moins doux, plus ou moins lucratifs ; plus enfin de cette vie active des grandes cités, résultat de ce perpétuel échange. Il faut donc transplanter ailleurs ces populations, leur donner un autre écoulement, d'autres travaux ; trouver un nouveau sol comme l'Amérique, y prendre les mœurs agricoles, avoir des premiers magistrats, des présidens qui consentent à cultiver leurs terres, à être à leur tour juges-de-paix de leur scan-

tons ; que tout devienne jeune, recommence la société, quitte les vieilleries dorées, les décorations de l'Opéra, les édredons, les tapis pour rentrer dans les habitudes de la vie, d'une nature aussi forte que sévère. Cela se peut-il? Non : et ce qui le prouve, ce qui en est la démonstration patente, si elle n'était déjà dans l'expérience et dans le caractère de l'homme, ce sont les insurmontables difficultés, les aveux mêmes de ceux qui invoquent les doctrines de cet arrangement politique ; qui veulent concilier avec lui le commerce, les arts et les manufactures, lorsque ce genre de prospérité, cette espèce de richesses ne peut être que le produit du luxe et par conséquent de l'inégalité des fortunes, ordre de choses complètement incompatible avec la démocratie. Peut-être pourrait-on répondre : mais nous avons pour soutenir nos arts, nos ateliers, notre luxe, les étrangers qui viendront nous visiter, qui apporteront parmi nous leurs richesses. Serait-il possible que ce fussent là les ressources que nous voulussions nous ménager pour devenir ainsi les Grecs du Bas-Empire, des baladins destinés à l'amusement des

peuples de l'Europe ! Nos échanges de commerce seraient dans des cuisiniers, des danseurs, des marchands de modes ! Nous bâtirions des hôtels, nous élèverions des palais, nous couvririons nôtre sol de fleurs, des plus beaux produits de la terre pour que des étrangers vinssent jouir de toutes ces douceurs, s'emparer du fruit de nos arts, en nous jetant quelques parcelles de cet or qu'ils iraient recueillir à grands flots sur toutes les portions du globe dont ils se seraient rendus les maîtres ; ainsi que le faisait l'opulent patricien de Rome se promenant au milieu de la Grèce asservie, s'appropriant les arts et les beautés de l'Attique ! Si c'étaient là les destinées que nous voulussions nous ménager, qu'une fin aussi honteuse nous fût réservée ; si, manquant de force pour savoir le fer à la main nous creuser des tombeaux honorables, plutôt que de terminer aussi misérablement notre existence nationale, que ce serait vers des jours pareils que nous voulussions aspirer ; alors sans doute nous pourrions obtenir quelque argent, conserver quelques voluptés, vivre comme ceux qui vivent pour nous amu-

ser.... rien à dire si la France, si ma patrie voulait accepter un tel sort!

Le luxe, les arts et le commerce ont fleuri à Athènes sous Périclès à la chute de cette république; à Rome sous Auguste lorsqu'elle n'était plus; en France sous Louis XIV et Napoléon; à Florence, à Venise, à Gênes, en Angleterre sous la richesse aristocratique. C'est avec ces richesses que le temple de Minerve fut bâti; que les Phidias et les Apelle, qui créèrent les beaux-arts, apparurent; les temples, les palais, les arcs-de-triomphe, tout ce qui fit l'ornement de Rome fut construit par les dépouilles des rois entre les mains du patriciat et par la majesté de l'empire. Les monumens qui couvrent l'Italie, comme en France ceux de François Ier et de Louis XIV sont également le fruit de richesses agglomérées: hors cette agglomération plus de palais, plus de châteaux, plus de monumens, plus de sujets de travaux pour les arts, plus d'asile pour eux; donc plus d'effet quand la cause n'est plus. Vainement on protestera contre cette invincible nécessité des choses; elle existe cette nécessité et il n'est pas dans la

puissance de l'homme de la changer. Qu'on lise la réponse de Tibère qui n'était pas un médiocre homme d'état, à la proposition que lui fit le sénat de lois somptuaires. Ce sénat voulait aussi bannir le luxe de Rome, changer les habitudes reçues ; mais, comme l'observe cet empereur, ces habitudes étaient plus puissantes que les lois : il fallait les subir, en suivre le cours. Et cependant, dans l'impulsion donnée aux esprits de notre temps, les palais, les châteaux, les hôtels devraient disparaître du sol ; plus que cela, les grands produits de la terre, ceux qui sont de la plus grande utilité pour l'homme doivent aussi disparaître ; ces sombres forêts où résidaient les dieux de nos ancêtres, ces hautes futaies qui demandaient des siècles de croissance doivent faire place à des produits annuels ; les ressources de l'homme, son avenir, sa famille n'allant plus au de-là de l'année, tous vivant au jour le jour.

Que d'aperçus divers se présentent à la pensée, en suivant la chaîne de tous ces élémens nouveaux qui composent notre état social ! que d'objets de méditation dans tant de

faits et de questions presque impossibles à résoudre! Les cinquante années qui viennent de s'écouler ont été immenses dans la marche de l'esprit humain ; tout a changé de face, pris de nouveaux développemens, une autre sphère d'idées ; et, dans cette succession rapide du mouvement de la société, les lois et les gouvernemens sans stabilité, se modifiant tous les jours dans les hommes et dans les choses, n'ont rien fait et ne peuvent rien faire pour examiner dans ses résultats en économie politique ce que doivent produire ces nouvelles combinaisons. Et cependant la population augmente, grandit tous les jours au-delà de ce qu'elle a jamais fait dans aucun temps! Que fera-t-elle? où ira-t-elle cette population sans colonies, sans émigrations? Est-ce dans les cités qu'on voudra l'agglomérer? est-ce dans des travaux industriels qu'on voudra l'occuper? Mais la découverte de la puissance de la vapeur, les mécaniques ne permettent pas l'emploi des hommes, et nous voyons que partout les produits dépassent hors de toute mesure la consommation. Que faire alors de ce trop plein sans emploi et sans existence?

Cela seul ne doit-il pas être une cause perpétuelle de déchiremens et de désordres, si l'on n'y porte remède? Avec très peu de prudence, on adopte des systèmes nouveaux, on applique des découvertes qui, au premier coup d'œil, séduisent par leurs effets, tels que les chemins de fer et les machines à vapeur. Mais dans l'application de ces nouvelles puissances, les gouvernemens, peu préoccupés de l'avenir, n'ayant le temps que de penser à leurs quelques jours de vie, ne calculent pas quelles seront les suites pour la société de cette multitude de bras qui vont se trouver privés de travail, et de cette foule de professions, d'états, de consommations de toute nature, qui formaient les rouages de l'état de choses qu'on va détruire : échange et mouvement établi depuis des siècles, qui avaient créé des mœurs, des usages qu'on va renverser d'un trait, pour les remplacer par quoi? par rien, puisqu'à ces immenses changemens personne n'a pensé. Si nos voisins qui possèdent presque la moitié du globe en colonies, sont tous les jours menacés dans leur tranquillité intérieure par le fait d'application de ces combi-

maisons, de ces systèmes, que peut devenir la France sous l'empire d'une pareille situation, sans moyens de s'en défendre par des possessions extérieures, par ces facultés dont tous les grands empires, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, ont usé, alors qu'ils étaient trop pressés par le nombre? Ici, sur la matière, c'est comme sur l'intelligence, par cette foule d'hommes qui, avec une éducation soignée, ne veulent vivre que des travaux de l'esprit, que des fonctions publiques. Quel enchaînement de perturbations que peu de personnes méditent, et surtout auxquelles les pouvoirs éphémères qui se succèdent dans notre pays donnent fort peu d'attention! Et cependant s'en prendre à ces pouvoirs serait presque une chose injuste, puisque, par la force des choses, eux-mêmes entraînés dans cette carrière de révolutions, n'ont ni le temps ni la puissance de s'occuper de la société, de pénétrer par un calme examen dans les racines des maux dont nous subissons tous les jours, sans nous en douter, les conséquences immuables dans des dérangemens que généralement on n'apercoit

qu'à la surface. Aussi, si ces révolutions ne s'arrêtent, si cette mobilité de pouvoirs et de lois n'a un terme, pas de possibilité de calculer le chaos probable où l'on doit arriver. Déja dans les fonctions publiques, dans tous ceux qui devraient s'occuper des intérêts communs, cette absence de confiance dans ce qui est, cette incertitude sur le maintien de sa position, oblige chacun à ne s'occuper que de soi; et, plus que cela, force presque tous ceux qui peuvent se servir de ces positions momentanées pour faire leurs fortunes particulières, à la faire, puisque pour eux, dans ces mutations successives, il n'y a aucune sûreté d'avenir, et qu'après avoir consacré les plus belles années de sa vie au service du pays dans la fonction la plus élevée, on peut se trouver réduit, sans aucune espèce d'égard pour la probité et les vertus les plus utiles, à la mendicité la plus absolue, soi et sa famille. Et pourquoi cela? parce qu'on était ainsi sous le gouvernement précédent, et de la sorte, de l'un à l'autre de ces pouvoirs renversés, des milliers de familles doivent l'être et se succéder dans ce système de ruine générale et par-

ticulière. Quel est le pays, la nation, la société, qui pourrait résister à de pareilles épreuves?

Ainsi une fois entré dans cette arène de destruction tout s'enchaîne et se lie, pour qu'à un bouleversement il en soit impérieusement lié un autre par la nature forcée des choses, qui mène d'une immoralité à une immoralité plus grande encore; par le sort toujours plus précaire des hommes; par le moins de garanties sociales que leur offre cet état plus incertain le lendemain que la veille; par un dérangement matériel qui également grandit à chaque perturbation; parce qu'aussi il résulte à chacune de ces phases une insouciance toujours croissante pour les intérêts publics, un avenir plus court qui arrête toute vue d'amélioration; fait planter des peupliers au lieu de chênes, des arbustes au lieu d'arbres; substitue le plâtre à la pierre, la maison au manoir, le cortège à la maison, et incessamment la tente à la chaumière. Tel est le tableau réel d'une société qui a perdu son assiette, rompu ses bases; qui est livrée à la mobilité de tous les caprices et de tous les

orages, où chacun ne possédant qu'un jour, vit pour lui, sans s'occuper de celui qui le touche.

Que le choléra dure, on en fera un objet de mode, de cadres pour les théâtres, où l'on représentera la rue qui danse à côté de celle où l'on enterre; la maison de la douleur, la famille qui est en larmes à côté de celle où l'on fait de la musique, où les brillantes toilettes contrastent si bien avec la robe lugubre; le mourant de demain rira du mourant d'aujourd'hui! comme on a fait le caractère, les besoins de l'esprit, on les trouve: on l'a nourri des mémoires du forçat, du bourreau, de l'agonie du condamné; des objets d'horreur et de dégoût on a fait un aliment de distraction, de plaisir, d'émotions nouvelles pour les femmes surtout, qui n'en trouvent plus au sein de la famille. Oui, sans doute, les hommes sont ce qu'on les fait: la restauration pouvait tout, en se choisissant d'autres conseillers; jamais peuple ne s'était présenté aux mains du pouvoir aussi disposé à tout recevoir, raviver des usages, rétablir des inclinations, retremper les mœurs, tant

dans l'ordre le plus élevé des qualités de l'homme que dans l'ordre matériel du mouvement de la société. Tout était à sa disposition ; elle a tout délaissé ! au lieu de garder à la religion son caractère, le caractère puissant et pur de la morale, elle a fait des congrégations pour avoir des places et de l'argent ; au lieu de mœurs publiques, de sentimens généreux et nobles, elle a fait des intérêts, rien que des intérêts et des calculs personnels : elle a isolé l'homme, n'a produit qu'une honteuse hypocrisie ; elle a perdu le présent et l'avenir, dans quinze années elle a dévoré des siècles, des siècles que probablement on ne retrouvera plus, qu'à moins d'un miracle de la Providence on ne pourra plus reconstruire !

Qu'a-t-on fait depuis la dernière révolution, quoiqu'on eût beaucoup crié contre les abus et toutes les causes de corruption ; maisons de jeu, loterie, impôts sur la prostitution ? On a suivi le bon exemple pour avoir de l'argent ; on a fait la même chose : que dis-je ? la même chose ; on a doublé, triplé ; tout

a été en grandissant dans cet excellent système. C'est de règle : la vitesse redouble en approchant du terme. Et ce sont ces mêmes hommes qui pendant quinze ans avaient appelé l'anathême sur une pareille action de gouvernement, ce sont eux qui, donnant un démenti formel à tous leurs dires, suivent de tels erremens à la face de tout un peuple ; qui pensent à eux seuls, vivent uniquement pour eux, advienne que pourra le pays ! Des places, des emplois pour sa famille, pour ses amis ; dominer la loi en corrompant les hommes, en les tenant sous le joug de la nécessité ; voilà dans le mouvement le plus rapide de gravitation ce qu'a produit cette catastrophe, le spectacle qu'elle offre au pays ! Quelle estime avoir pour eux ? quel caractère montrent-ils ? que devient alors une nation en présence des peuples étrangers qui l'observent et la jugent ? Oui, certainement, ainsi que je l'ai dit, il ne fallait pas aller porter le bouleversement et le désordre chez nos voisins ; il fallait arrêter un entraînement aussi aveugle. La prétendue liberté que nous voulons porter aux autres, il faut commencer par en montrer

parmi nous les beaux fruits. Si elle est le chemin du bonheur; car c'est bien avant tout ce que tous cherchent sur cette terre par une théorie ou par une autre, il faut le présenter ce bonheur pour modèle: mais si au lieu de cela, c'est la misère, si ce sont tous les maux privés et publics, l'anéantissement de toute source de richesses et de repos, la destruction de toute gloire nationale, si c'est un pareil spectacle que nous offrons pour imitation à nos voisins, si c'est là le bonheur dont nous voulons leur faire part? Sans doute ils ont rendu un service éminent à la société européenne ceux qui ont empêché une pareille irruption de désastres; car ailleurs comme à Paris les masses saisissent avec empressement toutes les occasions de changement, croyant trouver un sort préférable à celui qu'elles quittent, alors qu'elles en prennent un pire. Ce tableau je l'ai montré partout où ces changemens violens se sont opérés en courant vers des libertés qu'on ne peut supporter, dont peu ou point de peuples n'ont les conditions qui y sont propres. Mais, en arrêtant un pareil débordement, il fallait commencer par entrer

dans ce chemin d'amélioration et de réforme tant appelée, qui l'aurait ensuite ouvert ce chemin pour tout ce que raisonnablement la France aurait cru devoir entreprendre pour sa dignité, et le degré d'influence qu'elle doit exercer dans le monde. Mais non : ce n'est pas pour de pareilles vues qu'on a fait cet effort : c'est pour soi, dans la seule crainte d'être renversé par le torrent, de ne pouvoir en diriger le cours, qu'on s'est opposé à sa marche, et non dans de grands intérêts d'avenir pour la France, non par des motifs nobles et généreux. On n'a vu que la Bourse, que la hausse ou la baisse des fonds, que le maintien de ce jeu odieux qui donne une irritation perpétuelle à toutes les passions avides et effrénées; où toutes les petites fortunes viennent s'engloutir au profit de quelques gros spéculateurs, de ceux qui connaissent d'avance les causes de variations, jouent à coup sûr et dérobent ainsi à la foule d'ignorans leurrés par l'appât d'une fortune immédiate celles de leurs familles, qui peu après vont mourir dans la misère. C'est le gouvernement qui tient ce Pharaon nouveau ; c'est à lui qu'on sacrifie

tout; c'est un juif assis sur ce nouveau temple de Plutus qui règne sur la France et l'Europe; c'est lui qu'on consulte de Vienne comme de Paris, pour savoir, dans l'intérêt de ce noble jeu, quelle direction on donnera aux affaires des peuples, pour qu'elles ne lui nuisent pas! Et voilà le temps, voilà le siècle, le siècle des lumières, de la philosophie, qui veut dire la haute sagesse, le règne des vertus! Ce temple, le seul resté debout de notre époque, est le prototype de nos mœurs! c'est le veau d'or, c'est l'adoration des idoles, le culte de la matière, des écus!!

Quand les nobles ambitions de la célébrité et du courage ont cessé de vivifier les nations; que dans l'esprit des hommes elles ont fait place aux seuls besoins du bien-être de la vie, on ne cherche pas autre chose dans les différentes situations auxquelles on aspire, où on arrive; et pour cela il ne faut que de petites intrigues, de très petits talens et de l'adresse. Le génie n'est plus nécessaire; le génie qui embrasse toutes les conditions du principe qu'il adopte; qui crée, s'élance dans l'avenir; qui vit de l'estime, de l'illustration qui s'atta-

chera à son nom; qui s'empare de l'esprit de son siècle, s'approprie toutes les forces, tous les nobles sentimens qu'il trouve autour de lui; les dirige vers le but le plus élevé; fait de sa ville un royaume et de son royaume le plus grand empire. Voilà les Alexandre, les Charlemagne, les Louis XIV et les Frédéric; les ministres tels que les l'Hôpital, les Ximenès, les Sully, les Richelieu, les Chatham et les Pitt. Mais de cette étoffe d'hommes comment en trouver aujourd'hui que la déconsidération est l'apanage de la vertu; que la foule des médiocrités, ainsi que dans le Bas-Empire, comme un amas d'insectes fouillent et soulèvent partout la terre; s'attachent au corps de l'état comme à un cadavre et font doctrine d'improbité et de mensonge, comme on le faisait autrefois du courage, de l'honneur, de la fidélité à sa parole, à ses engagemens! On veut de l'argent, de l'argent à tout prix : c'est le seul culte, le seul besoin: depuis dix-huit ans surtout c'est devenu l'unique objet d'émulation, le seul ressort de gouvernement. Sous ce déplorable empire tout se dégrade, tout s'éteint; pas une noble pensée

n'y survit; l'immoralité finit par faire loi, on ne rougit plus de rien : les corps politiques donnent de l'argent avec lequel on corrompra les hommes et avec les hommes que l'argent aura corrompus, on aura encore de l'argent. Poison qui corrode et vicie tout, la main qui le reçoit comme celle qui le répand! Mine féconde qui une fois mise en exploitation sur une des portions du globe, doit l'user jusque dans ses entrailles! Les mines du Pérou ont causé la mort des Péruviens et tué les Espagnols leurs conquérans; l'Asie énervée par les richesses a énervé et subjugué à son tour les Grecs et les Romains; Gênes, Venise, les Toscans ont passé sous le même joug; l'Angleterre se débat contre lui et touche à sa fin. Le granit, le fer ont été les fondemens des édifices durables; c'est pour cela que les Pyramides sont encore debout et que les Parthes ont été invincibles : nous avons été une fois à Moscou, nous y avons péri; les Moscovites sont venus deux fois à Paris et s'en sont retournés vainqueurs. Philadelphie s'élève, grandit lorsque la nouvelle Carthage menace ruine. Ainsi que le feu l'or brillant comme lui en se

promenant sur la surface de la terre, ne laisse à sa suite que des cendres; il brûle, il dessèche les mains qui le touchent.

J'ai parlé de l'Angleterre: ce pays d'où découle la perturbation générale de l'Europe et du monde, mérite une attention particulière.

Je dis dans le cours de cet ouvrage, comment dans la marche successive des siècles sa constitution politique s'est formée. Tout a concouru sans doute à ce que, à part de tous les autres peuples, il dût s'élever dans son sein un ordre de choses qui ne ressemble à aucun autre, et dans le fait, montrer dans les temps modernes un arrangement social analogue à ce que nous présente l'antiquité. De cette féodalité du moyen âge, d'où sont sortis en même temps tant de beaux caractères, de valeureux courages, de guerres intestines, de violences et de crimes, l'Angleterre seule par un bienfait de la Providence, par une heureuse combinaison des évènemens, en a su tirer une somme de prospérité à nulle autre pareille, en captivant, domptant, organisant enfin cette puissante indépendance de la force

barbare et virile de l'homme, venue des premiers jours de la conquête en corps politique, corps qui est devenu le moteur et l'unique ressort sur lequel cette nation a bâti son immense fortune.

Depuis la fin du dix-septième siècle, l'Europe en s'éclairant n'a pu manquer de regarder avec une sorte d'admiration ce peuple qui, dans une île jaillie du milieu des mers, a acquis successivement la domination des plus belles portions de la terre. Cent millions de tributaires en Asie; les îles les plus importantes des mers qui ceignent le globe; les points également importans du globe qui dominent les passages de ces mers; tous les comptoirs du nouveau comme de l'ancien monde à sa disposition : Rome dans sa puissance gigantesque ne présente rien d'aussi étonnant que celle de cette nation. Ce spectacle a dû séduire et attirer tous les regards; a dû surtout persuader que c'était à l'organisation politique qui régnait dans ce pays, qu'il fallait en attribuer la cause. Ce motif bien puissant, et celui non moins grand de l'espèce d'indépendance, de liberté dont les hommes jouissaient sous ses

lois ont dû faire désirer par tous les peuples une imitation de ces lois; chercher une organisation politique semblable à la sienne. C'est de ce jour que datent les bouleversemens auxquels la terre est en proie, et particulièrement l'Europe. Dans le cours des débats et des guerres civiles qui ont agité l'Angleterre pendant près de deux siècles, c'est toujours avec l'aide de son aristocratie, avec cette puissance fondamentale qu'elle en est sortie ; sur laquelle elle a toujours bâti de nouveau, en lui donnant même à chacune de ces crises une plus grande extension d'autorité, en augmentant ses forces, ainsi que le fit Pitt en partageant tous les biens communaux parmi les grands propriétaires. Mais en Europe, en France, en Italie, en Espagne, sur le continent tout entier, où cette aggrégation héréditaire manque, où ce corps politique n'existe pas, les guerres civiles, les catastrophes qu'il faut traverser pour passer d'une organisation sociale à une autre, au lieu de produire les résultats qu'elles ont amenés dans ce pays, ne doivent impérieusement amener et n'amènent en effet que des malheurs sans terme, que l'anarchie,

qui après toutes ses aveugles fureurs doit tomber sous le joug du despotisme.

C'est donc à cette imitation de la constitution anglaise, à ce voisin exemple que l'Europe doit tous les maux, toutes les angoisses qu'elle éprouve, et qu'elle lui doit particulièrement le néant d'une prospérité qu'elle porte dans son sein et dont ce peuple insulaire profite habilement pour s'approprier de plus en plus toutes les richesses de la terre. Il ne faut pas se le dissimuler; de ce bien-être dont l'Anglais a joui jusqu'à ce jour autant que de sa situation isolée, est né chez lui ce patriotisme qui n'existe nulle part, et dans ce sentiment se trouvent toutes les qualités généreuses qui forment d'une nation entière, quelque petite qu'elle soit, une action de force, un élément de puissance que les plus grands empires, les peuples les plus nombreux ne peuvent avoir lorsque ce sentiment d'intérêt public, de volontés particulières agissant toutes vers un centre commun n'existe pas. Qu'on voie dans ce pays de quelle manière sont traités les hommes qui se vouent aux intérêts communs. Quelles garanties pour tous ceux

qui se livrent aux carrières publiques! quelle sûreté sur le soin de leurs vies en proportion de leur zèle à servir l'état! Et bien certainement lorsqu'il n'y aurait que cette cause de prospérité et de gloire d'un corps de nation, elle serait suffisante pour l'élever au-dessus de tous les autres; car c'est sous l'égide, avec l'appui, le dévoûment, le courage de ceux-là que les masses peuvent paisiblement et tranquillement se livrer à tous les soins, à tous les devoirs qu'exigent les intérêts, les besoins domestiques et civils. Ce sont eux qui forment l'enceinte à l'abri de laquelle les autres travaillent; ce sont eux enfin qui, dans les diverses carrières qui leur sont confiées, tiennent dans leurs mains chaque anneau de la grande chaîne qui lie tous les membres de la famille sociale pour n'en faire qu'une seule. Cette combinaison si raisonnable, cet arrangement de la société, qui pourrait être partout sans égard à la constitution politique, a suivi jusqu'à ce jour dans ce pays un perfectionnement graduel, qui est admirable. Des déviations, des changemens de systêmes ont pu avoir lieu: mais toujours l'homme a été no-

blement et honorablement respecté dans ses droits acquis. La puissance de l'opinion nationale, non de cette opinion éphémère et violente d'un jour, de partis, de passions personnelles; mais cette opinion de la conscience publique, d'un sentiment universel d'équité a toujours entouré, au milieu de ce peuple, celui qui généreusement l'avait servi et défendu. Là, le pays existe avant les partis, l'Angleterre avant l'homme ou les hommes gouvernans : c'est pour cela qu'elle a été aussi grande sous Cromwell que sous Edouard et la famille des Brunswick. Aussi là on a vu tout ce que l'histoire nous raconte de Rome; les premiers hommes de l'État ne s'occuper jamais de leurs intérêts privés, de leurs fortunes particulières, comptant toujours sur la patrie pour eux, pour les leurs, comme pour leur gloire en proportion de ce qu'ils lui donnaient. C'est par cet échange si élevé qu'après avoir tout donné pendant leurs vies, la nation en se chargeant de leurs funérailles et du soin de leurs familles a rendu aux Chatham, aux Pitt, aux Fox, aux Shéridan, aux Perceval, aux Canning ce qu'ils lui avaient donné.

Nul doute qu'en Angleterre l'argent n'ait un grand empire ; il a acquis beaucoup d'autorité. La prospérité du pays dans une terre aussi étroite étant fondée sur le commerce ; le commerce même étant une nécessité de sa position, ce qui en est le ressort principal a dû naturellement avoir sa part d'influence. Mais quoiqu'on y attache un grand prix ; quoiqu'en se promenant sur notre sol l'orgueil britannique y attache une haute importance, puisque malheureusement il représente tout parmi nous, il y a quelque chose encore de plus vivace dans cette nation ; c'est l'estime publique, le respect, la vénération qui suit les grands talens, les grandes vertus ; qui s'attache aux noms illustres, aux grands services rendus à la patrie ; cette hiérarchie sociale qui dans chaque rang, dans chaque classe fait prévaloir le nom honorable sur celui qui n'a que de l'argent ; qui place enfin tous les ressorts de gouvernement, non entre les mains du lucre, dans la mobilité des intérêts mercantiles ; mais dans l'hérédité du sol, de la famille, dans les affections généreuses qui ressortent d'une éducation appropriée aux soins

auxquels cette qualité d'hommes est destinée (1).

---

(1) Sans doute, cette nation à part de toutes les autres peut être un mal, peut être nuisible aux intérêts généraux de l'Europe et des autres peuples du monde. Cet égoïsme de nation aux yeux d'une haute philantropie a quelque chose de fâcheux; mais, certes, comparativement à l'isolement des hommes hors de tout intérêt d'association aux yeux de cette même philantropie, l'hommage ne peut pas être douteux, l'avantage ne peut pas être équivoque. Que ce soit à ses lois, à sa constitution politique, à l'arrangement social que les siècles ont fait pour elle, à sa situation géographique, ou à sa propre sagesse, qu'elle doive cet immense avantage, le fait n'en est pas moins beau et n'en sera pas moins digne de l'admiration des générations futures, comme l'est aujourd'hui la grandeur de ce peuple qui, d'une petite bourgade des bords du Tibre, étendit sa puissance sur l'univers connu de cette époque; les mêmes causes produisent partout les mêmes effets. Les Romains aussi furent à part des autres peuples : leur constante politique de l'intérêt de Rome avant tout, tandis que ses sentimens s'éteignaient partout ailleurs, en Grèce comme à Carthage, leur acquit cette domination de la terre au détriment des autres. Les causes antérieures étaient aussi les mêmes : la gloire du pays était tout pour les hommes politiques; aux affranchis, l'argent;

En ce moment la lutte est établie, le combat a commencé entre ces intérêts nouveaux

---

aux Cincinnatus, aux Fabius, aux Camilles, aux Scipions, la pauvreté avec le respect et la vénération du monde pour leurs vertus.

La France trouve étonnant que l'Angleterre ne prenne aucun intérêt à ses arrangemens politiques, à tout ce qui peut lui être utile, ne s'associe pas à telles ou telles combinaisons qui peuvent lui être favorables. Les Romains se plaignirent-ils de trouver les Carthaginois contraires à leurs desseins? se tourmentaient-ils de les trouver à leurs portes, maîtres de la Sicile? Non, sans doute, nous ne voyons rien de semblable; et quelle idée aurions-nous de la haute raison de ce sénat, de ce peuple, si dans son langage, nous apercevions de pareilles puérilités. Non, des plaintes d'enfant de cette sorte ne sortirent pas de leur bouche. Ils construisirent des vaisseaux, se jetèrent dessus, se rendirent maîtres des mers, des colonnes d'Hercule au Bosphore de Thrace; ils vainquirent avec Duilius, ils vainquirent à Zama. Telle fut leur réponse à des prétentions. C'est après la victoire qu'ils traitèrent, qu'ils envoyèrent et reçurent des ambassadeurs. Voilà ce que savent faire les grands peuples! Vivre n'est pas tout pour eux; mais vivre seulement avec les grandes conditions de l'honneur et d'une noble indépendance. Ils auraient pu traiter aussi avec Pyrrhus, avec Annibal; ils auraient

et cette puissance héréditaire. A Rome aussi elle commença lorsque les richesses de l'Asie

---

pu demander grace aux Germains, après la défaite de Varus; abandonner les Gaulois, leurs alliés, à la merci du vainqueur. Rome, toujours grande, même après la destruction de sa liberté, répondit qu'elle saurait mourir, si elle ne pouvait vaincre, plutôt que de rien faire d'indigne d'elle, d'indigne de sa gloire. Ici au lieu de combattre Carthage, c'est à sa suite que nous nous tournons; c'est pour elle que nos escadres, nos troupes agissent. De bonne foi, croit-on que dans cette querelle des deux frères, ce soit une raison de justice, un principe d'équité qui pour l'Angleterre fasse préférer la cause de don Pedre à celle de don Miguel. Il faudrait être bien ignorant de l'esprit qui dirige ce peuple, pour avoir une pareille pensée. Dans cette question, c'est pour mettre ce pays encore plus sous sa dépendance, que le cabinet de Saint-James penche plutôt en faveur de l'un que de l'autre. Et nous qui avons des intérêts tout opposés, nous sommes assez ennemis de nous-mêmes pour seconder l'Angleterre, notre éternelle rivale, dans ses desseins; nous venons à son secours pour agrandir sa puissance, l'aider à promener partout son système d'arrangement politique, à l'aide duquel cette nation jette toutes les autres dans le désordre dont elle seule profite. Exemple par ce qui se passe dans notre propre sein.

eurent changé les moeurs ; que le patriciat perdit de sa force en perdant de ses vertus. La nation anglaise a peut-être atteint le zénith de sa puissance ; elle l'aura atteint le jour où elle ne paiera plus les funérailles de ses ministres. A Rome aussi il y avait des vices de détails dans la constitution politique de l'État, et cépendant sa plus grande gloire dura tant que durèrent les centuries, parce que les intrigues, les brigues ne purent rien, ne purent corrompre une classe d'hommes où les nobles vertus avaient trop d'empire. En changeant sa loi je désire pour la Grande-Bretagne que des conformités de grandeur ne deviennent pas des conformités de décadence. Sans s'en être aperçue, cette nation peut bien depuis vingt ans avoir reçu de nous, par des moeurs contraires à ses lois, tout le mal qu'elle nous a donné par l'imitation de ces mêmes lois. Il faut que chaque peuple sur cette terre conserve le type que la nature lui a imprimé là où le ciel l'a fait naître. Il y a là quelque chose de plus puissant que toute la volonté des hommes, parce qu'à chaque climat, à chaque situation, appartiennent une

température, des produits, et par conséquent des besoins qui font naître des sentimens, qui donnent à chacun un caractère et des affections invincibles, en présence desquelles il faut que tout cède. C'est ce qui forme les mœurs, qui partout sont appropriées aux lois ou plutôt en sont le fondement. Les unes ne s'altèrent que lorsque les autres changent. Quant au lieu de retourner à la charrue, les Lucullus, les Pompée, rentrèrent dans des palais, Rome dut perdre ses antiques lois en perdant ses antiques vertus (1).

---

(1) Quelque chose est à remarquer dans ce qui se passe en ce moment, pour établir aussi cette décadence.

Il semblerait que toutes les forces de la Grande-Bretagne se sont épuisées dans sa lutte contre Bonaparte et la révolution française. Depuis quelques années, nous voyons ce peuple menacer de son courroux les divers gouvernemens qui ont voulu entreprendre quelque chose dans leur intérêt sur leurs voisins, rester avec ses vaines menaces spectateur des entreprises de ces gouvernemens qui, dans ce qui leur a convenu, n'en ont fait aucun cas. Tremblant à l'aspect de la moindre variation de cet immense échafaudage de son

Au milieu de cette décadence de la vieille Europe, un peuple nouveau apparait sur la

---

industrie, de cet échafaudage non moins colossal de cette fortune de papier sur lequel toute sa richesse repose, la détonation d'un coup de canon paraîtrait la glacer d'effroi. Il est étonnant combien ce système de peur a fait des progrès en Europe. Au milieu de tous ces monarques, un seul roi apparaît avec le courage et la dignité d'un roi, et probablement il a tous les autres contre lui. Dans cette guerre de vingt-deux ans, l'Europe entière semblerait avoir épuisé son courage; toute sa virilité aurait expiré dans cet effort. Parmi nous, il ne serait rien resté à la mort du grand homme qui avait élevé si haut notre gloire. Tout aurait été emporté avec lui, et avec douleur nous pourrions nous appliquer cette apostrophe de Philoctète à Pyrrhus, lorsque celui-ci lui raconte la fin du siège de Troie. Achille, Ajax, Diomède sont morts, dit le fils du héros; Thersite vit, sans doute. Voilà les dieux! s'écrie le compagnon d'Achille.

Les Thersites auraient donc seuls survécus, seraient donc seuls restés à la suite de nos combats. Les Hoche, les Marceau, les Kléber, les Desaix, les Joubert, les Laharpe, les Beaupuis, tous ces grands caractères, tous ces nobles courages dans les combats, ont fini leurs destins sans laisser aucune trace. Les lieutenans d'Alexandre créèrent des empires, les compagnons de Cé-

scène du monde; descendant de ces Scythes invincibles qui jadis arrêtèrent Alexandre,

---

sar restèrent maîtres du monde. Que sont devenus les lieutenans de Napoléon?

Dans tous les rangs, ce vide se fait sentir. Sans regrets, sans humiliation, on ne peut porter ses yeux sur ces restes de nos troubles publics. Tout ce qui était généreux a péri dans nos assemblées comme au milieu des camps.

Un vieil adage disait : Si le roi savait. Mais si la France savait aussi quelle espèce d'hommes s'est emparée de ses destinées depuis quarante ans; qui la dépouille, se joue d'elle, et la vend successivement d'un gouvernement à un autre, à qui veut l'acheter!

Il faut la signaler cette espèce d'hommes. Puissante par cette facilité que nous avons à nous laisser séduire par de prétendus bons mots, habilement adaptés dans la corruption de nos mœurs, pour se jouer de la probité par le ridicule, et colorer le vice par la gentillesse de l'expression. Au jour de la révolution de 89, il s'était déja formé une secte d'hommes qu'on appelait les Roués, dont les préceptes étaient de s'élever au-dessus de tous les principes de morale : on était fort et habile à ce titre; tout le reste était frappé d'ignorance, d'incapacité. Non-seulement cette secte a survécu à tous nos bouleversemens politiques, mais, passant des gentillesses des salons à un ordre d'idées plus sérieux, elle

de ces climats glacés naguère stériles, d'où sortirent les maîtres de Rome et de Byzance,

---

a su, en se pliant à tous les divers caractères, en adoptant toutes les nuances de nos révolutions successives, et se tenant toujours sur le second ou le troisième plan du tableau, selon qu'il y avait plus de chances de dangers ou d'espérance à courir, les exploiter pour son compte, et en retirer tous les bénéfices. Au Palais-Royal, en 90, 91 et 92; dans les salons de Barras, en 1797 et 1798; dans les antichambres de l'empire, en 1804; maîtres du cabinet des Tuileries, en 1814 et 1815, et à cette époque, nous pourrions ajouter : s'emparant des souverains de l'Europe et de leur diplomatie; passant d'un règne à l'autre, profitant de l'esprit faible d'un prince qui, sans régner, était devenu l'instrument de leurs fatales doctrines, en pervertissant par lui toutes les notions du juste et de l'injuste, pour revenir enfin, en 1830, au Palais-Royal, disposer encore de la France, pour la revendre probablement aux chances futures des évènemens, chances qu'ils calculent déjà en tournant leurs regards vers Holy-Rood, vers ce qu'ils ont naguère démoli; si avec cette reconstruction, bâtie sur la tête qui leur offrira le plus d'avantages, ils peuvent faire un nouveau calcul d'intérêt personnel, conserver les grandes richesses qu'ils se sont acquises par ce honteux manège depuis longues années. Telle est cette secte qui, travestie dans

il semble vouloir s'élever un empire qui tendrait à la suprématie du Globe ; empire co-

---

les arrière-antichambres en juste milieu, faisant prédominer de la sorte entre la tête qui conçoit et les membres qui exécutent les honteux vicères digestifs, a fait des adeptes plus nombreux qu'on ne pense dans toutes les classes; et qui, quels que soient les évènemens, leur gravité et leur puissance, a su du premier chef, assez connu, je pense, jusqu'au dernier néophyte, diriger successivement les esprits, s'approprier les positions les plus élevées, et disposer presque toujours de la fortune publique, qui, en définitive, si on l'examine bien, est restée entre leurs mains. Telle est cette association d'hommes dont l'influence sur les destinées de la France a été si grande, qu'en laissant pour elle tous les malheurs des changemens divers par où elle a passé, ils ont pu seuls en profiter et faire avorter tout le bien qu'elle aurait pu retirer de ces mêmes changemens. Véritables harpies, dont les mains ont dû tout dénaturer, tout flétrir. Législateurs et rhéteurs à la fois, voilà les hommes de notre Bas-Empire, pour faire de la probité, de l'honneur et du courage des objets de dérision, et ériger en science la mauvaise foi et la bassesse ! Hommes sans croyance et sans pudeur, appelant niais tout ce qui croit à la vertu, à l'honnêteté, ne connaissant d'autre culte, d'autre Dieu que l'or, que l'assouvissement de

lossal qui règne déja de la muraille de la Chine à la Vistule; de la mer Glaciale aux bords de l'Araxe. Des causes bien différentes, bien éloignées peuvent produire des effets singulièrement analogues à ce qu'on a vu à la chute de Rome :

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.

J'observe avec raison, qu'indépendamment des constitutions politiques, de la législation qui régit un pays, l'encouragement des vertus publiques peut exister sous toutes les formes de gouvernement; et comme l'exprime avec beaucoup de jugement un écrivain fort recommandable, si Tacite, dit-il, avait peint avec la même énergie, avait rendu avec la même vérité les beaux jours des Tite et des Antonins, qu'il a décrit les vices et les crimes des Néron et des Caïus, sans doute le bon-

---

toutes les voluptés matérielles de la vie! Intrigans sans talens, hommes d'État sans génie, histrions de théâtre d'un auditoire de dupes! Voilà les hommes à qui la France appartient, pour qui elle travaille et paie les nombreux subsides qui l'accablent!

heur du genre humain sous les premiers eût surpassé de beaucoup les misères et les maux qu'il avait reçus des derniers. Rien n'eût été plus facile aux souverains qui ont gouverné l'Europe, et particulièrement la France, dans ces dernières époques, que de donner ces beaux et nobles exemples; de les montrer surtout quand tant de nécessités, quand leurs propres intérêts les y conviaient, les y appelaient; que tout semblait leur en faire une loi dans cette marche de l'esprit humain, dans ce progrès de la civilisation. Le patriotisme, les généreux sentimens, le zèle pour le service commun, qui ont fait grandir nos voisins d'une manière aussi immense, toutes ces qualités seraient nées sous leurs mains, pour peu qu'ils eussent voulu s'en donner la peine. Récemment un régiment vint à vaquer en Angleterre : on sait que dans ce pays les régimens sont commandés par les lieutenans-colonels; que le grade de colonel n'est qu'honorifique, qu'il donne à celui qui en est revêtu, 20 à 24,000 francs de pension. Ce sont d'ordinaire les généraux qui ont bien servi auxquels on les donne par rang d'ancienneté.

Le roi voulut en gratifier un de ses amis, et insista plusieurs fois près du chef de l'armée, qui a la nomination de ces emplois, pour qu'il lui fût donné. Celui-ci représenta que ce n'était pas son tour, et offrit sa démission plutôt que de signer quelque chose que les règlemens n'approuvaient pas. Le roi céda : il devait le faire. Je cite ce petit exemple sur beaucoup de cette espèce, qui dans un pays bien organisé doivent avoir lieu, parce que le monarque n'étant que la représentation des intérêts généraux de la société, jamais sa volonté ni ses goûts ne doivent être mis à leur place. Qu'on compare de tels faits à ce qui se passe, malgré toutes ces belles lois constitutionnelles, malgré tous ces gouvernemens représentatifs, au milieu de nous, et ce qui s'est toujours également pratiqué.

J'ai expliqué comment la corruption des peuples, la désorganisation sociale prenait toujours sa source dans les pouvoirs, dans les sommités sociales. J'ai également démontré que c'était par l'acheminement et la marche du temps, qui graduellement faisant passer les peuples d'un état de bien-être à un état

plus doux encore d'aisance et de voluptés finissait par les énerver et faire prédominer les besoins du corps, la satisfaction de ses goûts matériels sur les beautés de l'esprit, sur les inspirations de l'ame. Il est tout naturel alors que les premiers qui arrivent à la possession de ces biens, qui en ont toutes les jouissances, soient les premiers subjugués, asservis à cette domination des sens : par conséquent, que de ceux-là au lieu de beaux exemples découlent des exemples qui doivent tout altérer, tout flétrir. C'est dans cette situation, pour prévenir un mal inhérent à la nature humaine dans la succession des âges, que ce qui devient le plus important, le plus grave, le plus essentiel pour défendre les hommes et les peuples; pour venir au secours du pouvoir afin qu'il maintienne, qu'il consolide au lieu de pousser à la destruction, c'est l'éducation des princes. C'est ce soin, qui est de toutes les institutions la plus utile aux nations pour leur éviter tous les maux qui deviennent inséparables de leur vieillesse, si l'on ne se hâte de les en défendre. Chez les peuples les plus reculés de l'antiquité, ceux d'où est partie la

civilisation du monde, le soin de cette éducation était un véritable sacerdoce, le ministère le plus saint et le plus sacré. Rien n'est admirable comme ce que nous ont transmis Hérodote et Xénophon de cette véritable science; cette haute magistrature chez les Égyptiens et les anciens Perses. C'est que ces peuples si profonds et si sages savaient ce qui devait résulter pour eux, pour les corps de nations, de cette éducation plus ou moins élevée; tout le bien ou tout le mal qui devait en découler; et voilà précisément ce que les peuples modernes, gouvernés tous par le principe monarchique, ont complètement négligé, entièrement abandonné. Et de là aussi ont découlé et découlent les maux qui les accablent, les perturbations dont ils sont les victimes, en cherchant dans les lois ce qui manque dans les hommes, faculté qui ne peut presque jamais suppléer à l'autre : tandis qu'il n'est pas de mauvaises lois dont le savoir, uni à la sagesse, ne puisse faire une bonne application. Un conseil de vieillards, un véritable aréopage d'hommes les plus illustres par leurs lumières et leurs vertus,

devrait s'emparer de l'enfant-roi aussitôt sa naissance, et le diriger pas à pas dans le soin de son éducation, jusqu'au jour où le sort des hommes doit lui être confié. Cet enfant n'appartient pas à une famille privée ; il appartient à la société entière : cette société a donc le droit unique de veiller à ce qu'il soit tel qu'il doit être pour son bonheur et sa prospérité. Ce conseil de sages doit donc être créé, choisi dans une espèce d'indépendance des volontés de la famille privée, puisque l'enfant est le bien de tous et non le sien propre. Voilà l'institution première qu'il faudrait, dans un temps donné, aux nations, bien plus nécessaire que toutes les combinaisons d'ordre politique, qui ne peuvent rien quand l'homme essentiel, le metteur en œuvre, leur manque. Au lieu de cette institution si nécessaire, si puissante de raison, que fait-on, et qu'arrive-t-il? Cet enfant assez généralement est livré à des eunuques de l'intérieur du palais, à des courtisans : ceux-ci calculent presque dès le jour de sa naissance quels seront les défauts, les inclinations de ce jeune prince, pour les flatter, les exploiter

pour leur compte ; car eux-mêmes étant particulièrement des êtres nés d'abus, sortis des vices des gouvernemens, ne se maintenant que par leur continuation, il faut qu'ils donnent à celui qu'ils élèvent des dispositions propres à ces élémens malheureux, pour en avoir une plus grande part. Il arrive de là que, dans les monarchies héréditaires, là où le monarque peut tout par lui-même, c'est sur ceux qui servent et caressent ses goûts personnels que sont reversés tous les avantages et les récompenses de l'État au détriment de ceux qui servent le pays, qui sont entièrement délaissés et oubliés. Alors, dans cette marche des choses, il faut qu'il arrive ce qui arrive maintenant dans toute l'Europe, et particulièrement en France, que le pays périsse ou que le pouvoir soit renversé ; et si les vertus manquent pour reconstruire un meilleur ordre de choses, tout doit tomber à la fois.

On invoque le retour d'Henri V, de cet enfant sur lequel repose une grande autorité de principe : mais ce vœu peut-il être isolé ? Dans l'état où nous sommes, dans

cette anarchie sociale au milieu de laquelle nous vivons, de ce néant de tous les généreux sentimens, des croyances religieuses comme des qualités morales, croit-on que cette seule autorité doive suffire? Eh! grand Dieu! il a déja été rétabli deux fois ce principe, et trois fois il a été renversé : la troisième reconstruction se fera-t-elle sur de meilleures bases? Les vertus, le savoir seront-ils plus grands qu'ils n'ont été? le pays, ses besoins, l'état des esprits seront-ils mieux compris? L'on ne doit pas se dissimuler qu'à chacun de ces retours les difficultés deviennent plus grandes, parce que successivement au lieu de s'améliorer, les intérêts les plus nobles, les plus élevés ne vont qu'en s'appauvrissant; qu'aujourd'hui il y a plus à faire que par le passé; que la terre se dépouille tous les jours davantage, et par conséquent la main qui doit tout raviver doit être autrement puissante que ce qu'elle aurait pu être par le passé. Ignore-t-on que s'il fallait retomber encore, que s'il est possible que la France puisse encore supporter une catastrophe de cette nature, ce serait celle

qui l'achèverait sans retour? Il faut auparavant bien calculer ses forces, sonder le fond de la plaie et juger si efficacement, non pour un jour, mais pour tout l'avenir on peut y porter remède. Calcule-t-on bien ce que coûtent de sacrifices toutes ces reconstructions? Encore des milliers de familles détruites dans leurs existences, une foule de victimes, d'infortunes nouvelles! C'est donc peu des efforts pour revenir, si l'on n'apporte une haute sagesse pour conserver! Qu'importe que la tranquillité de tous soit détruite; que la terre tremble sous ces secousses; que les engagemens des hommes sans cesse renouvelés et sans cesse méconnus éteignent dans les consciences toute foi publique! Sera-t-on plus habile à les prévenir, ces chutes désastreuses? Mettra-t-on plus de prévoyance? apprendra-t-on à méditer un peu plus qu'on ne l'a fait sur les causes de ces malheureuses luttes? Je le souhaite! car il faut avant tout, pour que la misère et la désolation ne deviennent pas universelles, qu'enfin ces bouleversemens aient un terme; que les hommes soient assurés une fois que le jour

où ils vivent aura un lendemain. Cette assurance leur sera-t-elle donnée s'ils voient toujours les mêmes mains et les mêmes élémens, causes des malheurs passés, s'emparer de l'avenir ?

Il est vraiment curieux d'entendre tous ces écrivains présenter chacun son système politique ! Aux uns, ce sont les provinces ; aux autres les États-généraux, le suffrage universel ; à quelques-uns la Charte de 1814 ; le mal communique remède à tout le mal qui en est sorti. Tous suivent à leur manière la pente commune, les libertés, les gouvernemens représentatifs ; quelques-uns enfin faisant du sentiment, de la poésie, des phrases brillantes, beaucoup de sensibilité pour le malheur après l'avoir passablement provoqué soi-même. Et dans tous ces habiles professeurs, ces docteurs en science de gouvernement, pas un ne voyant la société telle qu'elle est ; chacun au contraire la supposant comme il convient à la nature de ses opinions, et peut-être bien plus à celle de ses intérêts. C'est la ligue, c'est la fronde ; ce sont les États de Blois, c'est même Charles VI ;

comme s'il était permis de faire de semblables parallèles entre la situation des esprits de cette époque, la propagation des lumières, l'arrangement matériel des classes, de la société en général et celui des temps où nous sommes! comme si par les révolutions que nous avons traversées une multitude de siècles n'avaient pas passé sur la France! Où sont les États-généraux, le clergé avec toute sa puissance, la noblesse avec ses titres et ses prérogatives, le tiers avec ses jurandes et ses maîtrises comparé avec le débordement de ses flots populaires d'aujourd'hui? Où sont les parlemens, les ligueurs, les Coligni, les Mayenne, les Condé, les Turenne, les coadjuteurs? Ces hommes sont à mille ans de nous; où est la croyance, le fanatisme religieux et politique? Les Seize, les Mathieu Molé, où sont-ils? où sont les passions, les passions de cet ordre, là où il n'y a plus que des intérêts, là où il n'y a plus que des calculs, sans Dieu et sans patrie?

Non, non: qu'on le sache bien; un principe, quelque grand qu'il puisse être, ne peut rien si la tête sur laquelle il repose, si celui

qui le représente n'est aussi puissant par lui-même en jugement, en force et en vertus. Gouverner les hommes à l'état où nous sommes arrivés, ne peut plus être une situation de distraction, de plaisirs personnels; elle ne peut être qu'un objet de travaux, de soins, d'un perpétuel et constant sacrifice de soi-même. Vouloir régner à un autre titre, être placé à la tête des nations sans ces qualités et la volonté ferme de les mettre en pratique, c'est pure chimère; c'est se jeter à travers les vagues de l'Océan pour être englouti par elles; s'endormir au sein d'une terre saturée de salpêtre lorsque l'étincelle est dans toutes les mains. Tels sont les temps, tel est le monde d'aujourd'hui qu'il faut accepter avec toutes les conditions qui lui sont propres. Tous les prestiges sont détruits : hélas! quels sont ceux qui ne le sont pas, puisque les vérités les plus solennelles et Dieu même ont perdu leur empire sur le cœur de l'homme; que dans son orgueil il ose chercher ce Dieu dans la matière, en le méconnaissant au fond de sa conscience qui cependant le lui révèle à chacune de ses craintes comme à chacune de ses espé-

servi, celui à qui il était dû pour combler ceux qui leur plaisaient, ceux qui n'avaient rien fait. Telle était la source de ce défaut, de cette imperfection insultante pour l'homme envers son semblable, et mille fois plus funeste, placée si haut par les effets qu'elle devait produire, en flétrissant dans tous les cœurs les plus nobles élans, puisque l'art de gouverner consiste essentiellement dans cette juste répartition des peines et des récompenses. On était arrivé à ce point dans cet entraînement d'oubli et d'aveuglement de faire une morale pour les princes et une autre pour les peuples : celle-ci pleine d'exigence, celle-là toute large, pleine de la plus grande indulgence pour ce qu'il y avait souvent de plus laid et de plus immoral. Certes, alors qu'on est religieux, on doit cependant croire tout le contraire que si le ciel en avait fait deux ; pour les princes, elle serait toute de sévérité, autrement grande que pour les nations, parce que l'effet du mal devait être autrement pernicieux.

Tout est donc à renouveler et à reprendre dans ses racines, si quelque chose de durable

peut se reconstituer dans notre pays; si une nouvelle histoire est à recommencer; si nous pouvons sortir de la confusion où nous sommes tombés. Mœurs, lois, pouvoirs et intérêts matériels tout doit subir l'empire de ces temps; ou il faut de ce désordre, en arrivant à la dernière solution, tomber dans la barbarie, le despotisme, ou finir comme nation (1).

(1) On cite les paroles de Napoléon à Sainte-Hélène, qu'avant dix ans, l'Europe serait République ou Cosaque. Il est fort à craindre qu'elle soit Cosaque, puisqu'aucune des vertus des républiques ne peut germer dans son sein, puisqu'elle est vieille, et qu'avec de la décrépitude on ne fait pas de la jeunesse. L'exemple est-il assez frappant, assez palpable? La France, où en est-elle depuis deux ans? et cependant c'est-elle qui est à la tête de ce mouvement. A M. Perrier succédera M. Dupin; à celui-ci M. Odillon-Barrot; que rien de mieux en sentiment élevé ne ressortira de ces tristes mutations d'hommes. On modifiera quelques théories législatives; mais les hautes vertus, les nobles désintéressemens, les grands courages, la patrie avant soi, l'honneur, la gloire avant la vie! vains mots, vains sentimens qui ne retentissent que sur les théâtres, que dans les chansons, et restent sans échos dans les cœurs, sans vibration dans les ames. Ces médiocres directeurs de nos affaires se succéderont comme se sont

Il faut des mœurs nouvelles, qui sont beaucoup plus que des lois; rappeler la vie de

---

succédés les Richelieu, les Talleyrand, les Decazes, les Pasquier, les Villèle, Martignac et Polignac; ils vivront au jour le jour; ils feront argent, fortune, pour eux et pour leurs amis; ils passeront, et le pays passera avec eux jusqu'au jour où, comme à la dissolution du Bas-Empire, un Clovis, un Charlemagne s'en emparera; n'importe de quel pays, de quel lieu il sorte, tous iront au-devant de lui, tous se précipiteront à ses pieds, tous recevront ses chaînes, ne pouvant supporter la liberté, la liberté trop pesante pour nous dans les vertus qu'elle exige.

Certainement un véritable phénomène qui explique cette déplorable chute des forces d'une nation, de son impuissance, c'est ce qui se passe aujourd'hui. A peine deux ans sont écoulés, que, sans rougir, sans pudeur, on voit tous les hommes mentir à leurs engagemens, à leurs promesses, comme si un siècle tout entier avait passé depuis le jour où, authentiquement, à la face du soleil, en présence de ces trente-deux millions d'habitans, les sermens les plus solennels de tout régénérer, de tout rectifier, avaient été faits. Ah! si l'on peut vivre, si l'on peut être à de telles conditions, qu'il a fallu d'oublis et d'ignorance à ceux qui se sont en allés pour ne pas rester, pour ne pas vivre des siècles, puisqu'effectivement on peut être à pareil titre.

famille ; sortir de ce mouvement perpétuel du monde, de cette carrière de dissipation, de ruine et de séduction ; les femmes, les forcer à être ce qu'elles doivent être au sein du foyer domestique ; réprimer ce besoin, cet ardent besoin du monde qui les ferait aller chercher les salons du plus criminel comme du plus vil ; payer tribut et hommage à l'être le plus dégradé plutôt que de ne pas paraître, de ne pas appeler les regards, de ne pas subjuguer pour l'être à leur tour ; ensevelir là le bonheur de toute la vie ; triompher un moment pour passer le reste de ses jours dans les larmes ; abandonner ses enfans pour en être soi-même bientôt délaissée. Tel est l'effet de ce triste et déplorable commerce, de ce renversement de destination que la nature a imposée à tous les êtres, destination dont impunément rien ne peut s'affranchir. N'est-il pas étrange, digne d'observation de voir constamment toutes les avenues du pouvoir obstruées par les femmes ; du réduit du plus petit commis jusqu'au cabinet du ministre et du prince, partout allant solliciter? Souvent les mères conduisant leurs filles,

les maris envoyant leurs femmes à ce métier que je n'ose qualifier, pour chercher à surprendre une place, une pension qui devrait appartenir au mérite ou aux services. Tel jour, dit-on, le roi recevra les dames. Et pourquoi les dames? La reine, cela se comprend..... : mais qu'en présence d'un prince de vingt ans toutes les femmes les plus belles et les plus jeunes viennent tour à tour étaler leurs charmes et leurs graces, chercher à captiver ses regards, son sourire! Que veut dire cela? De bonne foi, quelle signification lui donner? Pouvons-nous blâmer les mœurs orientales? Le harem du grand-seigneur n'a-t-il pas quelque chose de plus moral? La raison, la pudeur publique, le lien sacré du mariage sur lequel repose tout notre échafaudage social, la sûreté des générations, tout cela n'est-il pas autrement respecté à Constantinople qu'à Paris? Que François Ier, dans ses goûts de galanterie, ait conçu quelque chose de pareil, d'aussi choquant, on n'en est pas surpris; mais que le temps, que le développement du savoir n'en aient pas fait justice! Hélas! non : nous ferons raison

de tout ce qui peut être utile, essentiel à conserver; nous le rejeterons : mais dans notre décadence, dans ce monde de contradictions et d'inconséquences où nous tombons tous les jours, nous conserverons tout ce qui peut nuire et blesser le bon sens. Et dans cet enchaînement de folies, pour les lier l'une à l'autre, au lieu de faire des mères de familles, ce seront des actrices, de jolies danseuses, d'habiles chanteuses qu'on élèvera dans les pensions. Alors le mariage, au lieu d'être un lien d'affection, ne sera plus qu'un calcul, qu'une affaire de commerce où chacun n'apportera que la volonté de dépenser. Des enfans!.... le moins possible, et beaucoup de plaisirs chacun de son côté jusqu'au jour où on se séparera! La population entière viendra des Enfans-Trouvés!!!

J'ai dit que Sully seul avait bien compris le génie de la nation, ce qui convenait en économie politique au pays. Colbert força sa nature en donnant trop d'extension au commerce; en en faisant prévaloir les intérêts sur les soins agricoles, sur les affections nobles et héréditaires. Comme le sage et vertueux

Fénélon en sentait toute l'importance ! Comme il les expliquait d'une manière admirable à son élève le duc de Bourgogne, à ce prince qui, si le ciel eût voulu le conserver à la France, lui aurait donné, il ne faut pas en douter, d'autres destinées; lui aurait évité cette longue et douloureuse série de désastres. Prince de si grande espérance, qui n'apparut que pour laisser les plus grands regrets !

Nous avons troqué notre rôle, nous l'avons manqué : au lieu d'être restés Rome, nous nous sommes mis à la suite de Carthage; et péniblement, misérablement, j'oserais dire, nous n'avons cessé depuis lors de nous traîner à sa suite; au lieu d'être restés nous-mêmes, nous n'avons plus rien été par cette si pauvre imitation dans nos vêtemens, nos habitudes, nos manières, comme dans nos lois. Ce n'était ni dans l'Inde, ni en Amérique qu'il fallait chercher notre puissance; c'était en Europe, sur le continent où la France était appelée à régner. Tout l'y conviait; sa situation, sa langue, ses arts; et, en régnant en Europe, elle régnait sur la terre. Ce n'é-

tait pas sur l'Océan qu'il fallait combattre l'Angleterre, c'était sur le sol qu'il fallait l'attendre, et nous aurions vu, en définitive, qui seraient restés les maîtres de ceux qui possédaient la terre ou la mer; laquelle des deux nations aurait vécu sans l'autre. Et du reste, disposant de toutes les côtes de l'Europe, comme les Romains du littoral de la Méditerranée, nous aurions vu alors si, en suivant les sages maximes de ce grand peuple, nous n'aurions pu imiter ici son exemple, et trouver de nouveaux Duilius! Qu'on examine seulement où en était l'Angleterre, ce qu'elle serait devenue, si Napoléon eût persisté quelques jours de plus dans le plan qu'il avait adopté; s'il n'eût pas été se brouiller avec le seul monarque qu'il eût intérêt à ménager. Maître de l'Italie, de l'Espagne, de la Hollande, dirigeant toute l'Allemagne, que ne pouvait-il pas en agglomérant tous ces intérêts autour de la France contre des intérêts isolés, des intérêts séparés autant par la mer que par des lois, des mœurs, et une constitution politique étrangère à tous les peuples du continent, impossible et destructive pour

eux, comme ils l'apprendront tous! Quelle fortune perdue! Dieu la rendra peut-être, si la France doit être France; si, encore une fois, un homme sait la comprendre.

Héritiers maintenant d'un passé qui a tout compromis, tout gâté, que peut le pouvoir d'aujourd'hui? Sorti du sein d'un désastre, improvisé dans quelques momens, il a manqué dès son début la carrière qu'il aurait pu s'ouvrir. Il aurait fallu sans doute les têtes les plus fortes, les mieux organisées, pour saisir, au milieu d'un désordre aussi grand, tout l'ensemble de la situation présente et les développemens à venir. Une capacité de cet ordre ne s'est pas montrée : renouvelons seulement à celle qui plus tard a su arrêter le débordement, les hommages qui lui sont dus. Mais hors cet effort, né d'une nécessité impérieuse de la propre conservation de soi, on est resté non-seulement dans tous les erremens du passé, mais il a fallu descendre encore, subissant en cela la loi de dégénération attachée à chacun de ces renouvellemens, comme celle imposée par les prétoriens, par les légions à chaque élection nouvelle à l'em-

pire. Là, c'était une somme plus forte pour le suffrage de chaque soldat ; ici, ce sont des abus plus grands, des coups de sape plus profonds portés à l'autorité, une gradation de plus vers l'anarchie, un éloignement plus marqué des individus du centre commun d'intérêt public ; ce qui, en totalité, en somme générale, représente pour chacun aussi une somme plus élevée à retirer du fisc, à prendre de tous, comme part de butin du naufrage public. Le pouvoir, dans une carrière aussi funeste, vit comme il peut, se défend au jour le jour; concède aux étrangers tout ce qu'ils demandent, afin d'employer toutes ses ressources pour se maintenir dans l'intérieur, où tous les partis, toutes les ambitions menacent à chaque heure son existence. Il hésite, il se débat entre la loi qui le tue et la force qu'il lui faudrait prendre pour avoir de la vie, et cependant, dans cette détresse, il ne se doute pas de tout ce qu'il y a de ressources dans ses propres mains, s'il savait en faire usage. Quinze cents millions de contributions, quatre cent mille soldats et la masse des vanités satisfaite ; que ne pourrait-on pas,

avec cela, si on avait de la volonté, non la volonté barbare de tout opprimer, mais de tout diriger vers un but d'utilité et de prospérité générale. Mais quand cette puissance qui est dans soi-même manque, toute celle qui est en dehors ne peut rien, fût-elle centuple de ce qu'elle devrait être. Ainsi, probablement l'on périra encore, après avoir violemment élargi la plaie moralement et matériellement; après que les discussions de la tribune et des journaux, n'observant plus de mesure ni de retenue, auront entièrement usé ce reste de volonté d'honneur, de délicatesse et de convenances sociales qui donnaient au caractère français cette dignité, cette noble susceptibilité qui l'élevait au-dessus de tous les autres peuples.

Toute hiérarchie, toute police, toute subordination est détruite dans l'ordre civil et politique : il ne reste plus qu'une seule aggrégation d'hommes dans laquelle ces qualités d'ordre et de conservation sociale se trouvent encore; c'est dans l'état militaire. Là, comme aux jours de Rome déchue, ainsi que l'exprime judicieusement le savant Mon-

tesquieu, lorsque tout était perdu, la foi militaire soutint l'empire. Ici, l'esprit de ce corps qui s'est conservé par miracle, malgré toutes les imprudences qu'on a faites pour l'anéantir, peut encore sauver la France si on sait s'en servir. C'est sur lui, et surtout en le retrempant, en le reconstituant, en le ramenant à son institution primitive, tel qu'il a été chez tous les peuples puissans, que nous pourrons retrouver de nouvelles destinées, celles qui sont propres au génie de notre pays, génie qui a été de tout temps, l'honneur et la gloire de la France. Car ce n'est pas tout que d'avoir des soldats, des troupes nombreuses; il faut une ame particulière à cette classe d'hommes, a cette corporation de courage et de dévoûment. Il faut que la société qui doit vivre sous l'égide de la valeur l'environne de tout le lustre que celle-ci mérite et lui donne le rang qu'elle doit avoir, le rang assigné à celui qui sacrifie le plus aux intérêts communs, son sang et sa vie. Qu'on examine s'il est une profession dont la somme de sacrifices égale celle-là : sacrifice de sa liberté, de

son indépendance, abnégation entière de soi-même aux volontés sans cesse variables des autres; renonciation aux affections les plus chères et les plus douces de la famille, puisque l'on peut être jeté successivement d'un point à l'autre du globe, sur toutes les terres étrangères sans parens, sans amis, et souvent dans les climats les plus rigoureux et les plus sauvages. Et après une vie pareille, où l'on a consacré ses plus beaux jours, perdu assez généralement la santé; à la fin de la course, à l'heure de la vieillesse et des infirmités en sens inverse des autres classes de la société, être réduit au lieu d'être augmenté! Tous travaillent pour acquérir; pour avoir de quoi suffire dans le temps où les besoins deviennent plus grands: le militaire seul aux jours de ces besoins, c'est alors qu'il a le moins, que son pain se trouve diminué des deux tiers et plus souvent des trois quarts. Et l'on vient encore attaquer ces malheureuses existences, on vient le faire à la tribune des chambres, alors même que c'est sur ce seul et unique appui, sur la conduite de l'armée, sur son zèle et

son dévouement que repose la sécurité de l'État; que sans elle les horreurs de la guerre civile, le sang et le carnage rougiraient le sol ! Un de ces sophistes toujours habiles en paroles est venu faire un parallèle de ce que recevaient les autres professions comparativement à celle-là : il fallait achever le tableau ou plutôt le faire loyalement; mettre en balance ce que l'une et l'autre carrière donnaient en sacrifices et en services au pays; juger ce qui restait en résultats à l'une et à l'autre à la fin de la vie ! Revêtissez vos généraux de cordons, de plaques, de titres, pour être dans les rues couverts de boue par les carrosses de vos traitans ! Donnez-leur de beaux habits, et qu'ils n'aient pas de quoi se loger ! On leur présentera les armes et ils sont ilotes dans leur pays, sans droit de suffrage. Enfin ces généraux qui sont à chaque mesquine discussion de ce budget, obligés de mendier une modique rétribution, pense-t-on qu'ils sont pour la plupart les héritiers de deux millions de braves restés sur le champ de bataille; que c'est à leur sang, à leur courage que cette foule de banquiers, de fabricans et

de négocians de toutes sortes doivent leurs fortunes? Que c'est à l'abri que leurs corps ont formé, que ceux-ci ont pu tranquillement s'occuper de se faire un sort heureux? Oh! si une sévère répartition était faite de ce qui devrait revenir à chacun selon la part qu'il a mise, on verrait qui devrait avoir les hôtels, les palais, les aisances de la vie; à qui appartiendrait les avantages de la fortune depuis quarante ans; qui a acquis et qui a réellement travaillé; qui a joui et qui a supporté les privations?

Qu'on songe ce que sont devenus les empires où cette illustration a cessé d'être la première. Sans doute la liberté peut être craintive, alarmée à côté de la puissance militaire; mais avec de bonnes écoles, une éducation élevée de cette noble profession (1),

---

(1) Mais il faut la grandir, l'élever, cette noble profession, au lieu de constamment la faire descendre par l'état d'abaissement où l'on place les hommes. Quels nobles caractères peut-on espérer d'hommes constamment inquiets de leur existence, qui, pour être, ont perpétuellement besoin, à toutes ces modifications du

il est facile, je crois, de se prémunir contre les dangers qu'elle peut présenter. Et d'ailleurs avant toutes choses il faut vivre et se maintenir en corps de nation, lorsqu'on est entouré de puissans voisins, où le génie militaire préside à tout. Car que serait la liberté chez soi, s'il fallait recevoir la loi de l'étranger? Il faut être, avant tout, avant que de s'occuper de la manière dont on sera. Si nous ne pouvons supporter les généreuses inspirations de l'intelligence dans nos arrange-

---

pouvoir, de passer leur vie en humbles supplians dans les antichambres des plus petits commis? Quel noble courage, quelle élévation d'ame, quel amour pour la gloire, pour la patrie peuvent ressortir d'un tel sort, d'une pareille situation? Quelle dignité, quelle belle indépendance de sentiment pourrait-on en espérer? Et, qu'on le sache bien, le vrai courage a sa dignité : on n'humilie pas l'une sans détruire l'autre. Il est vrai que les soins envers cette classe d'hommes deviennent entièrement superflus. L'honneur militaire serait un fardeau lorsqu'on déserte la gloire, qu'on est décidé à faire passer le pays sous tous les jougs qu'on voudra lui imposer. C'est ici la parfaite analogie avec la fin du Bas-Empire, tel que le peint l'historien Sosime.

mens domestiques ; si nous n'avons pas assez de vertu pour faire une juste application des beautés de l'esprit, conservons au moins les nobles qualités de nos ancêtres ; que le courage et la gloire nous dédommagent de ce que nous ne pouvons avoir : soyons fidèles à nos grandes traditions ; ne répudions pas les immortels souvenirs qui nous ont placés si haut dans l'estime des peuples. Les plantes exotiques, les espèces transplantées n'ont qu'une existence éphémère, ne donnent que de mauvais fruits ; le sol, la température leur sont également contraires : il faut à chaque climat les produits qui y sont analogues ; la noble terre de France veut la gloire des armes ; c'est là sa nature, c'est là son génie. S'il en était autrement, il faudrait faire un vaste holocauste de ces statues, de ces tableaux qui rappellent les grandes époques, les nobles actions qui font vibrer les cœurs généreux ; il faudrait les détruire au lieu de les montrer aux hommes qui n'auraient plus qu'à rougir et à baisser les yeux en leur présence ; il faudrait rougir, dis-je, et baisser bien humblement les yeux, si pas-

sant sous le joug de toutes les volontés étrangères, nous ne pouvions avoir le fer à la main; nous ne pouvions avoir des soldats, une armée que pour faire la police au milieu de nous, que pour nous préserver de nos propres désordres.

Des soldats qui n'auraient plus d'autre mission que de garder le pouvoir quel qu'il fût, d'être ses instrumens d'oppression et de tyrannie comme l'étaient les prétoriens de Rome, pour Claude comme pour Caïus, alors, alors, réduits à ce dernier degré d'abjection, il ne nous resterait plus qu'à accepter l'universel mépris des peuples de la terre. Alors de cette sorte nous jouerions admirablement le jeu de l'Europe dans ses dernières scènes de dissolution; rien surtout ne pourrait autant plaire à nos voisins d'outre-mer, que ces épuisans débats de nos dernières heures. Là finirait ce noble esprit militaire, cette tradition de gloire qu'ils doivent chercher à éteindre par tous les moyens. Certes, rien ne pourrait mieux arriver à ce but pour l'extinction de ces beaux sentimens, que ce qui se passe depuis dix-huit ans, où cette

noble profession des armes, au lieu des plus belles émulations a été mise au dernier rang, et n'a été abreuvée que de dégoûts et de misère ; où sans garanties et sans avenir, chacun de ses membres alternativement appelé et repoussé pour avoir rempli ce même devoir, pour avoir obéi à la loi suprême de la hiérarchie et de la discipline, n'a plus su reconnaître quels étaient ses règles et ses devoirs. Que dans les révolutions, au milieu de ces grands changemens, les chefs paient de leur tête lorsqu'ils prennent sur eux-mêmes de donner des ordres contraires à la loi et aux intérêts du pays, rien n'est plus simple ; mais que les subalternes soient recherchés et punis pour avoir suivi leurs ordres, c'est briser tout d'un trait les forces d'un état, c'est livrer la société à tous les tumultes, à toutes les rébellions, à toutes les tyrannies, à tous ceux enfin qui voudront s'en emparer.

Puisqu'on veut des libertés, puisqu'on veut des républiques, qu'on pense donc que c'est dans les pays où les libertés étaient les plus grandes que la discipline militaire a été la

plus sévère. A Rome, un citoyen était roi; fier de sa liberté comme de son indépendance, l'une et l'autre étaient sacrées : mais le jour où il était soldat, où il avait prêté le serment militaire, le consul sur son tribunal, le général d'armée sans le secours d'aucun autre juge, de sa seule autorité, faisait décimer les légions pour la plus légère désobéissance. Et ces grands-maîtres en toutes choses, ces géans de l'humanité avaient certainement bien compris dans de pareilles institutions, que sans ce ressort, sans cette sévère discipline, la liberté politique ne serait qu'un vain mot, les lois qu'une vaine dérision. C'est avec de semblables élémens qu'aux jours de leurs grandes vertus ils commencèrent par se vaincre eux-mêmes pour vaincre les autres. La couronne de chêne n'était pas l'attribut du lucre ni des traitans; elle était réservée aux seuls défenseurs de la patrie, à celui qui avait versé son sang pour elle, et qui dans les combats avait sauvé la vie d'un concitoyen. Cette couronne n'était pas un vain signe; partout la première place appartenait à celui qui en était décoré; le

magistrat de la république se levait pour lui donner la sienne, et non pour l'offrir à celui qui avait le plus d'argent comme parmi nous, où le vil usurier, le juif spéculateur, le fripon le plus habile à s'emparer des deniers du fisc, a partout le premier rang; tandis que l'homme le plus honorable reste à la porte. Telle est la différence de ces temps aux nôtres, et telle aussi doit être la différence en résultats, car à ceux-là alors appartenaient la gloire et la domination du monde; et nous, dans cette déplorable route, nous obéissons au lieu de commander, nous décroissons au lieu de grandir.

Ce serait une grande erreur de supposer qu'appartenant à cet ordre de la société, à cette habitude du commandement, je voudrais faire prévaloir sur toute autre combinaison politique un gouvernement militaire. Loin de nous une pareille pensée. Ici, rien ne prévaut de ce qui peut être dans nos goûts et nos inclinations; mais il ne s'agit pas de savoir ce qui déplaît ou ce qui est agréable, de chercher ce qu'il y a de meilleur ou de mieux dans les lois que librement et sans

danger chaque peuple croit devoir adopter pour obtenir la plus grande somme de bonheur et de prospérité qui peut lui être propre. Les hommes sains et robustes, dans l'état viril de santé et de force, peuvent se nourrir des alimens les plus succulens et les plus substantiels, repousser toute espèce de régime, vivre sous tous les climats, n'avoir égard qu'à ce qui leur plaît; mais les corps malades et fatigués, et à plus forte raison ceux qui sont usés, vainement ils voudraient se faire illusion; il faut la nourriture appropriée à son état, à son âge, à sa faiblesse. Non, nous ne pouvons supporter le régime vigoureux et sévère de la république : c'est le rêve d'un enfant, de jeunes têtes ardentes, élevées comme on l'est dans nos écoles avec les Grecs et les Romains; l'ame remplie d'illusions philantropiques dans l'égale répartition des biens de la terre sur l'universalité des hommes; pensée venue de Kant et de Goëthe, métaphysique subtilisée, sortie de la Germanie moderne, rêve sans doute fort beau pour des cœurs jeunes et de bonne foi, mais dont les ambitions et les passions les plus

chaque parti viendra successivement s'engloutir l'un après l'autre. Tel sera le spectacle qu'offrira cette belle et riche partie du globe, si des mains fermes et puissantes, comme celles des Trajan, des Frédéric et des Bonaparte, ne s'emparent de la direction des empires; et cette direction ne peut se prendre que par les mêmes moyens, ne peut s'obtenir qu'avec les mêmes élémens de raison et de justice universelle, bien comprises par les dépositaires des pouvoirs comme par les nations. C'est l'ancre de miséricorde; seule, elle peut résister à la tempête, maintenir le vaisseau, le préserver du naufrage : tous les autres moyens sont impuissans, le choix n'est plus possible. On modifiera les corps politiques, on changera les ministères et les ministres; on ira de la législative à la convention, à la terreur, l'on décimera des milliers de têtes; une foule de victimes seront sacrifiées, que ceux qui resteront n'en seront que plus misérables; que le bonheur, que le repos ne s'éloigneront que plus rapidement pour laisser expirer la patrie dans des convulsions dont l'histoire n'offrira aucun exemple. Ainsi

les lumières mal entendues et mille fois plus mal appliquées, ramenant l'homme sous le seul joug de ses intérêts matériels, sous la seule domination de ses sens, le feront rentrer dans la barbarie par un chemin bien plus difficile, bien plus douloureux que celui par lequel il en est sorti.

Telle est ma conviction : veuille le ciel que je m'abuse! J'en forme les vœux les plus ardens, bien indépendans de tout intérêt personnel, de toute affection pour telle ou telle classe d'hommes; déclarant solennellement qu'à l'homme seul, aux qualités seules qui sauveront la patrie, qui l'abriteront contre la catastrophe qui la menace, appartient mon attachement, mon courage, et tout ce que la Providence a pu m'accorder de facultés.

J'ai parcouru une vie très orageuse; j'ai eu, comme les jeunes gens d'aujourd'hui, toutes les illusions d'un ordre de choses que mon esprit se complaisait à admirer dans les grandes époques de l'humanité. J'ai aussi rêvé la république; les souvenirs des Épaminondas, des Camille, des Catons firent aussi vivement palpiter mon cœur : au milieu des

camps, ces immortelles images ne cessaient d'être sous mes yeux. Je vis Paris, je vis la France ; je connus les siècles où nous étions, les hommes de ce temps....... Mes illusions disparurent. J'ai servi fidèlement et avec zèle la patrie partout, sous la république et l'empire, sur les champs de bataille, comme sous les Bourbons de la branche aînée, dans les diverses carrières et situations où les chances des évènemens m'avaient placé. Tous mes engagemens, tous mes sermens ont été scrupuleusement remplis : l'honneur toujours!... Jamais de cupides et honteux calculs; jamais de vils intérêts, sans égard des hommes; toujours la France, toujours le pays!... Il est tout naturel alors, lorsqu'on n'épouse pas les petites passions de parti, d'être alternativement attaqué par tous. A Grenoble, j'ai rempli les devoirs les plus formels; j'ai préservé le pays d'une troisième invasion (1) : rien ne

---

(1) Quelle bizarrerie dans la destinée! On vient enfin d'avouer cette conspiration : elle était bien ourdie, bien organisée pour renverser le trône des Bourbons; et c'était nous alors qui l'avions faite : on était même

me serait plus facile à prouver. Au lieu de faire couler le sang de mes concitoyens, j'ai fait tous mes efforts pour en prévenir l'effusion. Je n'ai rien épargné pour éclairer les ministres d'alors sur les menées qui avaient lieu dans le Dauphiné, afin qu'ils en empêchassent les effets : la police générale du royaume ne voulut pas y croire. Surpris au milieu de la nuit, je dus prendre les mesures les plus promptes pour éteindre l'incendie dans son principe avec 300 soldats à peine habillés. Cette province était alors ce qu'elle est aujourd'hui : un grand esprit d'indépendance et de liberté anime cette population ; elle voulait alors ce qu'elle veut encore. Il est inutile de parler du nombre des individus qui entrèrent dans cette résolution en 1816 : sans crainte d'être démenti, à présent que chacun peut avouer la vérité, j'ose affirmer que tous pourraient dire qu'ils y participèrent. Si tous n'entrèrent pas en action,

---

parvenu à le persuader au pouvoir. Que de dégoûts n'a-t-il pas fallu que nous éprouvions pour expier ce service !

c'est qu'ils furent prévenus que, dans une détermination de cette importance, le fil de la chaîne brisé sur un seul point, en rompant l'ensemble de l'opération, en neutralise toutes les parties et détruit leur force : c'est ce qui arriva par le parti que je pris. Il n'est pas difficile de se persuader que, dans ce premier moment, je me doutais peu moi-même des ramifications étendues qu'avait ce mouvement, qui se liait à tous les points de la France. J'ai donc droit de dire qu'il est hors de toute justice, de toute bonne foi de se faire une arme des premiers rapports que j'ai pu faire dans le moment de cette crise, pour prétendre qu'il y avait exagération ou non; attendu que tous, la police générale qui n'avait pas prévu, comme la masse de la population, étaient intéressés à dénaturer les faits, et l'esprit de parti encore plus que ces considérations de calculs personnels. Il n'y eut que quelques hommes tués, dit-on; beaucoup purent l'être, et certainement ce fut un malheur; mais tous aussi étaient intéressés à le cacher. Ce qu'il y a de positif, c'est que dix hommes de la troupe, qui agit pendant

la nuit, furent mis hors de combat, et plusieurs furent tués. Que messieurs les hommes d'Etat, qui font faire des mémoires pour justifier leur conduite au détriment des autres, prouvent qu'ils n'ont pas été prévenus pour empêcher qu'un tel malheur arrivât; prouvent ensuite que, pour suppléer à leur ignorance et se donner un faux-semblant de zèle, ils n'ont pas donné l'ordre de mettre à mort ceux dont on demandait la grace : alors ils pourront se permettre d'accuser les autres, de citer des phrases écrites sous l'empire de l'étonnement que pouvait produire une attaque aussi violente au milieu de la nuit, et ce que renfermaient de rigoureux des ordres du jour : sévérité d'expressions qui n'avait d'autre but que de prévenir, et qui prévint en effet une nouvelle effusion de sang, qui fût arrivée infailliblement par le renouvellement d'une seconde tentative. Qu'ils fassent de cela une emphatique déclamation contre le chef militaire qui seul fit son devoir, maintint l'ordre, et préserva la France entière d'un grand malheur, c'est avoir beaucoup de présomption et bien peu de jugement; puisque,

si enquête pouvait se faire et jugement nouveau avoir lieu, la responsabilité la plus terrible pourrait peser sur leurs têtes ! Je le répète, je ne désavoue aucun des actes de ma vie : j'ai rempli là un devoir imposé, dans tous les temps et dans tous les lieux, aux officiers et magistrats chargés du maintien de l'ordre et du respect dû aux lois et au gouvernement établi.

Bien souvent j'ai fait remarquer dans le cours de cet ouvrage, les similitudes qui se rencontrent dans l'histoire des peuples dans des temps bien éloignés, et des situations entièrement différentes. Depuis la chute de notre importance militaire, sous l'homme qui l'avait élevée si haut, il y a dans la marche de nos affaires des analogies bien grandes avec le Bas-Empire. Là aussi en proportion que la puissance de la valeur diminua, celle des sophistes et des rhéteurs successivement s'accrut. Il est à remarquer combien cette classe d'hommes a fait dans ce même sens de progrès en France, depuis que la nation a cessé d'apparaître avec toute la virilité du génie qui lui est propre sur les champs de

bataille. A partir de ce jour, par une conséquence toute simple, partout des officiers de l'armée ont dû réparer les fautes de ce qu'on appelle l'administration ; et partout, comme celle-ci s'est emparée du pouvoir, ces mêmes officiers ont dû être sacrifiés, expier même les services qu'ils avaient pu rendre. C'est ce qu'on n'a cessé de voir depuis la chute de Napoléon ; et s'il fallait remonter plus haut, il serait facile de démontrer que depuis cinquante ans que nos perturbations politiques ont commencé, l'armée seule, à chacune de leurs diverses phases, a conservé l'honneur et la dignité de la France, l'a sauvée de ses propres déchiremens, autant qu'elle l'a maintenue respectable au-dehors ; et toujours elle a été seule immolée, elle est restée pauvre quand sous l'égide de sa valeur, toutes les autres professions ont grandi en aisance et en fortune.

Dans la décadence des empires, lorsque toutes les vertus civiles périclitent, on est dans la nécessité de substituer à cet ordre de qualités celles qu'on trouve dans les hommes dont le caractère est de faire profession de

courage et d'abnégation de la vie; caractère qui dans tout les temps a entretenu les forces mâles et généreuses de l'homme. Les armées ont souvent disposé du sort des empires en faveur de leurs chefs : mais si l'on examinait de près on reconnaîtrait que ces empires, que ces constitutions politiques qui avaient commencé la carrière des peuples touchaient à leur terme, et que dans cet écroulement des vertus civiles on était heureux de trouver celles qu'ennoblissait le courage pour conserver les nations dans leur déclin. Au moins dans les camps, si l'on peut trouver la violence au lieu de la justice, on trouve rarement ce qui avilit et dégrade l'homme, l'hypocrisie et la mauvaise foi; la ruse substituée à la vérité, type des derniers jours des empires d'Orient et d'Occident.

Avec douleur nous sommes forcés de dire et de reconnaître que rien n'offre autant ce caractère de cette époque, que ce qui a apparu au milieu de nous depuis dix-sept ans; que cette multitude d'hommes sans valeur et sans force, presque tous donnant, le lendemain de leur entrée au pouvoir, un démenti

formel à ce qu'ils avaient annoncé, à ce qu'ils avaient promis; tous manquant du génie qui conçoit, et de la force qui exécute; et sans amour de la gloire, d'une belle renommée, ne s'occupant que de pauvres et débiles intérêts privés. Si le pouvoir lui-même a été bien au-dessous des besoins du siècle, ses conseillers ont été tout aussi impuissans.

Pendant quelques momens, si sur un plan secondaire les évènemens m'ont appelé sur la scène politique, je sais tous les dégoûts que j'y ai trouvés pour avoir voulu éclairer ceux qui tenaient le timon des affaires sur le résultat inévitable que tout homme un peu instruit devait prévoir; dans un état de choses rempli de tant d'inconséquences. Rien que de petites ruses, de petites intrigues, des coteries de cour ou de parti; voilà avec quoi l'on a vécu, avec quoi on croyait pouvoir lutter contre l'ascendant immense des siècles nouveaux, qui exigeaient tout ce que la sagesse humaine peut avoir de plus élevé. A chaque fois que j'ai voulu faire entendre ma voix, à chaque fois que j'ai pu donner un

avis, je n'ai trouvé que des oreilles incapables d'écouter, et toutes les préventions de la médiocrité contre ce qui n'admet pas ses petites vues ou blesse ses petits intérêts. Et ces préventions jusqu'où n'ont-elles pas été? Quelles accusations n'ai-je pas entendu retentir autour de moi! où, dans les livres dictés par l'esprit de parti ou de honteux calculs, ne les ai-je pas lues? Mon silence avait été acheté à la Chambre dans les dernières sessions où j'avais jugé toutes les paroles inutiles! Et en dernier lieu, n'ai-je pas empêché la famille royale de se rendre derrière la Loire? Ne l'ai-je pas trahie? N'ai-je pas reçu des ordres du roi que je n'ai pas voulu exécuter? Ce roi vit encore heureusement: qu'on lui demande les ordres qu'il m'a donnés. Qu'on appelle la population toute entière des rives de la Loire; qu'on lui demande si en remplissant tous les devoirs prescrits par l'honneur, le commandant militaire de ces contrées n'a pas fait tout ce que la sagesse et le bien public lui indiquaient dans des circonstances aussi critiques et aussi difficiles? Qu'on sache seulement ce qu'on

peut devoir de reconnaissance aux magistrats et aux fonctionnaires qui, lorsque le pouvoir cesse d'être, lorsque les pilotes quittent la place, abandonnent le gouvernail sans donner ni instructions ni ordres à personne; qu'on sache, dis-je, ce que la société doit à ceux qui restant fermes au poste ne le quittent pas, prennent sur eux de combattre et d'arrêter la violence des passions jusqu'à ce que la loi reprenne son autorité! A Dieu ne plaise que je veuille ici faire planer des accusations sur ceux dont la tête a plié sous l'orage; mais aussi est-il trop injuste, trop insensé de vouloir adresser des reproches à ceux qui ont fait les efforts les plus inouis pour préserver l'état des calamités qui le désolent, et qui se trouvent ensuite en être les plus grandes victimes.

Élevé dans les camps, j'ai peu connu l'art de dissimuler ma pensée; indépendant par caractère, j'ai dû peu réussir dans des temps où ce qui *plaît* est tout, et ce qui *sert* n'est rien. Aussi, lorsqu'on ne peut dénier les services, on dénigre, on flétrit le caractère : c'est un moyen de se débarrasser de la recon-

porte; qu'il était partout autour d'elles et dans leur sein. Ainsi la triste humanité, dans la masse des imperfections qui la rongent, doit anéantir de ses propres mains tout le bien qu'elle a reçu de la nature, tout ce qu'elle a fait naître pour elle.

La restauration a trouvé une nation toute entière qui est venue au-devant d'elle, qui ne lui demandait qu'un peu d'intelligence et de raison pour la gouverner et la préserver de nouvelles expériences de changemens dont elle était alors fatiguée. Pas du tout, la restauration a recommencé ce qu'elle avait esssuyé en 1789, est rentrée dans la même route qui avait déja brisé l'autorité qu'elle venait rétablir.

Après avoir crié contre tous les vices de l'administration, les royalistes arrivent au pouvoir, et M. de Villèle centuple ces mêmes vices qui, comme ses prédécesseurs, le jettent par terre.

M. de Polignac s'en va à Alger, envoie toute l'armée et les trésors en Afrique, croyant par là subjuguer par la gloire l'opinion qu'il redoutait, obtenir de bonnes élec-

tions, et enfin avoir la majorité de la chambre. Il croit faire quelque chose d'analogue à notre course en Espagne. Il perd le trône et la France....

Le ministère Thiers, Guizot, Soult, je ne sais comment l'appeler, recommence la même histoire. Tremblant à l'approche des chambres, dont il ne sait pas connaître les dispositions avant leur réunion, il s'en va aussi, lui, à Anvers, pour obtenir cette majorité. Mais habilement, de même que ceux qui l'ont précédé, il ne calcule que le besoin du moment dans cette détermination; il croit faire aussi quelque chose de semblable à ce pauvre envahissement d'Ancône; mais autres conséquences, autres résultats sont là. Ce n'est pas le tout d'avoir été, il faudra revenir après la chute de cette citadelle devant laquelle auront été consommés beaucoup d'hommes et d'argent; et, après ce retour, si, selon les prévisions les plus naturelles, le roi d'Hollande, avec son armée et cette généreuse population qui est derrière lui, s'empare de la Belgique aussitôt que vous l'aurez quittée, en présence de

toute l'Europe qui vous signifiera que là est fini toute intervention, que ferez-vous? Voilà ce qu'il aurait fallu voir avant, et non après. Mais avant comme après, qu'importe? Il fallait d'abord que les grands intérêts du pays soient sacrifiés aux petits calculs de position de quelques hommes; il fallait rester ministre, c'était l'important; avoir la chambre pour soi, et, pour cela, jeter aux chances les plus aventureuses les destinées de la France. Et c'est ainsi qu'est manié ce malheureux gouvernement représentatif, depuis qu'on nous l'a implanté! Aux hommes d'un jour, d'une heure, la patrie, sa gloire, tout son avenir a dû toujours être jeté au hasard.

Comment maintenant sortir d'un défilé si étroit, d'une position aussi difficile? Sans doute, après s'être mis ainsi en avant, des hommes de résolution et de génie sauraient prendre le parti que l'honneur et la gloire commandent, le seul peut-être de salut qui reste. Mais ce qui était si facile, si bien commandé dans un autre moment, osera-t-on maintenant le faire en présence de difficultés

très grandes qu'on ne peut se dissimuler? On cherchera quelqu'expédient nouveau pour se tirer de ce mauvais pas; on suppliera les cabinets de l'Europe d'intervenir par des conférences nouvelles; on mendiera, on quêtera de nouvelles humiliations; mais les choses, plus puissantes que les hommes, amèneront ce qui n'est pas en leur pouvoir d'empêcher.

On a beau faire, tout dans ce monde doit subir la loi qui lui est propre. Vouloir s'en défendre, c'est s'opposer à la marche de la nature, faire remonter les fleuves vers leurs sources; mais les fleuves ne remontent pas, ils renversent les obstacles que les hommes veulent leur opposer.

La république et l'empire avaient leurs lois; la restauration avait les siennes. Le pouvoir de 1830 ne pouvait également s'écarter de celle qui lui avait été imposée par la force de sa nature et de sa situation. On lutte quelques jours, quelques heures, contre de pareilles puissances; mais on finit par succomber devant les obstacles accumulés et sans cesse renaissans.

L'histoire et la postérité paraissent étonnées de la résolution de Sylla; on n'a pas compris que c'était le partage des biens des proscrits aux vétérans qui était le gage certain de sa sécurité. César, les triumvirs et tous ceux qui l'ont imité dans cette carrière, ont suivi cet exemple des proscriptions et des confiscations attachées à la loi terrible de leur position.

Les conquérans ont partagé les dépouilles des vaincus avec leurs lieutenans; les chefs de partis, les révolutionnaires de tous les lieux et de tous les temps, ont dû partout subir cette même loi. En jetant les yeux sur la terre entière, presque toutes les familles qui possèdent offrent l'exemple de ce triste et malheureux héritage. Seule, la révolution de juillet, faite dans une époque de civilisation toute nouvelle, avait été exempte d'une aussi cruelle nécessité; mais elle en avait une, il fallait la comprendre; on ne l'a pas fait : les révolutions de l'avenir nous feront connaître quel sera le fruit d'une inconséquence de cette nature.

Sans doute, la question restera encore la

même après la chute de cette citadelle, ou plutôt elle sera plus compliquée. La subtilité, la ruse, la mauvaise foi de la diplomatie chercheront peut-être à gagner quelques heures de plus de repos et de vie ; des dupes ; cette conjoncture en peut faire beaucoup ; car, à tout ce qu'il y a de neuf dans le temps où nous vivons, il faut ajouter ceci de bien particulier à cette époque, et qui se rattache à la pauvreté de tout ce qui gouverne, c'est que rien de tout ce qui arrive n'est suivi de ses conséquences naturelles ; et en ce sens, les erreurs deviennent aussi grandes dans le calcul des faits qui sembleraient devoir s'enchaîner, que si l'on préjugeait de ce que doivent être les comédiens dans le monde parce qu'ils sont sur la scène.

Des armées immenses sillonnent en sens divers toute l'Europe, des masses d'artillerie couvrent tous les chemins ; cela semblerait naturellement annoncer la volonté de la guerre ; pas du tout, c'est la peur de la guerre qui fait parader toutes ces troupes, des bords de la Néva jusqu'aux rives de la Seine. La peur règne partout. On se menace ;

mais nul ne veut tirer l'épée. L'esprit nouveau des peuples inspire de vives inquiétudes. On le craint, on le redoute : impuissans à le diriger, on voudrait l'étouffer ; mais le combattre partout où il se montre avec énergie et force, partout où il a le temps de se reconnaître, le combattre, on n'en a pas le courage. On le hait, on le déteste ; mais on capitule avec lui. Telle est la position fausse et toute de mensonge dans laquelle se trouvent les sommités sociales de l'Europe.

Les nations gravitent vers un ordre de choses analogue à la sphère d'idées qu'on a laissé fructifier dans leur esprit. Les princes, dans un sens opposé, voudraient au contraire rétrograder et revenir sur le passé. Il y a là des difficultés tellement insurmontables de l'un et de l'autre côté, que d'heure en heure, tous les calculs de la raison doivent être déjoués. Les peuples ne portent dans leur sein, n'ont ni dans leur vertus, ni dans leurs mœurs, ni dans leur arrangement social, aucune des conditions, aucune des qualités nécessaires à l'application de ce que leur

esprit embrasse et recherche dans les combinaisons politiques qu'ils veulent adopter. Et les princes sont à la distance la plus grande du génie qu'il faudrait pour refaire la société sur un plus digne type, pour faire prévaloir les sentimens nobles et élevés, les affections généreuses, sur les intérêts matériels et mobiles qui les débordent de tous les côtés; car, qu'on ne s'y trompe pas, si le dérangement des esprits est grand, par rapport à ce que nous avons été, la différence des positions sociales n'est pas moins grande. C'est un monde nouveau, créé par les intérêts mercantilles, qui fait invasion sur le monde d'autrefois. L'aristocratie des noms, des titres, d'hérédité, telle que le moyen âge l'avait faite sur les nations modernes, à la suite de l'esclavage de l'antiquité, disparaît en présence de l'aristocratie d'argent. La puissance des écus a remplacé celle du sol; les vrais princes de la terre sont les banquiers. Tous les jours, les rois se placent sous leur dépendance, par leur système absurde d'emprunts, dont ils pourraient très facilement se passer, s'ils connaissaient toutes leurs ressources, et

savaient en tirer parti. A ces nouveaux seigneurs s'attache une nouvelle hiérarchie de manufacturiers, de fabricans, négocians, marchands, qui tous ont une clientelle, exercent un patronage jusqu'aux derniers rangs de la société, tandis que dans la plupart des contrées de l'Europe, ducs, comtes et barons ne représentent que de vains noms sans fortune, sans autorité et sans puissance; ne groupent pas deux chaumières autour de leur manoir. Faites des monarchies avec cela, faites-en même de constitutionnelles... J'ai vu un duc, le premier officier de la couronne, présidant le collège électoral de son département, n'avoir pas à sa disposition le vote d'un seul électeur, tandis que le percepteur de la commune où était situé le château de ce duc, ainsi que le notaire, commandaient à tout l'arrondissement.

Telle est la révolution réelle (d'où sont découlées toutes les autres révolutions) qui s'est faite en France depuis un siècle et demi; qui se fait en ce moment en Angleterre, qui doit se faire immuablement dans le reste de l'Europe, par l'agrandissement des relations

commerciales, suite du développement de la civilisation et du luxe. Joignez à cela la plaie toujours subsistante d'une certaine race d'hommes qui s'est établie au centre de la société, pour profiter de tous ses changemens, et les glorifier tour à tour.

Nous venons d'entendre M. Pasquier, préfet de police sous l'empire, ministre sous la restauration, ministre dans tous les systèmes voulus, président de la chambre des pairs depuis 1830, nous venons de l'entendre louer les hommes qui, comme M. Cuvier, savent s'accommoder de toutes les révolutions qui passent sur la surface du globe. Éloge offensant pour la morale humaine! Il s'ensuivrait donc que le juste et l'injuste, le faux et le vrai, tout est égal à ces hommes que M. Pasquier appelle des hommes d'ordre! Mais alors quel mérite y a-t-il à rester fidèle à l'honneur, à la vertu, aux devoirs? Tout le mérite est de profiter de tout, de ne croire à rien, et de saluer tous les ambitieux qui passent par le pouvoir, pour en obtenir de l'or et des places. Reconstituez les peuples avec de tels hommes, fussent-ils des génies,

des savans du premier ordre ! Et ce sont des politiques qui viennent révéler au monde une si effrayante morale !

Voilà, voilà les vraies causes de la perturbation de la vieille Europe, en présence desquelles rois et peuples se débattent d'une aussi triste manière. Qui pourrait les attaquer ces causes, donner une autre direction à la société, pour en changer l'esprit et mettre les intérêts, les affections en harmonie avec l'ordre politique ? Bonaparte seul aurait pu le faire ; il n'y a pas pensé, ou, s'il l'a fait, c'est trop tard. Où sera l'homme maintenant qui pourra reconstruire un pareil édifice, et, d'une autre part, comment les nations trouveront-elles en elles-mêmes les vertus dont elles ont besoin pour les lois qu'elles veulent se donner, quand elles courent, par la civilisation qui les entraîne, vers des mœurs tout opposées ? C'est ici le grand problème. Comment se résoudra-t-il ? Jusque-là tout sera mensonge et déception, déception, je n'ose dire à quel degré ; car il y a de quoi rougir d'être homme, en voyant dans quelles mains la pauvre humanité est

tombée, comment elle a été conduite, comment elle est vendue, trompée, livrée, jouée. Oui, certes, la raison est cent fois plus satisfaite en portant son attention sur les espèces qui vivent en famille, qu'elle ne l'est en voyant l'arrangement des hommes dans leurs rapports entre eux. Enorgueillissons-nous ensuite de notre savoir, quand ce savoir fait de la plupart des nations des troupeaux de fous, de dupes ou de fripons. Quelle culpabilité, quel crime pour les pouvoirs qui se sont placés à la tête de cette chaîne de dégradations. Nous voulons nous régénérer, et nous allons avec la plus grande vitesse vers les cendres, les ruines de la Syrie, vers les décombres de la vieille Athènes et de la vieille Rome.

Nous voulons nous régénérer, et toutes nos forces semblent être épuisées; nous semblons avoir exhalé notre dernier souffle; tous les ressorts paraissent usés; il ne nous en reste que pour des chansons, que pour les futiles plaisirs du moment. N'importe entre les mains de qui peut tomber la patrie, chacun s'en isole, pour dire : *Cela m'est égal!*

et ne s'occuper que de soi. On paraît même fatigué des souvenirs qui dérangeraient cette apathie, des noms qui réveilleraient des sentimens généreux. Quels signes précurseurs!

« L'un par l'autre abattu les empires s'écroulent;
« Les peuples entraînés, tels que les flots qui roulent,
« Disparaissent du monde, et des peuples nouveaux
« Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux. »

DE L'HOMME

ET DE L'ÉTAT ACTUEL

DE LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de l'homme.

C'EST un singulier spectacle que l'homme, un sujet bien étonnant d'observation. A quoi sert la science? à quoi sert le savoir, pour arriver à de si tristes résultats? Que signifient tout ce travail, toutes ces tortures de l'esprit, pour rechercher les meilleures combinaisons politiques, les plus admirables législations, si la fin, pour laquelle toutes les lois sont faites tombe dans une espèce de dérision,

devient une vraie moquerie, si ce n'est plus qu'un moyen, pour les plus rusés et les plus habiles, de se jouer des peuples, de se jouer de ceux qui ont la bonne foi de croire à la vérité de ces mêmes lois, dans leur application morale sur les individus, dans cette légale somme de justice distributive qui est le but de toutes les lois humaines.

Si tel est le résultat de ce progrès des lumières dont il est si flatté, que l'homme est à plaindre de les acquérir à ce prix. En effet, que voyons-nous dans ce qui se passe dans notre patrie, depuis quarante ans qu'on se tourmente, qu'on déplace toutes choses pour arriver à un résultat plus heureux? Ce qu'on a vu chez tous les autres peuples; des hommes se substituer à d'autres, et les faits rester éternellement les mêmes; les abus exploités de la même manière par des noms différens. Quelle est la cause d'un aussi déplorable état de choses, d'inconséquences et de contradictions aussi monstrueuses entre le dire et le faire de l'homme, entre ce qu'il semble vouloir

et ce qu'il fait? Je vais chercher à l'expliquer.

Deux élémens se partagent notre être : l'un physique, l'autre intellectuel ; l'ame et le corps se disputent alternativement l'empire de notre frêle machine. Organisés dans une égale similitude avec les autres espèces qui peuplent le globe, tous les filamens de notre être matériel étant absolument les mêmes; c'est sous l'empire de ces agens puissans et impérieux de notre nature que nous devons vivre et être gouvernés dans les actes de notre vie, jusqu'à ce que l'éducation, modifiant ou plutôt venant nous douer d'une nouvelle existence, change cette première direction, et donne une nouvelle impulsion à nos organes, nous appelle à l'exercice de nos facultés élevées, développe les puissances de notre ame, nous découvre un autre monde au-dessus de celui de nos sens, et nous place ainsi entre la terre et le ciel : tel est l'homme cultivé, l'homme planant au-dessus de tous les objets de la création. Le voilà réellement tel que l'auteur de ce vaste univers a voulu

qu'il fût, en lui donnant une part aussi immense de sa puissance dans la souveraineté de tous les élémens qu'il a placés autour de lui, pour être les instrumens de son bonheur et le théâtre de sa gloire, en les subjuguant et les pliant à sa volonté. . . . :

Voilà l'homme dans la perfection de son être intellectuel, l'homme demi-dieu, qui embrasse dans l'investigation de son intelligence tous les siècles passés et futurs, qui suit les astres dans leurs révolutions, parcourt l'immensité des temps et de l'espace; fouille, pénètre dans les secrets de la création, analyse tout ce qu'il atteint; s'approprie les forces et les puissances éparses sur le globe où il vit et dans l'atmosphère qui l'entoure. Certes, l'imagination a de la peine à saisir, à comprendre l'immensité de cet être, qui n'est cependant qu'un atome imperceptible au milieu des vastes régions où il promène sa pensée. Oui, sans doute, de tous les phénomènes, de tous les spectacles que les mondes peuvent offrir à l'œil de l'homme, le

plus étonnant, le plus extraordinaire, c'est l'homme lui-même.

Que Dieu se soit complu dans son œuvre; dans lui seul il a réuni tout ce que sa sublime munificence a répandu avec tant de profusion sur le reste de la création; par lui, en lui communiquant son souffle divin, il a voulu montrer l'infini et l'incompréhensible de sa puissance : mais, sans doute, il a voulu aussi poser des bornes aux facultés si élevées de cet être, l'objet de sa prédilection particulière; il a voulu sans doute, alors que son orgueil l'entraînerait au-delà des limites qu'il a tracées dans l'ordre et l'harmonie de l'univers, lui faire sentir l'imperfection de sa nature, en jetant le trouble et la confusion dans son esprit; c'est-à-dire en lui retirant les forces nécessaires pour faire une heureuse application de ce savoir, l'humilier à ce point que de ce savoir même naîtraient son malheur et sa perte (1).

---

(1) Chaque fois que l'homme applique son savoir à

Voilà le cercle que n'a cessé de parcourir l'homme, et dans lequel il devra sans doute éternellement tourner jusqu'à la fin des générations.

L'homme, dans les beaux jours de sa jeunesse, gravit vers le ciel avec le développement des facultés vierges, qui descendent sur lui de cette céleste origine : le vase est pur alors pour recevoir cette précieuse li-

---

l'étude des sciences, à ce qui est hors de lui, aux choses qui ont du rapport entre elles et non avec lui-même, il ne rencontre pas ces passions qui troublent et altèrent son jugement; ses intérêts ne sont pas mis en jeu, ne sont pas mis en action comme ils le sont dans tout ce qui traite de ses arrangemens sociaux. Voilà ce qui produit ces disparates, cette énorme différence dans l'application de son intelligence vers les objets spéculatifs. Là, la surprise et l'admiration sont épuisées en le voyant analyser les élémens et suivre le mouvement des globes, tandis que dans ce qui le touche de plus près, dans son organisation morale et politique, la pauvreté de sa raison et de ses forces n'inspire souvent que la pitié la plus humiliante.

queur; il n'en sort que des émanations balsamiques, qui s'élèvent en hommages vers celui qui en a répandu les germes. C'est le roi de la terre aux premiers beaux jours du printemps, à la renaissance de la nature, au réveil de tous les êtres, rendant graces à Dieu, par les chants les plus mélodieux, de la chaleur et de la lumière qui les rend à la vie. C'est entouré de ce brillant et magnifique cortège, que l'homme apparaît dans la verdeur et la virilité de l'âge; mais, hélas! comme pour tout ce qui vit, la vieillesse, la décrépitude et la mort suivent de près ces jours d'éclat et de gloire.

Ainsi les nations se sont élevées, se sont succédées sur la terre, après avoir atteint l'apogée de leur prospérité; ainsi les empires ont grandi et sont tombés dans la décadence, et, l'un après l'autre, ont disparu de la scène du monde. Nous savons plus que ne savaient les nations de l'antiquité; au savoir de ces siècles, nous avons ajouté celui de tous ceux qui les ont suivis. A l'expérience de ces peu-

ples, à leurs observations, nous avons ajouté celles des peuples modernes; et la sphère des connaissances humaines, singulièrement accrûe par de grandes découvertes, a placé l'homme d'aujourd'hui sur une échelle bien plus large que celle de tous ceux dont il connaît l'histoire, qui, à leur tour, avaient aussi, du point de départ où ils avaient pris l'esprit humain, parcouru sans doute, au moins une égale carrière. Car s'il est vrai que l'homme, sur cette terre, ait éprouvé de grandes révolutions, que d'un point à l'autre du globe, plus d'une fois il ait été refoulé du nord au midi, des zones glaciales aux zones tempérées, selon les changemens que ces grandes catastrophes amenaient sur sa surface (car, certes, le monde ne date pas d'hier, et hier, sans doute, comparativement à la profondeur des temps, sont les cinq à six mille ans vers lesquels les annales du genre humain remontent); si, dis-je, dans cette succession des siècles amoncelés et de tant de renouvellemens divers, l'homme a passé

souvent de la civilisation engloutie avec la portion de terre où elle s'était formée, à la barbarie du premier âge, et, par conséquent, du savoir à l'ignorance, combien de temps alors il a fallu employer; et à combien de travaux l'industrie humaine n'a-t-elle pas été condamnée pour jeter de nouveau les premiers fondemens de la civilisation; reconstruire les dialectes, afin que l'homme pût se grouper en famille, et former le premier chaînon de la grande chaîne des idées transmises encore une fois aux générations successives. Si donc il est vrai qu'il n'y ait rien de plus surprenant dans ce que nous sommes que ce qui a été à toutes les époques de la vie des autres peuples, et que du connu à l'inconnu, par rapport à nous, à ce que les siècles à venir peuvent encore nous apprendre, la distance soit au-delà de toute supposition et de tout calcul; rien ici ne peut nous enorgueillir et nous faire croire qu'autre chose que ce qui a été sera, dans les impérieuses con-

rité s'enfuit, et la terre devient le patrimoine du mensonge et du vice.

Voilà le terme marqué pour la fin des empires, celui qui a présidé à la destruction de ceux des trois quarts de la terre, de l'Assyrie, de la Perse, de l'Égypte, de Carthage, de Rome et de la nouvelle Byzance. Voilà le point tracé par la Providence, où l'esprit de l'homme est tombé dans le trouble et la confusion, parce que chez lui, par le savoir, la vertu lui a manqué, et son orgueil n'a plus voulu reconnaître d'autorité.

Quelle est-elle cette autorité? C'est celle qui régit l'univers, que le divin architecte de ce sublime ouvrage a imprimée de sa main puissante, en jetant les globes dans leur orbite, et les faisant mouvoir dans l'ordre de leur conservation et de leur dépendance. C'est l'ordre, cette céleste harmonie par laquelle tout vit et se conserve, les mondes comme l'insecte le plus imperceptible, selon la loi qu'il leur a imposée, loi qui ne peut être transgressée, dont rien ne peut sortir sans

tomber et périr. L'ordre, par rapport à l'homme matériellement pris, est celui qui est général à toutes les espèces qui peuplent la terre, l'instinct pous rechercher ce qui lui est utile et fuir ce qui lui est nuisible. Pour l'homme en société, pour l'homme intellectuel, c'est l'exercice des qualités morales, c'est la classification bien ordonnée de ces qualités. La société se compose de la fusion de tous les intérêts individuels dans l'intérêt commun. Le mécanisme simple de cette organisation consiste à ce que chaque membre de la famille reçoive de tous dans une proportion égale à ce qu'il leur donne comme individu. L'homme de la nature fait consister son unique bien dans la satisfaction de ses appétits matériels; il n'en connaît pas d'autres. L'homme civilisé, l'homme social, au contraire, c'est dans l'abnégation complète de ses goûts, de ses besoins, de tout ce qui lui est propre, remplacé par l'estime et la considération de ses semblables, qu'il doit mettre tout son bonheur, et trouver là une nou-

velle vie, une existence mille fois plus grande et plus belle que celle qu'il a donnée en entrant dans la famille.

L'estime et la considération publique, puisée dans les idées les plus élevées de l'homme, telles que son intelligence les conçoit, au degré le plus sublime de force et de puissance sur lui-même, en le rapprochant le plus près possible de son auteur; c'est le beau moral, le beau de tous les temps et de tous les lieux, celui qui a fait l'admiration de tous les siècles, l'émulation des plus grandes vertus et des cœurs les plus nobles. C'est surtout dans les grands siècles des nations que nous voyons cette admiration du beau moral, portée au plus haut degré par la prospérité et la gloire qu'ils en tiraient, prospérité et gloire qui ne pouvaient et ne peuvent se trouver que là, que dans l'exercice si digne de l'homme-roi, de l'homme-demi-dieu, dans la verdeur et la virilité de l'âge. Mais si ces idées du beau viennent à se corrompre, que l'estime et la considération des hommes

changent de direction, qu'elles ne s'attachent plus à ce qui est noble et grand : si, par exemple, il arrive que celui qui suit la noble impulsion de ces idées, commençant à ne plus recevoir de lustre de ses actions, finisse par tomber dans l'indifférence et l'oubli ; que là où dans l'abnégation de lui-même, il a donné sa jeunesse, ses travaux, ses veilles, aux intérêts de tous, tous le délaissent, et qu'ainsi il a tout donné sans rien recevoir ; là, est la décadence. Alors la famille, la société se décompose et se dissout ; alors elle doit périr, parce que l'ordre pour elle est que l'intérêt de chacun de ses membres se compose de l'intérêt de tous, et que plus l'individu donne de ce qui lui est propre à la masse, plus il doit recevoir dans cette même proportion. Lorsque cet ordre est interverti, que ce mécanisme juste et régulier est renversé, que les conditions manquent au principe, l'édifice doit crouler ; la chute est inévitable. Ce n'est pas par d'autres causes que les empires et les nations ont cessé d'être.

Qui amène cette corruption de l'opinion? qui la fait se détacher de ce beau auquel elle ne peut cependant s'empêcher de rendre hommage, alors même que l'homme le pratique le moins? C'est, comme je l'ai expliqué, le manque de vertu dans une égale proportion du savoir; c'est l'orgueil qui s'empare de l'esprit humain; c'est l'ordre qui le soumet à cette autorité morale qu'il ne veut plus reconnaître, parce que les mille et une jouissances que les arts et le luxe ont apportées autour de lui ont fait prévaloir ses sens, ses passions, ses besoins physiques, sur toutes les valeurs élevées de l'ame, et dénier l'autorité; parce qu'il faut qu'il se mette à son aise dans cette nouvelle carrière toute matérielle. Le ciel, l'avenir de l'homme, ne peuvent parler qu'aux élémens métaphysiques de son être, qu'à cette substance céleste qui l'anime, ne peuvent le contraindre et le dominer que par cette puissance des récompenses et des châtimens auxquels il ne peut se soustraire. Que fait-il? Il attaque cette puissance, il la sou-

met à l'analyse de son esprit, il la méconnaît. De là l'affaiblissement de toutes les croyances qui ont précédé la chute des gouvernemens et la fin des empires; car, certes, si l'homme alors ose porter ses regards sur la divinité, la soumettre aux recherches de ses débiles lumières, quel œil scrutateur ne portera-t-il pas sur le pouvoir qu'il touche? S'il dénie l'un, que ne fera-t-il pas de celui-ci? et surtout s'il arrive, comme nous en avons tant d'exemples, que le pouvoir humain participe à cette corruption et à cette décadence générale, et que même il s'y place à la tête, précipite l'homme au lieu de le rappeler à ses devoirs, au lieu de le relever; qu'il trouve plus commode de le conduire et de le diriger par ses défauts que par ses qualités; qu'il croie le trouver plus souple, en proportion qu'il se corrompra, qu'il fasse même ce criminel et stupide calcul, que plus le cercle des besoins de l'homme s'élargira, plus les nécessités de cette nature grandiront pour lui, plus il souillera sa pensée par l'asservis-

sement à la matière, plus il en deviendra esclave, plus il l'avilira, et plus par conséquent il sera docile à toutes ses volontés et à tous ses caprices? Si, certes, un tel délire a pu jamais s'emparer d'un pouvoir de ce monde, bientôt il a dû en recevoir le prix; car comment aurait-il pu penser que dans cet état de dégradation générale, alors que l'homme aurait brisé tous les freins, que tous les grands et utiles prestiges sur lesquels repose l'autorité de l'homme, et sont établis tous les ressorts de la société, auraient été détruits, il aurait pu ne pas périr? Car enfin cette magie si puissante, qui fait que quelques hommes seulement jouissent des plus doux fruits de la terre, tandis que les autres la sillonnent de leurs travaux et de leurs sueurs, que quelques-uns commandent, tandis que des millions obéissent, n'est-elle pas nécessaire au pouvoir pour se maintenir et défendre la société qui ne peut aussi se maintenir qu'à ce titre? Si cet ordre tout moral est donc nécessaire et absolu, quel calcul

plus criminel et plus insensé a jamais pu entrer dans l'esprit d'un gouvernement? On pourrait le comparer au malheureux, à l'homme privé de raison, qui se nourrirait de poison pour conserver sa vie. Telle est pourtant la situation dans laquelle arrivent, sans s'en douter, les nations qui cessent d'avoir la vertu pour guide; peuples et pouvoir, alors tout doit tomber à la fois.

CHAPITRE II.

Des peuples de l'antiquité.

Quelles profondes et douloureuses réflexions ne doivent pas naître de cet examen! Il serait donc vrai, il serait donc démontré que l'homme ne peut acquérir d'un côté sans perdre de l'autre; que la science, au-delà d'une mesure voulue, ne peut être qu'un instrument de ruine pour lui, que cette semence, si précieuse en elle-même, corrompt néanmoins le vase qui la reçoit, ou plutôt que l'homme, dans l'imperfection de sa nature, ne peut en recevoir qu'une certaine somme arrêtée par les décrets immuables de la Providence, sans qu'il la corrompe et la

fasse rejaillir contre lui-même. Dans le mouvement immense des masses et des espèces, ainsi que je l'ai observé plus haut, il y a une règle, un ordre que rien de ce qui se meut ne peut dépasser, et c'est dans cet ordre que tout doit vivre et se succéder éternellement.

Portant nos regards en arrière, aussi loin que possible, nous trouvons que, dans ce dessein, les Égyptiens, dont les premières annales se perdent dans la nuit des temps, avaient adopté une ordonnance d'arrangement social qui me paraît admirable ; et probablement il a fallu qu'elle paraisse telle aux yeux des peuples de l'antiquité, puisque les plus sages et les plus habiles d'entre eux ont été successivement prendre chez eux le modèle de leurs lois, et s'enquérir de la véritable sagesse. C'était cette classification des hommes par état, dont nul, de génération en génération, ne pouvait sortir, s'il n'avait reçu un génie tout particulier, propre aux sciences les plus élevées, soit dans la recherche des causes premières et de leurs effets, soit dans l'étude des lois. Pour être

jugé digne de parcourir une telle carrière, pour être initié aux mystères, celui qui se présentait devait subir des épreuves où ses forces comme sa vertu ne laissassent aucun doute sur l'heureux usage qu'il ferait du savoir, sur l'utilité d'application qu'il en ferait pour tous. C'était une admirable institution que celle qui ne permettait pas de cultiver des germes aussi précieux sur un sol non approprié, non préparé aux fruits que la société, que le pays devait en attendre. Certes, il y avait là le principe de conservation et de durée; c'était, il ne faut pas en douter, à cette inspiration vraiment divine que ce peuple dut cette longévité enfoncée dans la profondeur des siècles, et le bonheur unique de servir de modèle et d'exemple à toutes les nations naissantes, d'être la source des diverses races qui ont été peupler la terre, parce que là fut réellement le berceau de la sagesse et de la raison par excellence; nées dans le ciel, c'est sur ce coin du globe qu'elles descendirent : ce fut là que les

Minos, les *Lycurgue*, les *Solon*, les *Pythagore*, allèrent chercher la sagesse des lois qu'ils donnèrent à leurs pays, aux peuples alors sortant des mains de la nature. *Lycurgue* fit de sa ville une maison de vertu pour en faire une nation de fer et d'airain, inaccessible à toutes les attaques des ennemis moraux, afin de vaincre tous les autres. Là c'était la vertu, le savoir n'était qu'instrument; et cette ville d'*Athènes*, bien plus tard régulièrement organisée par son législateur, cette ville d'une influence si grande sur toute la civilisation qui l'a suivie, par l'éclat de ses arts, la beauté de ses lettres, le brillant de son imagination et le suave de ses mœurs; cette ville autour de laquelle s'est groupé le monde savant, que Solon ne put prendre assez tôt pour créer ses mœurs avec ses lois, reçut cependant de lui toutes celles qu'il put lui donner pour défendre la vertu contre l'abus et le mauvais emploi du savoir. Dans sa république, si tous avaient le droit d'élire, tous ne pouvaient également parvenir aux emplois, aux magis-

tratures, aux commandemens; autant qu'il le put, sans doute, il restreignit la classse où le choix devait se faire. A quelle épreuve il assujétit le candidat qui se présentait sur la place publique pour briguer le suffrage de ses concitoyens! Tous avaient le droit de l'accuser, de passer sa vie entière à l'examen le plus rigoureux sur ses mœurs, sur son respect pour les dieux et pour les lois, de lui demander les titres qu'il apportait aux fonctions auxquelles il aspirait. Les amendes, les peines les plus sévères étaient appliquées à celui qui briguait sans qualité, comme à celui qui légèrement se portait accusateur. C'était là de fortes garanties chez un peuple d'une excessive susceptibilité pour ses libertés et d'une si grande délicatesse de sentiment. C'est de la force de cette organisation, dans sa pureté, que sortirent les vainqueurs des Perses, les *Miltiade*, les *Thémistocle*, les *Aristide*, les *Cimon;* mais si ceux-ci vainquirent à *Platée*, à *Marathon*, à *Salamine*, dès ce jour aussi les richesses, le luxe asia-

tique des vaincus commencèrent leurs ravages chez les vainqueurs. Les flottes qui sortirent du Pirée furent chercher beaucoup moins la gloire que l'or, avec lequel un peu plus tard *Philippe* renversa la république. Cette place publique où les premiers grands capitaines avaient fait entendre de si nobles accens, qui n'avait connu que des rivalités de gloire pour mieux servir la république, devint un théâtre d'intrigues, de ruses et de subtilités de langage, pour jeter ce peuple mobile et enthousiaste dans les plus folles entreprises, à l'abri desquelles chaque orateur devait trouver commandement et fortune. Les sophistes, les rhéteurs prirent la place de la sagesse et de la saine philosophie. Socrate avala la ciguë, et les cendres de *Phocion* furent cachées sous la pierre du foyer étranger. Il faut lire avec attention les évènemens tracés par l'historien Thucydide, voir à quels excès se portèrent tous ces peuples de la Grèce dans la guerre du Péloponèse; des villes entières saccagées et détruites,

les habitans, sans égard de sexe et d'âge, égorgés contre la foi donnée; les temples profanés; les parvis rougis par le sang des infortunés qui s'étaient réfugiés sous la protection des dieux. Tel est presque le continuel spectacle que donna, pendant vingt-sept ans, cette nation si éclairée, la première du monde. C'est qu'alors la vertu avait cessé de diriger le savoir, avait cessé d'en être le gardien. Les arts, dont *Périclès* avait fait un si magnifique usage, dépensèrent les trésors de l'état; cause de cette terrible guerre, les arts engendrèrent le luxe, firent naître de nouveaux besoins, et les besoins furent plus forts que la vertu. Les Athéniens savaient ce qui était beau; mais ils étaient incapables de le pratiquer. *Cambyse* altéra en *Égypte* la sagesse primitive du monde. Athènes subit cette même révolution produite par les richesses de l'Asie. *Lysandre* corrompit à son tour les mœurs de Lacédémone, après avoir subjugué les Athéniens, et Sparte, vaincue dans ses lois, le fut aussi, peu après, par

Philopœmen, le dernier des Grecs. Ainsi, ce peuple qui a éclairé la terre de ses lumières, et qui, dans cette carrière, a gravi avec tant de vitesse, a succombé aussi avec la même rapidité. De *Solon* à *Salamine*, un siècle s'était écoulé, et de ce haut degré de gloire à Chéronée, où *Philippe* soumit la Grèce, cent cinquante-huit ans suffirent pour passer de cette grande gloire et de la plus noble liberté à la servitude (1). Peuples modernes qui, comme les Grecs, aspirez à la liberté, qui voulez n'avoir de maîtres que vous-mêmes, que ce grand exemple que vous présente l'histoire d'une nation chez laquelle votre esprit va toujours chercher ses modèles, livre aussi votre esprit à des méditations profondes, et vous apprenne que sans

---

(1) Il faut lire les lettres familières de Cicéron, celles qu'il adressait à son frère, questeur en Achaïe, pour se faire une juste idée de la chute rapide de ce peuple, ce qu'étaient les Grecs alors qu'ils tombèrent sous le joug des Romains.

vertus publiques, le savoir n'amène que la confusion, le désordre et la servitude; qu'il faut être maître de soi pour ne pas être l'esclave des autres; qu'il faut que l'ame domine le corps, pour qu'elle ne soit pas le triste et débile jouet de ses passions.

Si de ce peuple nous passons à celui d'où sont sorties toutes les nations modernes, qui avait soumis, aggloméré à sa puissance la part la plus belle du monde connu, où l'espèce humaine grandit hors de toute mesure, où l'homme géant frappe autant notre imagination d'étonnement par ses vices que par ses vertus, nous trouverons la même marche, la même succession d'évènemens, le même enchaînement des causes aux effets, que l'échelle soit plus grande ou plus petite; en raison de l'étendue et de la dimension de la puissance, cela ne change rien, avec cette seule différence que les corps plus robustes, comme les chênes au milieu des forêts, s'élèvent plus lentement, vivent plus long-temps, et tombent en raison de leur masse

avec plus de fracas. Les habitudes sévères et graves du peuple romain lui donnèrent une direction toute différente de celle qu'avaient eüe les Grecs. Les arts qu'ils dédaignèrent, s'ils ne polirent pas leurs mœurs, s'ils n'adoucirent pas la férocité et l'âpreté de leur caractère, ils ne les amollirent pas, ils n'énervèrent pas leurs forces. Ce sénat fut, pendant des siècles entiers, ce que l'envoyé de *Pyrrhus* l'avait vu, une assemblée de rois; non de ces rois comme l'histoire en fournit tant, mais de ceux qui, par leur sagesse et leurs vertus, ont fait le bonheur du genre humain. Cette auguste assemblée ne se piquait pas de science, mais de doctrines religieuses et morales qui dominent les penchans grossiers de l'homme, et le maintiennent dans l'orbite noble et élevé de sa destinée. Là, il fallait pratiquer avant de savoir; les devoirs faisaient toute l'éducation de l'homme: en naissant, ils façonnaient son ame, ils étaient tracés partout, dans ce qu'il voyait, dans ce qu'il entendait; ils étaient dans ses

jeux, dans ses plaisirs, dans ses alimens; il les respirait et les sentait partout, dans le foyer domestique comme en présence des dieux, dont la pensée ne le quittait jamais. Voilà les causes de la grandeur de cette nation extraordinaire, à laquelle le monde entier a rendu hommage, et qui fera, aussi long-temps que la mémoire des hommes pourra se transmettre, l'objet du respect et de l'admiration des générations futures. Cette belle institution des censeurs, si misérablement copiée parmi nous, ne s'occupait pas des écarts de l'esprit, mais des actions, de l'exacte observation de tous les genres de devoirs religieux et moraux, civils et privés. Ils savaient, en conservant la vigueur de l'ame, que les actions qui en découleraient seraient saines pour le corps de l'état comme pour celui du citoyen : l'esprit ne faisait pas les moeurs; mais les moeurs faisaient l'esprit. Numa, leur législateur, avait puisé la sagesse de ses lois à cette source primitive de l'éducation humaine dont j'ai parlé plus haut, où la science

était mise en dépôt dans la vertu. Les dieux présidaient à tout; nul ne les invoquait impunément, et moins impunément encore nul n'enfreignait leur volonté. Mais ce caractère âpre et sévère, qui, pendant cinq siècles, avait fait succéder à des générations de géans des générations plus grandes encore, ne put résister aux faveurs de la fortune, aux richesses, au luxe asiatique; lui aussi dut tomber en présence des douceurs de la vie.

Rome armée du bouclier, Rome née pour les armes, ne put vivre que pour elles; tant qu'elle eut à combattre, les vertus militaires suppléèrent à celles qui dans l'ordre civil commencèrent à péricliter. Les richesses de l'Asie, apportées par Scipion, après la bataille de Magnésie, gagnée sur Antiochus, apportèrent aussi avec elles le même poison qui avait fait tomber les empires d'Assyrie, de la Perse, de la Grèce et de la Macédoine. C'est aussi à cette époque de Rome que la guerre n'eut plus pour unique objet la gloire, mais la fortune, mais les richesses : alors

l'ambition n'eut plus de bornes ; ce n'était plus pour la patrie qu'on briguait les commandemens, mais pour dominer au Forum, après avoir subjugué les rois. A Scipion succéda Sylla ; à Sylla, Lucullus ; à Lucullus, Pompée : dès ce jour, lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis à combattre, naquirent les proscriptions de Marius et de Sylla. César alla chercher les armées dans les Gaules, pour revenir renverser les lois de sa patrie. A César succéda le triumvirat, et du triumvirat à la servitude, les Romains entrèrent comme au port du salut ; ayant perdu les vertus de leurs ancêtres, ils se réfugièrent sous l'autorité d'un seul, comme un vaisseau démâté, sous la protection d'un frêle esquif qui le remorque et l'abrite contre l'orage.

Ainsi finirent sept siècles de république, prodigieux dans l'histoire de l'humanité en vertu, en courage et en force, au-delà de tout ce qui avait été connu jusqu'alors, et de tout ce qui l'a été jusqu'à ce jour.

Ici commence une nouvelle ère : les belles-

lettres, les arts, arrivent pour consoler le peuple romain de la perte de la liberté, et le façonner à la soumission et à l'obéissance. Tout plia, tout fléchit sous l'autorité absolue. Les armées seules, après avoir élevé sur le pavois le maître qui s'était substitué aux lois, indociles dans les habitudes des camps où les soldats passaient leur vie, conservèrent avec l'épée dont l'empire avait besoin la force et l'usage d'élever alternativement sur le même pavois celui qui voulait acheter d'eux ce même empire, qui fut dès-lors livré au plus offrant et dernier enchérisseur, jusqu'au jour où tant de peuples soumis, las d'obéir, voulurent commander, en secouant le joug d'un gouvernement avili. Deux circonstances sont à remarquer au milieu des désastres de ce grand peuple, à l'appui de cette nécessité de sagesse et de vertu, avant toutes choses : la première, c'est cette observation de Montesquieu, qu'après que tout était détruit, la foi du serment, cette garantie sainte et sacrée de l'homme à l'homme, en présence des

dieux, resta seule pour défendre les derniers lambeaux de l'empire : tant l'esprit religieux, la crainte du ciel avait eu de puissance sur le peuple ; la seconde, c'est cette réponse pleine de force et de sens de Pline à son ami Trajan, lorsque celui-ci voulut rendre aux Romains leurs antiques lois : qu'alors il fallait aussi leur rendre leur antique vertu, sans quoi c'était les livrer à des maux mille fois plus grands que les tyrannies les plus cruelles.

Avec cet empire finit la civilisation de cette époque de l'âge du monde : les peuples des forêts, les nations nomades, les habitans des climats hyperboréens, débordèrent comme des fleuves dont les digues se sont rompues sur la terre cultivée, sur la terre embellie par les soins et l'industrie de l'homme. Aux bibliothèques consumées par les flammes, aux palais renversés, aux cités détruites, aux temples démolis, à la raison, à la loi, succédèrent la violence, la force émanée des camps, des tentes, des abris sauvages, où l'homme, dans l'état d'ignorance

et de barbarie, vêtu de la dépouille grossière des animaux, se faisait une gloire de fouler aux pieds les produits du génie, qui lui étaient étrangers, du génie des peuples qu'il méprisait, par cela seul que le courage et la force leur avaient manqué, alors que ces mêmes produits étaient sortis de leurs mains. Du sein de ce bouleversement, de cette confusion, la religion du Dieu des chrétiens apparut : cette religion pure et sainte, ainsi qu'elle apparaît dans les sublimes exemples de la vie et la mort du divin sauveur, vint alors au secours du faible contre le fort; vint de nouveau recommencer la civilisation, arracher les peuples du chaos, et rétablir l'ordre.

CHAPITRE III.

De l'origine des sociétés modernes.

Toutes les nations de l'Europe sont sorties de ce mélange, de ces émigrations immenses qui couvrirent alors son sol avec les peuples indigènes. Elles ont pris plus ou moins l'empreinte de ces hommes du nord, selon que ceux-ci ont plus ou moins dominé dans cette fusion, selon que leurs usages et leurs mœurs ont plus ou moins prévalu. Le Germain, peuple primitif et sans mélange, conquérant et jamais conquis, est resté le même en se civilisant : ses habitudes agricoles et grossières n'ont reçu que les modifications graduelles et lentes que le mouvement social

lui a fait subir. Froid et contemplatif, les sciences profondes et métaphysiques sont analogues à son caractère qui est resté franc, simple et hospitalier. Heureuse nation de l'antique Germanie ! conservez ces mœurs simples et modestes dont vos princes vous donnent un si respectable exemple : vous vivrez long-temps avec ces mœurs ; beaucoup plus, croyez-le, que ceux qui cherchent des lois nouvelles et appellent si fort, à grands cris, des législations, pour lesquelles il faut des vertus qu'ils sont loin de posséder.

L'Angleterre, ce pays qui fait la désolation de ses voisins, beaucoup plus par une pauvre imitation de ses lois que par sa grande prospérité, fut laissée, lors de la dissolution de l'empire romain, dans l'une des situations les plus déplorables où puisse se trouver un peuple. Les habitans s'étaient tellement placés sous la protection des lois romaines, s'étaient tellement habitués, façonnés à leur joug, que les plus notables suivirent à leur

départ les légions romaines, et abandonnèrent sans retour le lieu qui les avait vu naître. Cette population resta alors livrée au gré de tous les élémens, à la discrétion de tous les étrangers, de tous les pirates qui purent aborder sur ses plages. Les Angles, dont l'île reçut le nom, furent les premiers qui vinrent s'en emparer; et successivement, jusqu'à Guillaume le Conquérant, tous les peuples du nord sont venus se la disputer. C'est de ces premières époques de la conquête que date l'organisation politique de cette nation; c'est du partage entre le capitaine et ses lieutenans que s'est formé ce système de gouvernement qui s'est perpétué jusqu'à ce jour. C'est de la lutte entre le roi et les barons, alternativement vaincus ou vainqueurs, selon la faiblesse ou la force du chef, selon ses besoins, assujétis ou imposant des lois, que naquit la grande charte, que naquit ce grand conseil formé de ces mêmes barons, sans l'avis desquels le roi ne pouvait faire la guerre ni lever de nouveaux subsides. Les

villes, en s'élevant, durent aussi fournir aux dépenses de l'état : de là, les députés des bourgs, qui, commençant par avoir quelques suffrages au grand conseil, ont fini par représenter les communes, et former la chambre basse. Dans celle-ci, des intérêts éventuels et mobiles; au grand conseil, devenu chambre haute, des intérêts permanens et héréditaires dans la transmission du sol aux descendans des premières familles qui l'avaient reçu en part de la conquête, le jour du partage du chef avec ses compagnons. Voilà cette formidable aristocratie, cette association de possession, qui fait toute la puissance et la force de ce gouvernement dont le roi n'est qu'une fiction, pour en régler les mouvemens, pour en subir les volontés, et non pour les dominer. Telle est l'espèce de république qui fait tourner les têtes continentales, et vers laquelle on fait des efforts pour faire descendre les monarchies qui, au lieu d'être dominées, ont pris l'habitude de dominer et de faire

de ces deux peuples, Francs et Gaulois, qu'est sortie la nation française. Là s'arrête la conquête : aucun autre drapeau n'est venu se mêler au sien ; elle a vécu sur elle-même, dans ses prospérités comme dans ses malheurs. Les compagnons de Pharamond et de Clovis durent naturellement prendre la place des Romains, s'établir en maîtres, et composer la portion noble de la nation, faire prévaloir beaucoup de leurs usages et de leurs coutumes ; la loi salique, le partage de la couronne entre tous les enfans mâles ; de ce dernier sont nées toutes les dissentions, toutes les guerres civiles qui, jusqu'à la troisième race, ont accablé la France. Ce morcellement du pays la livrait à une foule de petits tyrans qui, sans cesse en guerre entre eux, la réduisirent souvent au dernier degré d'infortune et de misère. Pendant près de six siècles qu'a duré cet état de choses, depuis Pharamond jusqu'à l'avènement de Hugues Capet, la France a été plongée dans la plus entière barbarie. Un seul homme pa-

rut dans cette longue succession des temps; il brilla comme un météore au milieu des ténèbres; après lui, tout rentra dans l'obscurité, et la misère fut la même, comme c'était avant. Cet homme, un des plus grands princes qui aient régné dans le monde, si son siècle eut été à sa hauteur, aurait jeté les fondemens d'un grand empire; son génie avait conçu ce que pouvait être la France bien organisée; ses capitulaires sont un modèle de sagesse au-dessus de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour; ses assemblées du champ de mai avaient quelque chose de plus noble, de plus élevé, qui donnait une idée plus juste et plus vraie d'un grand peuple, que tout ce que nous présente l'antiquité dans ce genre. Mais la vie d'un homme ne suffit pas pour faire passer un peuple entier de l'ignorance au savoir, de l'enfance à la virilité, créer des mœurs, des institutions, bâtir un édifice social avec les conditions de durée; ce ne peut être que l'ouvrage de plusieurs générations, sinon cet édifice ressemble aux mai-

sons en plâtre de cette époque : construites pour celui qui les élève, elles doivent tomber avec lui.

C'est de ces assemblées du champ de mai, de la réunion de ces pairs et barons du royaume, vrais représentans des grands intérêts de la nation, assemblées en si parfaite similitude avec le grand conseil de la Grande-Bretagne, qu'auraient pu être jetées ici, comme dans cette île, les bases de cet édifice politique que nous voulons improviser maintenant. Les situations étaient les mêmes; mais qu'il faut peu de choses dans une combinaison de positions données pour avoir des conséquences différentes et souvent plus opposées! La prévision de l'homme est grande, sans doute; mais qu'est-elle comparativement à cette aveugle fatalité, à cette puisance immense qui plane sur sa tête, et dont il est le fragile jouet, qu'on appelle hasard, que les anciens appelaient fortune! Les auteurs de la grande charte, sous la famille d'Anjou, ces barons qui ne cherchaient

qu'à s'abriter contre la violence du prince, prévoyaient-ils l'avenir de cet édifice dont ils jetaient la première pierre? Si Jean-Sans-Terre n'eut pas fait toutes les folies qui lui passèrent par la tête, aurait-il été dans la nécessité de signer cet acte qui réduisit son pouvoir? l'aurait-on proposé à un autre prince? Non, parce qu'il ne se serait probablement pas mis dans cette situation; et de là qui peut calculer les résultats différens de ceux qui les ont suivis? Quelles que soient les facultés de l'homme, par rapport à tout ce qui l'entoure, qu'elles sont bornées! qu'il est petit et pauvre lui-même sous la main de la Providence! De quelle cause minime, inaperçue, son existence sociale, aussi bien que son existence personnelle ne peuvent-elles pas dépendre! Un rien peut jeter dans les directions les plus contraires, comme un rien peut déranger les calculs de la plus haute sagesse.

A l'avènement de la troisième dynastie au trône, ces princes ne furent successivement

occupés qu'à reconquérir le royaume sur une foule de petits potentats qui l'avaient morcelé en presque autant de divisions qu'il y a aujourd'hui de départemens. Ce fut une suite de négociations, de guerres civiles, qui durèrent jusqu'à la minorité de Louis XIV. Le cardinal de Richelieu, qui prépara ce grand règne, acheva ce que Louis XI avait commencé : il abattit entièrement tout ce qui restait de cette ancienne puissance féodale. Ce fut encore ici une époque importante de notre histoire, d'où aurait pu ressortir naturellement ce que nous cherchons avec tant de difficultés aujourd'hui. Au lieu de faire de tous ces grands seigneurs des courtisans, d'en faire des oisifs de cour, d'implanter au milieu de l'Europe un trône asiatique, si ce ministre eût étendu ses vues dans l'avenir, si, au lieu de bâtir un ordre de choses pour un jour, un ordre de choses propre à la taille d'un seul homme, il eût constitué en corps politique toutes ces sommités sociales, eût formé autour du trône cette puissance

aristocratique, cette puissance des possesseurs du sol, qui, dans l'ordre de succession héréditaire, s'identifie si complètement avec les intérêts de la couronne, avec cette succession d'ordre d'hérédité légitime, qui, dans la combinaison d'organisation sociale entre un pouvoir absolu et une république, tient si noblement sa place, pour défendre, d'une part, les droits des masses qui, en ordre de bataillon territorial, marchent derrière lui, et de l'autre, du trône contre ces mêmes masses qu'il domine; certes, cet arrangement politique, ce grand conseil, aurait eu une autre importance que ces cours de justice, que ces parlemens qui, dans des temps non éclairés, s'étaient substitués aux États de la nation, sans droits ni autorité.

Il est des heures, des époques pour tout dans la marche des siècles; si on les manque, vainement on fait des efforts dans d'autres circonstances, les situations n'y sont plus, rien ne peut y suppléer. Il aurait fallu au

cardinal de Richelieu le génie de Solon : la nation française était à peu près, eu égard aux distances des temps, dans une situation analogue à celle des Grecs, au sortir des temps héroïques. Les guerres civiles qui venaient de finir, avaient fait jaillir une foule de grands courages et de brillans caractères ; c'était vraiment l'époque la plus virile du pays : la nation était dans toute sa sève, dans toute sa verdeur ; il fallait seulement achever de la policer par des lois. Mais du génie du cardinal à celui du législateur d'Athènes, la distance était trop grande ; il abattit, mais il ne sut rien construire : au lieu de diriger cette noble sève, il trouva plus facile de l'énerver, de la corrompre dans la vie intérieure des palais. Ces contre-forts naturels de la monarchie une fois abattus, il ne resta qu'un vide immense entre la royauté et le peuple, entre la couronne et l'anarchie, qui devint un abîme dans lequel le trône s'engloutit aux premières difficultés qui survinrent dans les affaires de l'état. Le

pouvoir, n'ayant plus de frein, s'était abandonné à tous ses caprices, et le peuple, à son tour, irrité, aigri, par ces mêmes caprices, se livra à toutes ses violences. Telle fut la révolution.

CHAPITRE IV.

De l'ignorance et de la corruption des gouvernemens.

Ce n'est pas une médiocre affaire que de gouverner absolument un peuple éclairé. Louis XIV put le faire dans les beaux jours de son règne, dans la force de son âge; cela n'appartenait qu'à un conquérant au milieu de ses armées, ou à un prince d'un génie égal à une haute sagesse. Qu'il faut de vertu, quand on peut tout, pour ne faire que ce qu'on doit! Chez les peuples non éclairés, chez les nations barbares, le fanatisme religieux est l'unique ressort de cette action de la volonté d'un seul sur tous, parce que là le souverain est Dieu ou l'image de Dieu.

Mais, ainsi que je viens de l'observer, sur les hommes civilisés, la raison a trop d'empire pour que ce qui la blesse ouvertement, s'il n'est pas essentiellement fort, ne succombe; et où se trouve la succession de cette force des César, des Charlemagne, des Louis XIV, des Napoléon, ou de ces vertus des Trajan, des Titus, des Antonin, des Louis XII et des Henri IV?

Sans doute, des cruautés ne furent pas exercées sous la régence et pendant le long règne de Louis XV; mais dans quel oubli de tous les devoirs ne tomba-t-on pas! à quel point la vertu et la raison ne furent-elles pas insultées et foulées aux pieds! Quelle série de scandales et quel mépris des lois les plus saintes et les plus sacrées! Oui, certes, avec de tels moyens, avec une pareille conduite, il aurait fallu que la nation fût descendue au dernier degré d'abjection, pour qu'elle n'arrivât pas plus tôt ou plus tard à la crise terrible qui en a été la conséquence!

On a accusé les écrivains de cette époque

d'avoir jeté dans les esprits les fermens de cette révolution ; mais ces écrivains, s'ils n'avaient pas eu sous les yeux tant d'actes qui humiliaient et blessaient la dignité de l'homme, religieusement et moralement, si ces faits sur lesquels ils s'exprimaient n'eussent été patens aux yeux de tous, ces écrivains n'auraient pas décoloré aux yeux de la nation le pouvoir qui régnait sur elle, ils ne lui auraient pas retiré le respect et l'affection.

C'est encore ici une des aberrations de l'homme, une des folies plus particulières surtout au pouvoir, ou plutôt un de ces faits monstrueux d'ignorance et d'aveuglement ; c'est de vouloir la civilisation, le développement le plus élevé de l'esprit humain, avec les actes, avec les règles de conduite des temps de barbarie et de ténèbres. Tomber dans des contradictions aussi inconcevables, c'est prétendre gouverner un homme viril avec les hochets, et les contes de fées de l'enfance. Il faut alors faire en sorte que cet homme reste toujours enfant, énerver

ses forces, à proportion qu'elles se développent, le corrompre dans une égale mesure; calcul qui n'est pas aussi facile à réaliser qu'on pourrait le croire. Une longue succession de siècles de repos et d'affaissement moral par les douceurs accumulées de la vie peuvent bien produire cet effet; alors tout est en harmonie entre le gouverné et le gouvernant; mais si c'est ce dernier qui tombe dans cet état, ou plutôt qui reste en arrière, tandis que l'autre avance; qui reste un enfant débile et capricieux, tandis que l'autre se fait homme, pas de doute alors, il faut qu'il périsse : des élémens aussi opposés ne peuvent vivre ensemble.

C'est dans le règne de Louis XIV qu'il faut chercher une des causes de la révolution de 1789, dans cette cour où vinrent s'éteindre toutes ces capacités territoriales, se fondre ces nobles et illustres patronages des antiques manoirs de famille, pour former le cortège du plus pompeux et du plus magnifique des rois, pour meubler et décorer les

galeries, les salons des palais enchantés, des palais de féerie, créés par ce prince. Une auréole de gloire entourait le char du monarque, ennoblissait ce faste et cet appareil des dieux de la fable, des rois de Babylone et de Ninive; mais la gloire disparut avec le prince; il ne resta plus que les palais, les goûts, les habitudes et les mœurs analogues, qui devinrent une vraie représentation théâtrale, aussi choquante pour la raison que ridicule.

Dans cet état de choses, de mœurs si opposées, la nation ou le pouvoir devaient succomber; ce fut celui-ci qui fut renversé par la violence des masses. Mais les masses, propres à détruire, le sont fort peu à édifier; la nation française n'était pas le peuple romain, lors de la chute des Tarquins; ce sénat auguste et les vertus du premier âge leur manquaient également, rien ne put ressortir de ses mains. Le pays tombé dans le désordre, la confusion et l'anarchie, fut accablé de tous les genres de misères publiques. La

guerre devint une nécessité, et la guerre retrempa la nation. C'est ici un sujet bien digne d'observation, bien fait pour expliquer le génie et le caractère des peuples. Le Français qui, par son imagination, la vivacité de son esprit, la mobilité de ses impressions, a tant d'analogie avec les Athéniens, comme eux, semble impropre à rien construire de solide et de durable dans l'ordre des affaires politiques et civiles, par la raison toute simple que dans ce genre de connaissances, c'est à la fixité de la pensée, à la succession réfléchie des idées, à la force mâle et suivie des opérations de l'esprit, qu'il appartient de trouver les diverses combinaisons propres à une création durable. C'est à froid, bien à froid qu'un semblable monument peut être élevé, et non dans la chaleur des discussions publiques, dans l'entraînement des discours de tribune, où presque tout est de sentiment et non de raison; par conséquent où se trouve l'impuissance pour cet ordre d'arrangement social. Mais aussi, dans ce

même enthousiasme, dans ce caractère si exquis de sensibilité pour ce qui est beau et noble, se trouve ce courage d'exaltation d'ame qui peut tout produire, s'il ne peut tout combiner, d'où peuvent naître et d'où doivent ressortir les actions les plus sublimes de force et de vertu, si ce caractère est heureusement dirigé (1).

---

(1) Que les Français d'aujourd'hui lisent attentivement le portrait que les écrivains de l'antiquité font de nos aïeux; qu'ils le lisent, dis-je, avec la plus scrupuleuse attention, et qu'ils jugent si la ressemblance est frappante entre ce qu'étaient les Gaulois et ce que nous sommes!

Salluste, le premier des écrivains romains, n'hésite pas à prononcer que les Gaulois avaient surpassé les Romains dans la gloire des armes, ainsi que les Grecs l'avaient fait dans les productions de l'esprit. Le judicieux Polybe observe que c'est aux Gaulois que les Romains durent leur science militaire, et tous les écrivains anciens conviennent que si ces peuples avaient connu la subordination et la prudence, s'ils eussent eu de l'union, de l'esprit public, un chef digne de les

Voilà ce qui, du sein de nos discordes civiles, fit jaillir sur le champ de bataille ces faits d'armes qui feront à jamais l'honneur et

---

conduire, leur valeur eût fait la conquête du monde. Mais de toutes ces qualités, le courage seul leur était naturel; les autres semblaient même essentiellement opposées à leur caractère. Les historiens grecs et romains de tous les temps et de tous les lieux ont écrit que les Gaulois étaient inconstans, légers, avides de nouveautés, affrontant gaîment tous les périls, irrésistibles dans le succès, prompts à se décourager par les obstacles, difficiles à retenir dans les revers; hospitaliers, affables chez eux; dominateurs chez les autres; prompts à venger une injure, plus prompts encore peut-être à chercher querelle; turbulens, difficiles à satisfaire, frondant l'autorité qui les commandait, la harcelant comme une ennemie, au lieu de la défendre comme le gage commun de leur sûreté et de leur repos; accomplissant les beaux faits par sentimens bien plus que par devoirs; faisant tout pour la gloire et le mépris du danger, peu ou rien du tout pour la cause commune et le bien public. Du reste, spirituels, aimables, frivoles, ayant de la loyauté, de la franchise et de la grace. Voilà les Gaulois.

la gloire de cette époque de notre histoire, qui couvrirent nos malheurs de lauriers, et rendirent notre belle patrie aussi imposante que respectable aux yeux des étrangers, des étrangers qui depuis long-temps l'avaient oubliée et méconnue. Payons ici un juste tribut d'hommage aux mânes de tant de braves et de tant de héros dont les cendres reposent dans les champs du Belge, de la Batavie, de l'Allemagne et de l'Italie.

C'est avec le brouet de Lacédémone, c'est avec toutes les vertus de ce peuple, que la victoire fut amenée sous nos drapeaux. Le luxe, les déprédations d'aucune sorte, ne souillèrent nos armes; le général et le soldat, sobres et modestes l'un comme l'autre, vivaient du même pain, couchaient sur la même terre; étrangers aux intrigues comme à la fraude, braves comme Bayard et vrais comme lui; il y avait dans tous les cœurs autant de mépris pour la fortune que d'émulation pour les combats. J'en appelle aux habitans des diverses contrées qui virent nos

armes victorieuses ; qu'ils disent quelle fut la rigidité de la discipline exercée au milieu de leurs foyers ; si des peuples amis auraient porté à un plus haut degré le respect pour leurs personnes et leurs propriétés. Les enseignes n'étaient pas dorées, les habits couverts de broderies ; mais la déférence n'en était pas moins grande ; elle était au contraire d'autant plus vraie du soldat à ses chefs, qu'elle était accordée toute entière au caractère de l'homme, à l'estime, à la vénération que les plus nobles qualités commandaient, bien plus qu'au grade et à l'élévation du pouvoir. Les Hoche, les Dagobert, les Dugommier, les Kléber, les Desaix, les Beaupuis, les Marceau, les Reynier, les Laharpe, les Joubert, les Coleau, et une foule de tant d'autres capitaines, dignes des temps héroïques de la Grèce et de Rome, n'avaient pas besoin de ce vain éclat extérieur pour commander à la bravoure et inspirer le courage. En tout ils servaient de modèle et d'exemple ; sur le champ de bataille comme

sous la tente, l'ennemi qu'ils avaient en présence avait autant de respect pour eux que le soldat qu'ils conduisaient à la victoire. Ainsi d'un faisceau de vertus, d'une frontière à l'autre, de l'Océan à la Méditerranée, les armes françaises couvraient nos misères publiques, dérobaient, j'ose le dire, aux yeux des étrangers les maux de la patrie, en ne montrant que ses lauriers et sa gloire.

Selon l'ordre et le mouvement des révolutions humaines, dans la vieille Gaule comme à Rome, la guerre civile, l'anarchie devaient trouver leur terme là où s'élevait la puissance militaire. Lasse et fatiguée du désordre, la nation se réfugia derrière la première épée qui vint lui présenter un abri; c'était à celui des chefs qui joindrait aux qualités du commandement les calculs plus compliqués de la politique que l'héritage devait écheoir; c'est Bonaparte qui le recueillit. Celui-là avait vu de loin la fin inévitable de la crise, le dénouement de ce long et malheureux drame; il avait à travers de ces

scènes où il s'était jeté, étudié les hommes et les choses; il comprit, quoique arrivant le dernier sur le théâtre de la guerre, que pour peu que la fortune lui fût favorable, avec le prestige et l'enivrement de succès qui seraient plus nouveaux, obtenus surtout sur la terre des arts, sur le sol brillant de l'imagination, il devait rester maître du champ de bataille. César vint chercher dans les Gaules, sur les bords de la Seine, les légions qui devaient le ramener triomphant sur les rives du Tibre; Bonaparte alla chercher les légions qui devaient l'élever sur le pavois, aux rives du même fleuve d'où César était parti. Si le vainqueur de Pharsale n'eut pas succombé sous le poignard de Brutus, comme Bonaparte, il est possible et probable qu'il eût trouvé le terme de sa gloire dans les mêmes champs, en présence des mêmes peuples où il se proposait d'aller planter les aigles romaines, pour venger la défaite de Crassus.

Que de rapports, que de similitude dans

les phases successives de la vie des peuples! Tant il est vrai que rien n'est neuf sur la terre, que les nations se forment, grandissent et arrivent au terme de leur carrière, en parcourant les mêmes périodes, parce que l'homme est éternellement le même, se développe partout avec le même caractère, les mêmes passions et les mêmes besoins : qu'ils soient produits et mis en jeu par des causes plus ou moins différentes, le résultat est toujours semblable, les gradations se suivent et s'enchaînent presque partout d'une égale manière.

Une observation qui me paraît de quelque vérité, c'est que, dans cette course de la vie de l'homme, il semble, et l'expérience des siècles le démontre, que les deux extrémités de l'existence sociale des peuples doivent être exclusivement l'attribut des gouvernemens monarchiques, plus ou moins absolus, suivant qu'ils sont plus près de l'enfance ou de la vieillesse. C'est qu'alors les forces manquent; dans le premier âge, les notions

simples de l'homme ne lui donnent d'autres idées de supériorité que dans les affiliations de la famille ; c'est le chef qui est roi, parce que de lui seul il reçoit protection et appui, appui bien plus utile, bien plus pressant à cette époque, où tant d'obstacles ou tant d'ennemis physiques entourent son berceau ; ceci explique les mœurs patriarcales de cet âge du monde. Dans la vieillesse des peuples, l'homme tombe aussi dans cette même dépendance par l'affaiblissement de ses forces : là elles n'étaient pas développées, ici elles sont usées. Esclave de son corps, d'une foule de besoins qui l'énervent, il est la proie de celui qui ose le prendre, du plus fort ou du plus adroit. Ce n'est guère que dans le moyen âge que les nations ont vécu sous l'empire des réglemens sociaux, des lois, des législations que la maturité de leur esprit a pu concevoir, combiner, et que la virilité de leurs forces a pu soutenir et défendre.

Bonaparte, dans les prévisions du pouvoir qu'il méditait ; l'esprit sévère et âpre des ar-

mées ne pouvait lui convenir; il fallait en changer les mœurs, pour les préparer au joug, pour les façonner à la volonté qu'il voulait leur imposer, les détacher de la patrie, et se les approprier. L'Italie présentait un champ tout disposé à remplir cette destination; son sol n'avait pas été depuis longtemps sillonné par la guerre; avec ses richesses, la mollesse de ses mœurs, c'était Capoue alors comme au temps d'Annibal; la corruption fut facile; aux armures de fer succédèrent les métaux précieux; aux équipages simples et modestes, les chars, les suites les plus nombreuses et les plus brillantes. En changeant l'esprit des armées qui s'était retrempé dans les camps, qui avait pris là les mœurs fortes et mâles des époques des Epaminondas et des Scipions, Napoléon prépara sa puissance. Jusque-là, dans les camps, a été la république avec toutes ses nobles vertus. Tandis que dans l'intérieur, aux jours de sang avaient succédé les jours de pillage, là restaient debout sous la cuirasse les plus

beaux caractères, les sentimens les plus généreux. Mais cet esprit sévère des armées dut céder à l'entraînement de la nation ; la décomposition des qualités civiles amena celle des qualités militaires. Ce ne furent plus les armées de Fabricius, mais celles d'Alexandre et de César, sous ce nouveau chef. Le courage resta le même, la gloire eut ses mêmes attraits; mais la patrie eut moins d'empire, à proportion que les austères vertus diminuèrent. Bonaparte voulut imiter Auguste; il crut à la nécessité de ce passage : il pouvait sans doute imiter ce grand homme, donner par de nouvelles lois un immense avenir à la France; mais il ne sut pas s'arrêter : aux grandes qualités d'homme d'état et d'homme de guerre réunies en celui-ci, manqua celle de législateur.

Encore une époque où les bases de ce système de législation auraient pu être jetées, où l'édifice social aurait pu être reconstruit dans cet ordre pyramidal, si nécessaire à sa conservation. Ce que Charlemagne avait

conçu, ce que le cardinal de Richelieu aurait dû faire, jamais homme n'aurait pu désirer une situation plus fortunée pour le réaliser. Transférer tous les majorats en France, grouper les populations autour de ses capitaines, voilà ce qu'il aurait dû faire; et certes, aucune aristocratie n'aurait eu plus de puissance, aucune n'aurait été entourée d'un prestige aussi brillant, n'aurait eu plus d'empire sur les esprits, et par conséquent plus de sûreté de succession. C'était là fonder l'avenir; c'étaient des matériaux précieux que le ciel met une fois dans le cours des âges à la disposition d'un homme, que la fortune présente aux peuples pour refaire leur existence; méconnus, on arrive alors à la décrépitude avec laquelle on ne peut rien bâtir. Mais ce n'était pas la destinée de cet homme de rien faire de haute prévision; il trouva plus commode de vivre de sa seule volonté; ce qu'il institua ne fut établi que pour la représenter; il ne bâtit que sur la puissance momentanée de son épée : c'était là le prin-

cipe et la fin. Cette puissance, tant qu'elle eut de l'éclat, flatta, séduisit le caractère belliqueux de la nation; elle était trop dans ses goûts, pour qu'elle ne la dédommageât pas de sa liberté, pour qu'à ses yeux elle ne suppléât pas à tout. Mais ces éclairs de gloire, cette suite de conquêtes, devaient avoir un terme; au lieu de s'arrêter à Tilsitt, il fit comme tous ceux qui l'avaient précédé dans cette grande lice, il montra que s'il est facile aux hommes d'un certain génie de gravir, il ne l'est pas également de savoir s'arrêter. Il paraît que la séduction du pouvoir, dans une sphère aussi élevée, est au-dessus des forces humaines. Si Alexandre n'eut pas été surpris par la mort à Babylone, il est probable qu'il aurait recommencé sa course, pour la porter aux extrémités de l'Asie. César également, les Parthes vaincus, aurait suivi la même direction. Charlemagne ne s'arrêta que parce qu'il n'y avait plus d'ennemis à combattre autour de lui; une fois entré dans une telle carrière, tant qu'il se présente des hommes

devant soi, il faut avancer; c'est parce qu'Auguste la trouva toute remplie, qu'il la maîtrisa. Si Bonaparte n'eût pas rencontré les glaces du pôle, il se serait épuisé dans les déserts de l'Asie, dans les sables de la Perse, tel était son destin; mais par cette fin, il est à craindre qu'il n'ait à la fois accompli le destin militaire de la France, et celui-là rempli, il est à craindre également qu'il n'en soit plus d'autre pour elle.

CHAPITRE V.

Des progrès de la civilisation, des mœurs de la Germanie, et de Napoléon.

C'EST à ce passage des nations, à cette espèce d'émancipation où elles entrent, à cette époque où le savoir doit succéder à l'ignorance, où la force doit faire place à la raison et à la justice, que se présentent les grandes difficultés des sociétés, espèce de crise et d'accès qui doivent régénérer les peuples et leur donner une face nouvelle. Malheur alors aux nations, si les gouvernemens qui les régissent ne comprennent pas les nécessités de cette situation, si, inhabiles ou indifférens, ils ne savent dominer

ce grand passage, le préparer eux-mêmes, en liant le passé à l'avenir, élaguer ce que le temps a usé, prendre de ce même temps ce qu'il commande, ce qu'il a fait naître, et suivre ainsi ce que la succession des âges amène sur tout ce qui vit, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est ainsi que procédaient les anciens; que les législateurs de l'Asie, de la Grèce et de Rome modifiaient leurs lois et leurs institutions. Mais si ces hommes manquent, si ces pouvoirs engourdis dans de vieilles habitudes ou opposés à ce que les besoins des siècles exigent d'eux, se refusent à remplir ces obligations impérieuses, alors la violence fait ce que la sagesse, avec prudence et modération, aurait dû faire : celle-ci aurait réédifié, l'autre détruit, comme un torrent débordé dont on n'a pas su maîtriser le cours; il porte partout le ravage et la mort, lorsque ses eaux, bien conduites, auraient vivifié la terre. Tel est l'effet du trop plein des nations, lorsqu'on ne sait le diriger.

S'il peut être facile, pour un pouvoir éclairé, de se modifier lui-même, de rajeunir graduellement les lois d'un empire, pour les adapter à la marche de l'esprit humain, s'il peut tout par sa puissance et son autorité consacrée par le temps, pour restaurer l'édifice social, en bâtissant avec intelligence sur ce que les siècles précédens ont formé dans le caractère et les mœurs d'un peuple, qu'espérer qu'il lui sera possible de faire, lorsqu'un vaste incendie aura tout réduit en cendres, aura mis la terre à nu? qu'il faudra tout refaire à neuf, qu'il ne restera plus que des débris épars, confondus pêle-mêle dans une espèce de chaos, où tout ce qui faisait l'objet de la vénération et du respect des hommes aura été décoloré et flétri? S'il n'a pu faire avant, que fera-t-il après, lorsqu'il faudrait, non pas la force d'un géant, mais celle d'un demi-dieu, pour coordonner de nouveau une société dont tous les liens ont été brisés ou détruits?

L'Allemagne vit sur les mœurs, les usages

que lui a laissés la Germanie. Agricole et guerrière, sa vie se passe dans les champs qu'ont habités ses aïeux ou dans les camps d'exercice militaire. Le commerce et les arts ont peu altéré son caractère primitif; simple, sobre et modeste, le luxe n'a imposé ni des besoins, ni éveillé les désirs et l'ambition, ni créé ces fatales jalousies de vanité qui font le tourment des hommes que la soif de briller dévore. Les princes qui gouvernent cette nation donnent l'exemple de ces mœurs patriarcales et simples. Ce n'est pas avec le secours d'institutions politiques qu'ils répartissent légalement cette somme de justice distributive que chaque membre de la société a le droit d'attendre; ils le font eux-mêmes avec l'équité de sentiment et de conscience qui dirige le bon père de famille. Aussi dans cet antique pays, tous les hommes sont contens de leur sort; celui qui obéit autant que celui qui commande; celui qui travaille autant que le comte et le baron, paisible et noble possesseur du manoir du moyen âge;

là, il ne faut pas plaire, il faut servir; l'homme du prince n'est pas l'homme de l'état, mais l'homme de l'état le premier officier du prince. Que de quelque pays du monde que ce soit, le philosophe, l'observateur impartial se rende sur cette terre, sur ce sol d'où sont sorties les diverses générations qui ont formé les empires des temps modernes, qu'il examine si nulle autre part un tableau de bien-être général, de bonheur public et privé, de calme et d'heureuse tranquillité peut s'offrir à ses yeux pareil à celui que présente cette grande nation, où insensiblement comme la marche des fleuves, les modifications des âges, les développemens de l'esprit se sont opérés sans déchirement et sans crime, sans assauts entre celui qui commandait et celui qui obéit, parce que la bonne foi a toujours été de l'un et de l'autre côté. Là les institutions municipales, les régences, les cercles, qui administrent les intérêts des cités et des provinces, sont pleins de vie et d'indépendance. De la petite famille à la grande, tout

est lié, tout est groupé dans un sentiment mutuel et commun de bienveillance et d'appui. Ce ne sont pas des intérêts qui se craignent, qui se redoutent, se défiant l'un de l'autre; la plus absolue confiance au contraire règne entre eux pour ne former qu'un seul et unique faisceau de bonheur.

Quel génie, quelle puissance a successivement présidé à cet arrangement lent et paisible de ce peuple? Des mœurs primitives qui n'ont pas été altérées et brisées par des intérêts nouveaux. Voilà le secret, voilà la cause de conservation, de force et de prospérité que nous offre ce pays. Les publicites qui s'occupent de législation et de lois se sont-ils bien rendus compte de l'immense changement que doit produire dans le caractère et l'esprit de l'homme cette différence des habitudes agricoles avec celles du commerce et du trafic; des impressions mêmes qui doivent si vivement influer sur tous les sentimens, de ce changement de la vie des champs, avec celle des cités, des affections

douces et simples que fait naître et entretient le tableau de la nature avec celui si vif, si irritable qu'offre cette composition artificielle, résultant de la réunion des arts et des sciences au sein des grandes populations ? Ont-ils bien pesé tout ce qui s'enchaîne et se lie dans les conséquences de l'une et l'autre situation, de l'un ou l'autre système d'arrangement de la vie ; ce qu'ils doivent produire de résultats opposés dans les combinaisons politiques ?

Qui déniera que les mœurs du négoce, de l'industrie, si elles deviennent dominantes, ne donnent sur toutes les valeurs morales une préférence bien marquée à celle de l'or, seul et unique ressort, seul et unique agent des intérêts qu'elle représente ? Il faut alors que les premières cèdent la place à celle-ci, que tout ce qu'elles ont créé de suprématie sociale descende et disparaisse devant elle ; c'est une nouvelle société qui doit remplacer l'ancienne. C'est cette société nouvelle qui n'a pu encore s'élever en Espagne, qui, dans

ce pays, malgré tous les élémens nouveaux qu'on veut y implanter, laisse dans l'esprit de ce peuple, toutes vivaces et pleines de force les antiques institutions religieuses et monarchiques.

Dans les premiers temps du monde, les grands empires se formèrent dans l'intérieur des continens : la Perse, la Macédoine, Rome, ces états qui tour à tour dominèrent sur la terre grandirent et s'élevèrent au sein des habitudes agricoles. Quelques autres comme Tyr, Carthage, Marseille, formèrent des républiques de marchands qui disparurent devant ces colosses appuyés sur le sol viril qui les avaient vus naître. Athènes commerçante fut subjuguée par Lacédémone agricole et guerrière, qui le fut à son tour pour avoir pris les mœurs des vaincus. Dans les temps modernes les républiques de Venise, de Florence, de Gènes, ont subi le même sort (1). L'Angleterre reste encore debout en

(1) Annibal est beaucoup moins tombé en présence

ressaisissant sa terre aristocratique pour se défendre contre l'envahissement de nouveaux intérêts qui ne veulent ni bourgs-

---

des armes romaines que devant les mœurs nouvelles du luxe et du commerce de sa république. Qu'on le sache bien, la puissance de l'épée, de la force et du courage doit descendre en proportion que l'esprit mercantille doit grandir, doit dominer dans le caractère des peuples. Comme dans cet esprit tout est réduit en chiffres et en calculs, il résulte que tout est mesuré à ce seul titre ; qu'il n'y a plus d'actions élevées et de sentimens généreux. Ainsi les services publics ne seront plus qu'un commerce comme toutes les autres industries. On les exercera pour soi et non pour les autres, et les autres, à leur tour, ne leur accordant aucune estime, aucune considération, ne les regarderont que comme une charge, et ne les traiteront que comme des salariés. De cette manière étaient traitées les troupes aux derniers jours des républiques et des empires. Pas de signe plus caractéristique de la fin des états, et, j'ose dire, des sociétés, que là où il y a déconsidération pour ceux qui se vouent au service public ; alors il n'y a plus corps de nation, il n'y a plus que des masses d'individus isolés les uns des autres par l'intérêt personnel : qu'importe dans ce cas la patrie ; elle n'existe plus.

pourris, ni rois, ni ducs, ni marquis. La France, au milieu des peuples du continent, sur le sol le plus riche et le plus fortuné, susceptible de nourrir une population bien plus nombreuse encore que celle qui la couvre, dont le sein renferme tous les genres de fécondité, semble avoir pris depuis Louis XIV un essor tout opposé à celui que paraît lui avoir assigné la nature. Sans doute, avec l'étendue de côtes qui l'entourent à l'ouest et au midi, avec les rapports immédiats qu'elle a dû avoir avec l'Espagne et l'Angleterre, il lui était difficile de ne pas entretenir une marine, de ne pas avoir un certain développement de commerce; mais ces intérêts devaient rester toujours secondaires, devaient toujours n'être qu'accessoires, dépendans et soumis à la puissance innée de la terre, du manoir, du foyer domestique; qui devait s'améliorer, s'embellir, mais jamais être dominée et encore moins délaissée et abandonnée. Ainsi l'avait pensé le sage Sully, ainsi l'avait senti le grand roi dont il était le mi-

nistre. Mais ce que celui-ci avait fait avec ordre et économie sur des revenus et des produits réels, Colbert, pour suffire aux besoins d'un règne, où tout était enchantement et prodige, dût chercher aussi des ressources extraordinaires, des ressources factices prises dans des produits étrangers à la nature du pays. Ainsi prit naissance dans le commerce l'esprit nouveau qui devait tant influer sur l'avenir de la France; le cardinal de Richelieu avait détruit les grands étais, les grands souvenirs de la monarchie, Colbert altéra et changea les mœurs de la nation.

Il fallait sans doute modifier peu à peu les lois, ou bien plutôt il fallait que le pouvoir prît, en suivant la marche de l'esprit humain, des mœurs, plus conformes aux notions nouvelles de la raison éclairée de l'homme; qu'il gouvernât selon les principes d'équité, ainsi que le veut et l'exige le développement de l'intelligence; car les populations n'étant plus des troupeaux, chaque individu comprend alors que s'il a des de-

voirs à remplir, il a également des droits qu'on ne peut méconnaître sans qu'il reprenne lui-même sa portion de puissance naturelle qui place la force en présence de la force. Ceci est complètement indépendant des divers systêmes de gouvernement; monarchie ou république, par la loi de la démocratie ou du pouvoir absolu, voilà ce qu'il faut avant tout à l'homme éclairé; justice distributive; voilà ce que toute l'Allemagne a possédé sans le secours d'aucune charte, sans le contre-poids d'aucune assemblée, d'aucun corps politique, par la seule disposition naturelle aux princes qui gouvernent ces peuples, qui vivent entourés de leurs sujets, sans faste, sans éclat, non comme ceux qui commandent, mais comme ceux qui régissent, non comme des maîtres, mais comme de bons pères de famille, avec toutes les vertus qui doivent servir à tous d'exemple; comme hommes enfin au milieu d'autres hommes.

L'époque pour la France a été manquée

pour faire quelque chose de semblable à l'Angleterre, elle l'a été à la suite de nos dissentions civiles, sous Louis XIII et à la minorité de Louis XIV. De ces combats entre les vassaux et le prince, il aurait pu ressortir des combinaisons politiques semblables à celles de ce pays, avec les conditions d'indépendance et de puissance qui leur sont nécessaires; une opinion publique, un esprit national se serait sans doute formé pour se grouper autour de ces grands corps et donner à toute la population une impulsion commune. Reste à savoir si cette espèce de république aurait pu se maintenir sans avoir l'Océan pour barrière entre elle et les puissances militaires qui l'auraient entourée, sans avoir une armée permanente à la disposition du prince, considérations qui ne sont pas d'une médiocre importance pour l'existence d'un tel ordre de choses d'accord avec la sûreté et la dignité du pays (1).

---

(1) Une armée permanente à la disposition du prince

L'autorité du prince est donc restée toute seule, sans contre-poids, livrée à l'action

---

et une république, une puissance populaire, jalouse de tout autre pouvoir, de toute autre autorité; c'est une vraie dérision de vouloir concilier deux ordres de choses si opposés : ou le prince renversera la république et les lois avec la force qui est entre ses mains, ou il faut que la nation, pour garantir ses libertés, brise son état militaire, détruise cette force qui peut à tout moment lui imposer le joug; mais alors, pour vivre comme nation et maintenir son indépendance au milieu de peuples armés qui pourraient aussi, d'une façon plus funeste, la faire passer sous le joug, il faut qu'elle s'arme toute entière, et que chaque citoyen soit soldat, non pas soldat dans des boutiques, dans des magasins, pour mettre deux ou trois fois dans l'année un uniforme sur le corps, les jours de fête et de parade, mais soldats aux exercices, à la palestre, à la gymnastique, comme l'étaient les Grecs et les Romains, afin d'être dispos et prêts à toutes les heures pour marcher au combat, sur la frontière, au premier ordre du chef de l'État. Je le demande, est-ce donc dans nos temps modernes, est-ce avec nos mœurs et la science qu'il faut actuellement dans l'état militaire qu'on peut

unique de sa volonté; mais cette espèce de pouvoir, qui n'avait d'autre mobile, d'autre action que la force qu'il agglomérait autour de lui par des mœurs belliqueuses et agricoles, laissa corrompre ses mœurs pour laisser croître à côté de lui deux puissances qui ne pouvaient s'allier à la sienne; les lumières qui, d'une part, portent l'examen, le contrôle dans les actes du gouvernement pour en montrer au peuple les abus qui peuvent en blesser la raison et l'équité, lorsque le pouvoir veut s'abandonner à tous ses caprices; et de l'autre l'esprit de commerce et d'industrie qui ne veut reconnaître d'autre supériorité que celle de l'argent. Il y avait

---

espérer un pareil arrangement? Il faut donc rester entre ces deux alternatives, ou laisser le pays à la discrétion des étrangers, ou, en entretenant un état militaire analogue à celui de ses voisins, abandonner les libertés publiques au bon plaisir du prince, du chef militaire, de quelque nom qu'on voudra l'appeler.

donc oubli, incohérence et contradiction dans cette manière d'être du pouvoir; la suite l'a prouvé, la révolution est arrivée; mais la révolution n'a pu rien construire, parce qu'elle aussi a voulu des choses incohérentes, aussi contradictoires que celles dans lesquelles le pouvoir s'était placé, elle a voulu une monarchie modérée à l'image de celle de l'Angleterre, mais il lui fallait une aristocratie et elle l'avait détruite (1). Elle est donc tom-

---

(1) Une aristocratie doit être fondée sur une substitution de terres, sur ce droit d'aînesse, dans l'immutabilité de la famille ; car quoi de plus absurde qu'une monarchie héréditaire et une division de propriétés telle qu'à chaque génération, il faut que le sol change de maître, et toujours en se subdivisant ; de sorte qu'en dernière analyse, il finisse, en passant par toutes les mains, par n'appartenir à personne, en appartenant à tout le monde, et n'être réellement que la propriété du fisc ; ce qui déja se réalise en France, par les droits établis sur les mutations, qui se renouvellent presque toutes les années. Aussi, on est tout surpris de voir à quel prix se sont élevées les études de notaire, les for-

bée dans la démocratie ; mais pour celle-ci il faut de la pauvreté, des vertus, un peuple neuf, il faut un petit état et non un grand empire entouré de voisins puissans et belliqueux. N'ayant aucune de ces conditions, l'anarchie s'en est emparée, et le despotisme

---

tunes considérables que font les gens de cette profession, chargés de dresser ces actes de mutation et de transaction. C'était jadis une des professions les plus honorées et les plus respectables ; cette facilité de s'enrichir a corrompu aussi ses mœurs ; le luxe est venu à la suite des richesses, et comme elles ne doivent jamais suffire, l'on voit les hommes de cet état, dépositaires des biens et des titres de famille, faire banqueroute comme les autres.

Il est bon d'observer, dans ce mouvement de propriété, qu'en restant sans fortune à la deuxième ou troisième génération, les enfans n'en conservent pas moins toutes les habitudes du revenu patrimonial de la famille, alors qu'il ne restera plus ni manoir ni terre. Qu'on considère le désordre et la confusion que doit amener un tel ordre de choses. Le fisc aussi alors devra nourrir tout le monde.

en a fait immédiatement sa proie. Celui-ci, fort et puissant, a retiré la société du chaos, l'a reconstruite de nouveau, l'a refaite plus puissante, plus forte, plus agglomérée par ses lois civiles qu'elle ne l'avait jamais été, il l'a refaite avec la puissance de son épée, avec des mœurs guerrières qu'il n'a pu qu'ébaucher, fondées sur la gloire des armes, sur ses majorats, sur le sol, sur la terre et non sur le trafic, et non sur l'esprit mercantile, ennemi de toute illustration d'honneurs, de services et de talens. Sans doute le commerce et l'industrie trouvaient leur place sous le gouvernement de cet homme, dans les avantages que les richesses pouvaient lui procurer ; mais dans les justes notions qu'il avait du pouvoir, il les avait toujours tenus à la distance où ils devaient être de la sphère de l'action politique. Le jeu des ressorts qu'il avait habilement combinés roulait entièrement sur les classifications élevées que je viens de citer, d'illustrations, de gloire et de noms qu'il avait trouvés ou qu'il avait créés : les

possesseurs des terres avaient à ses yeux une autre valeur, que l'homme de la banque et de la patente.

CHAPITRE VI.

Du rétablissement de la monarchie.

L'Empire a fini avec la chute de l'homme qui l'avait élevé; l'antique race de nos rois est venue reprendre sa place, pour conserver, sans doute, ce qui avait été refait de pouvoir par celui auquel elle succédait, puisqu'elle était tombée et avait péri pour en avoir manqué; pour continuer l'œuvre de la monarchie en y mettant le sceau d'un principe de droits consacrés par le temps, principe qui faisait disparaître ce qu'il y avait d'incertitude, de défiance et de violence dans l'état de choses qui venait de finir, pour lier

dans une homogénéité parfaite les siècles passés avec le siècle présent. Mais non, telles ne furent pas les destinées de la France, la royauté recommença l'œuvre de 1789, elle la recommença avec tout le caractère de légèreté, d'imprudence qui avait préludé au jour de sa chute et de ses malheurs; elle refit de la république à la manière anglaise. Elle crut faire de l'aristocratie en improvisant une chambre haute comme la constitution de l'an 3 avait créé un conseil des anciens, pour pondérer les deux autres corps politiques appelés Directoire et Conseil des cinq-cents. Elle crut qu'en ajoutant au sénat de Bonaparte les courtisans qu'elle ramenait avec elle, elle allait d'un trait constituer la puissance d'un corps qui dominerait la nation et la grouperait autour du trône. Mais que dis-je? elle ne crut rien, elle fit, sans calcul, sans réflexion ce que quelques rêveurs, quelques intérêts, restes de nos temps de troubles publics, vinrent lui imposer, appuyés sur l'opinion d'un monarque, chef des armées qui

couvraient alors le sol de la France, et qui, complètement étranger au pays, fut facilement entraîné à tout ce qu'on voulut lui persuader pour la plus grande prospérité d'un peuple qu'il croyait rendre à la liberté.

Lorsqu'on retrouve un trône après vingt-cinq années d'exil et de misère, on n'est pas difficile sur les conditions, la principale affaire est d'y remonter; s'y maintenir soi et les siens, ce n'est pas ce qu'on examine, on y est remonté par la grace de Dieu, on croit qu'il nous y maintiendra; c'est sans doute beaucoup plus commode; mais ce n'est pas toujours sûr. Henri IV, dont on a tant invoqué le nom, prit d'autres précautions; mais il est vrai que son épée aida beaucoup les bonnes dispositions de la Providence (1).

(1) Puisque nous rappelons le souvenir de cet excellent prince, je ne puis m'empêcher de citer ici une de ses lettres familières à son ministre Sully. Qui ne serait pas attendri à la lecture de cette lettre? que de bonté, que

Le premier soin des faiseurs de liberté, des arrangeurs de républiques fut de donner

---

de raison, quelle justesse de jugement, quel cœur un tel roi n'aurait pas conquis? Comme il était Français! quel serviteur de l'époque où nous sommes, quel service envers le monarque et la royauté a été payé dans ces temps difficiles d'un seul mot qui aurait pu faire palpiter le cœur d'un homme généreux? Non, l'étiquette ne le permet pas; on ne doit même pas parler au fonctionnaire le plus élevé, si cela n'est pas admis dans les habitudes du palais, ou réglé dans le livre des cérémonies. Voici cette lettre de ce prince dont on a tant revendiqué le souvenir, et dont on a si peu suivi les nobles et généreux exemples :

« Mon ami, vous êtes prompt; modérez votre co-
« lère, et que votre fierté ne soit pas blessée de tout ce
« qu'on écrit contre vous. Par là, vous ferez enrager
« ceux qui vous portent envie du bien que je vous
« veux. Si c'étaient tous les bons et vertueux qui vous
« attaquent, je vous plaindrais; mais voyez que vos
« ennemis sont les méchans et les méprisés. Ne vous
« laissez point abattre par le chagrin; car je vous ac-
« cuserais de vanité. — J'ai besoin de vous pour mes
« finances qui sont dans une grande crise, et où nul

toute l'extension possible aux élémens propres à cet ordre de combinaisons politiques; l'élection directe des membres de la chambre des Députés par les contribuables, la discussion publique des lois dans cette assemblée, la liberté de la presse, toute la puis-

---

« ne comprend aussi merveilleusement, comme vous
« pouvez faire. Oubliez tout cela ; c'est chose qui
« arrive, je ne dis pas souvent, mais toujours, que
« ceux qui manient les grandes affaires sont sujets
« à l'envie et à la calomnie. Vous savez si moi-même
« j'en suis exempt, et d'une ou d'autre religion. Ce que
« vous avez à faire, c'est que, comme je prends conseil
« de vous dans mes affaires, vous preniez conseil de
« moi aux vôtres, quand elles importent tant soit peu,
« comme vous ferez du meilleur ami.

« Hâtez-vous, venez me voir; j'achèterais votre
« présence de beaucoup. J'ai auprès de moi de bons
« serviteurs qui vous désirent en toute sincérité. Je
« veux vous ouvrir mon cœur; il n'y a ni de l'amour,
« ni de la jalousie; c'est affaire d'état. Adieu, mon
« fidèle. Ma femme, mes enfans, tout le ménage se
« porte bien. Ils vous aimeront autant que moi, ou je
« les déshériterai. »

sance que pouvaient avoir les intérêts populaires; mais on n'étaya cet édifice d'aucun des contre-forts qui, dans le pays qu'on imitait, la modèrent et la dominent, par cette chambre haute qui, là, occupe toutes les positions élevées du pays, est seule maîtresse et propriétaire de toutes les forces du sol, et par cette possession nomme la plupart des membres de la chambre des communes. Aussi, qu'est-il arrivé? Ce qui devait être ; la démocratie encore une fois coule à pleins bords de tous les côtés. La constitution politique du pays s'est ainsi arrangée, tandis que le pouvoir revenu pas plus instruit que lorsqu'il était parti, a continué la nonchalance et l'abandon du triste règne de Louis XV, livré les affaires de l'État au premier venu, sans examen, sans choix, aux plus intrigans, à ses entours, courtisans, favoris de toutes sortes.

Ce n'était pas de modifier la législation qu'il fallait s'occuper au retour de nos rois; l'organisation politique du pays était admi-

rable; la France se rappellera long-temps l'homme extraordinaire à qui elle la devait, parce qu'il est à craindre que jamais elle ne jouisse d'autant de calme et de tranquillité. Cet arrangement politique était admirable, parce qu'il était adapté aux besoins du siècle, c'était ce que pouvaient supporter les mœurs actuelle. La France avait fait l'expérience de ses vertus républicaines, elle se rappelait tous les maux que ces imitations de la Grèce et de Rome lui avaient attirés (1); les soldats

(1) M. Le Sage, dans son admirable Atlas historique et généalogique, fait ses justes réflexions sur notre disposition à imiter ces peuples.

Il est sur des rives lointaines une racine dont la préparation fournit une nourriture bienfaisante, et qui serait un poison, si l'on ne prenait le soin d'en extraire certains sucs. Telle peut être pour nous, peuples monarchiques, l'histoire de Rome républicaine; ses plus beaux traits, ses plus belles actions, ses plus belles vertus, se trouvent identifiées avec des principes politiques dont l'adoption serait pour nous un funeste travers; et pourtant comment nous en garantir? Tout

dans les camps avaient pu prendre les belles qualités de ces grandes époques de l'histoire

---

concourt à nous en imprégner; nos premières études respirent l'horreur de la royauté et l'amour de la république : on nous fait admirer ce dont précisément il faudrait nous distraire. A chaque page de nos classiques, on lit des déclamations en faveur de la liberté, et des imprécations contre les rois; ce sont sans cesse des traits d'enthousiasme, de fierté, d'indépendance, qui tous plaisent fort à la jeunesse; le succès les accompagne, et l'historien les vante. Voilà nos premières leçons. Pourraient-elles ne pas influer sur le reste de la vie? Aussi, jetés par la suite dans un monde où les devoirs et les obligations se trouvent en opposition directe avec les impressions déja reçues, que résultera-t-il d'une si étrange contradiction? Les caractères inquiets et turbulens seront ennemis du système qui les gouverne; les esprits frivoles seront au moins indifférens, et souvent les cœurs honnêtes et fermes les soutiendront plutôt par honneur que par conviction. Une telle divergence est le fléau de l'État.

Quel dommage qu'une plume aussi forte que celle de Tacite, qui nous a peint le hideux tableau d'une tyrannie à peine croyable, ne nous ait pas transmis en opposition les félicités de la monarchie sous les

du monde; mais c'était un effort dû à la sévère discipline des habitudes militaires d'un peuple belliqueux, passionné pour la gloire. Toute une nation ne peut vivre dans les camps : une nation surtout dont le sol couvert de grandes cités où les arts et le luxe ne cessent d'exciter aux plaisirs et à la mollesse, d'aiguillonner tous les appétits matériels, un pareil peuple peut bien admirer les grandes qualités de l'homme du premier âge, mais les pratiquer? C'est ce qui ne s'est pas encore vu, c'est un retour qui ne s'est pas encore fait. Trop heureux il doit être dans un tel état de civilisation, d'être gouverné et dirigé par un pouvoir fort qui l'abrite contre ses propres faiblesses, qui le défende contre l'abus d'un bien être, tendant toujours à énerver les ames, et à isoler l'homme de la famille en le renfermant dans le cercle étroit de ses intérêts personnels, et par

---

beaux règnes suivis de Trajan, de Marc-Aurèle et d'Antonin !

là à briser tous les liens de la société. En France, il faut donc en convenir, l'épreuve était faite, elle avait tout ce qu'elle pouvait supporter dans son organisation politique. Sans doute si Bonaparte, arrêtant ses expéditions militaires là où elles devaient finir, avait porté tous ses soins, appliqué toute son attention à reconstruire un édifice qui aurait moins dépendu de la volonté d'un seul homme, il pouvait le faire, il en avait les moyens et le pouvoir, les matériaux étaient à sa disposition; mais son génie n'était pas de construire sur une autre chose que sur lui-même. Il aurait pu, je n'en doute pas, former des mœurs nouvelles, ramener entièrement aux habitudes agricoles, sortir la population des cités; mais si, d'une part, cet arrangement de la vie sociale eût donné plus de force et de ton à la nation, l'eut mieux appropriée aux inclinations monarchiques et guerrières, il eut redouté qu'il ne lui donnât plus d'indépendance, plus de virilité, moins de facilité à se plier à toutes ses volontés. La

main, et si quelques-unes purent lui échapper, des palais furent bâtis dans chaque chef-lieu de département pour appeler autour de ses envoyés, de ses préfets tout ce qui pouvait rester dans le fonds des provinces, indépendant et étranger aux besoins, aux nécessités qu'il voulût imposer à toute la population. Des traitemens énormes furent donnés à tous ses délégués, à tous les fonctionnaires pour imprimer partout le luxe et la dépense. Le luxe grandit bientôt hors de toute proportion avec les fortunes privées; le vœu fut rempli; le fisc augmenta ses revenus en raison des dépenses des particuliers, le pouvoir par conséquent augmenta en richesses à mesure que les familles s'appauvrirent; telles furent les chaînes que la France reçut de

---

élémens de morale publique. Publicistes de toute nature, écrivains qui faites gémir les presses sur les grands intérêts des sociétés humaines, méditez et réfléchissez à l'aspect de ce tableau qui n'est malheureusement que trop vrai!....

l'empire ; ce passage fut facile, le temps était arrivé, la république ne devait être qu'une ombre, les arts, les voluptés de la vie avaient préparé la nation à ce joug (1).

---

(1) Alors arriva cette manie des places, cette lèpre qui dévore la France, et sous laquelle toutes les institutions généreuses doivent succomber. En Angleterre, le pouvoir est pauvre et la nation est riche ; presque tous les emplois d'administration sont honorifiques, ainsi que la plupart des magistratures ; l'homme n'attend rien, là, du gouvernement, et le sert autant que son honneur et les intérêts du pays y sont liés. En France, au contraire, le gouvernement est riche, et la nation est pauvre : il y a de l'aisance et peu de grandes fortunes. Le luxe grandi hors de toute mesure, a donné des besoins bien au-delà des ressources des habitans. Pour y suffire, il faut rechercher les places et les emplois, tendre la main au gouvernement qui, faisant un monopole de ces mêmes places, ne les donne qu'au prix de l'indépendance de celui qui les reçoit. Telle est la corruption systématiquement établie, système établi par le pouvoir absolu, et perfectionné au plus haut degré depuis l'arrangement d'un état de choses qui aurait dû le proscrire en principe, mais

Mais ce qui convenait à une autorité craintive et défiante, à un homme sans titre réel,

---

qui, tout au contraire, en a fait une arme puissante, pour tenir toutes les consciences dépendantes de sa volonté, pour envelopper dans un vaste réseau les familles comme les individus, qui ne peuvent s'ouvrir aucune issue, parcourir aucune carrière, sans le secours du pouvoir qui emploie le milliard (qui aujourd'hui est d'un milliard et demi) de contributions à ces destinations d'intérêt personnel, exclusivement aux grands et nobles intérêts du pays. Ainsi la loi fondamentale est corrompue, est dénaturée par la dépendance de la nation, qui, de l'électeur au député, du député au pouvoir, détruit la liberté du vote. Les électeurs demandent des places aux députés, et les députés au gouvernement; telle est la chaîne qui, malgré toutes les lois et malgré toutes les pompeuses déclarations, lie tout à un principe unique d'où découle la fortune. Singulière combinaison de choses qui fait naître les réflexions les plus étranges, et je dirai les plus tristes sur la société. Les nations donnent l'argent avec lequel quelques hommes les subjuguent, les soumettent à leur volonté, et les nations se plaignent ensuite.... Pauvreté de l'homme!

sans précédens, produit d'une révolution qui avait vu tant d'élévations et tant de

---

Il faut remarquer que dans cette constitution politique du pouvoir, dont la vie annuelle repose sur le vote, et le vote sur le mouvement des places, ces places, dans toutes les carrières et dans toutes les branches, devenant la proie des électeurs et des députés, n'appartiennent plus à des études spéciales et appropriées aux connaissances qu'elles requièrent; et l'on voit ce qui doit résulter d'abus, de mauvaise administration dans une semblable combinaison de choses qui jette dans les emplois publics, sinon des hommes complètement ignorans, du moins presque toujours complètement étrangers à la fonction. Combien n'a-t-on pas vu de députés, de simples campagnards devenir des premiers magistrats; de marchands et de fabricans, administrateurs et même ministres; puis, sans plus d'examen, qui, en entrant à l'hôtel du ministère, étaient obligés de demander des leçons au commis, pour savoir ce qu'ils avaient à faire. Aussi la France est-elle devenue le patrimoine des commis. Il n'est pas de hameau qui ne soit inondé par leurs circulaires, pas de ville qui ne soit encombrée de leurs écritures.

Comme les passions et l'esprit de parti aveuglent les

chutes, pouvait-il convenir également à un pouvoir d'une nature toute différente dont

---

hommes ! dans quelles erreurs ne tombent-ils pas ! Ils veulent la liberté ; ils cherchent des garanties contre les abus du pouvoir, et ils ne pensent pas que ce morcellement des propriétés, que cette division à l'infini des héritages, est de toutes les combinaisons des lois civiles la plus favorable au despotisme ; qu'il n'y a de résistance dans les corps comme dans les individus qu'autant qu'il y a indépendance de fortune. Qu'on réalise en France le conte de Voltaire, *l'homme aux quarante écus*, et l'esclavage le plus positif en sera la suite. Bonaparte avait pris d'assez bonnes leçons dans Machiavel : en donnant d'énormes traitemens à ses fonctionnaires, il exigeait qu'ils fussent mangés au mois et à l'année, comme il les distribuait, afin de tenir toujours l'homme dans sa dépendance ; il ne souffrait pas qu'on fît des économies pour se soustraire à sa volonté. Les parlemens, le corps de la magistrature, si respectable autrefois, devait tout son lustre aux richesses qu'il possédait. Et qu'on fasse attention à ces lois fiscales, perfectionnées au suprême degré de nos jours, que par les droits établis sur les successions et les mutations, dans cette innombrable quantité de pe-

les bases étaient étayées sur des siècles, un pouvoir tout de principes, tout de droits et non de force et de violence, un pouvoir tout moral enfin? Non, sans doute, des mœurs de cette sorte, une telle direction donnée aux esprits, une pareille impulsion imprimée au pays ne pouvaient convenir à sa nature, ne pouvaient se combiner avec les élémens qui lui étaient propres, de religion et de vertu. La royauté ne pouvait revenir que pour régner avec la vérité et la justice; la loi était indifférente si le but était rempli, l'arrangement politique était bon; la constitu-

---

tites propriétés qui changent de main presque toutes les années, puisque les modiques revenus ne suffisent plus aux besoins, le gouvernement devient en réalité le seul et unique propriétaire; le colon ne travaille effectivement que pour lui. En Chine, l'empereur est le propriétaire de droit des terres de l'empire, et ici, le monarque l'est de fait. Ce qui conserve la liberté anglaise, ce qui défend les institutions dans ce pays contre l'abus de l'autorité, c'est l'indépendance de fortune du corps aristocratique.

tion morale, seule, était vicieuse; c'était celle-là qu'il fallait changer; relever l'homme au lieu de le courber. Mais non, on renversa ce qu'il y avait d'autorité, de force et de pouvoir dans la législation, on détruisit ce qu'il y avait d'utile pour l'état, et l'on grandit hors de toute mesure les moyens de corruption, d'immoralité publique, corruption qu'on fut chercher dans la loi même en la jetant dans les intérêts les plus contraires à la prospérité du pays. Non-seulement on retira la loi élective des mains du pouvoir; mais on la sortit du sol pour la livrer à l'action de la plus absolue démocratie, aux élémens les plus opposés à la monarchie. Pour vivre alors, pour se défendre contre la folie de dispositions aussi absurdes, il fallut corrompre les hommes pour éluder la loi; il fallut honteusement et sottement publier, que le gouvernement représentatif était corrupteur de sa nature; il fallut insulter au bon sens et à la probité pour chercher les moyens d'atténuer la force du poison qu'on avait

préparé soi-même; tuer la nation, pour donner à chaque session une année de vie au pouvoir; multiplier les places, les emplois, les traitemens de toutes sortes; les couvrir le plus possible d'or et d'argent pour tenir toutes les consciences captives et dépendantes, avilir l'homme en le plaçant entre son honneur et ses intérêts, entre ses devoirs et son existence; ainsi, depuis quatorze années, les plus énormes subsides, les impôts les plus accablans, les emprunts les plus onéreux ont été employés à faire marcher une machine construite dans des vues d'intérêt personnel et acceptée par la faiblesse et l'ignorance, une machine grotesque et ridicule, sous laquelle tous les sentimens élevés ont dû être étouffés.

Si Bonaparte, dans les nécessités de sa situation, avait cru devoir énerver les forces de l'esprit, en multipliant les besoins du corps, en lui imposant des goûts et des jouissances nouvelles par les séductions des arts et du luxe, quel rapide développement ces

besoins n'ont-ils pas opéré par ces dernières méthodes de gouverner les hommes! quel empire scandaleux et funeste, pour satisfaire tous ces goûts, l'argent, le seul argent n'a-t-il pas pris sur toutes les autres valeurs! Au moins, sous l'empire, le courage, le mérite, l'homme d'état, magistrat ou administrateur, recevaient un lustre, avaient une considération indépendante, et au-dessus du poids de la matière; le pouvoir avait senti qu'il devait conserver par devers lui une monnaie d'un prix autrement élevé que celle que pouvait se procurer le vil usurier, l'avide trafiquant. Ces titres, ces cordons, récompenses de travaux et de services, étaient non-seulement élevés par les qualités qu'ils représentaient, mais, en y joignant la fortune, on y avait attaché des droits politiques, des distinctions sociales qui leur donnaient la plus noble considération.

Habilement, la monarchie a dû défaire tout cela, ne rien laisser debout de ce qui avait été construit par la main forte qui avait re-

fait la société. En donnant aux corps populaires, électoraux et législatifs, la souveraine puissance, elle a eu l'admirable soin (en les livrant aux intérêts mercantiles de préférence au sol) de ne les faire représenter que par les écus bien sonnans du cens, de sorte que le maréchal de France, le premier président de la première cour du royaume sont des îlotes dans l'état; leur tailleur et leur cordonnier ont des droits politiques, font partie de la souveraineté, lorsque celui qui commande les armées, celui qui, dans la sévère et juste application des lois, dispose de la vie, de la fortune des citoyens, sont l'un et l'autre étrangers au pays. La fortune est donc tout et le moyen de tout : hors elle, tout est néant; n'importe dans quelles mains soit l'or, celui qui le possède a toutes les valeurs de la société. Et observons ici comment cette valeur est répartie en France : j'ai dit que les professions les plus communes avaient des droits politiques, tandis que les fonctions, les dignités les plus élevées n'en avaient pas;

c'est tout simple. Un soldat, par son mérite et son courage, devient maréchal de France; un simple jurisconsulte, par son savoir, devient le premier magistrat du royaume; l'un et l'autre, dans la carrière qu'ils parcourent, sont loin de pouvoir amasser des richesses; à peine, dans les gradations qu'ils doivent parcourir, s'ils ont de quoi vivre. Un officier, dans ses premiers grades, a tout au plus le traitement qu'on donne à un domestique; un juge a moins que le dernier garçon de boutique : ils arrivent, par conséquent, l'un et l'autre aux plus hautes dignités, aussi pauvres qu'ils ont commencé, lorsque les deux métiers que je viens de citer ont donné à ceux qui les professent des millions de fortune, chose maintenant commune à Paris. Dans cette cité, le premier président de la cour royale a 36,000 f. de traitement, et l'huissier près de cette même cour se fait 60,000 f. de revenu; le maréchal de France a 40,000 f. par an, et d'une foule d'états, de métiers et de professions diverses, il ressort des revenus

de 150 à 200 mille francs chaque année. Les enfans de ceux-ci auront les palais, les hôtels, toutes les premières positions sociales, lorsque les enfans de ceux qui se seront voués au service de l'état, qui l'auront défendu, conservé par leur courage, honoré par leurs travaux et leurs vertus, seront dans la misère, condamnés à l'obscurité et à l'oubli (1)!

J'espère qu'on n'osera pas citer la pairie pour compensation; cette institution qui était la base de ce nouvel édifice est désormais flétrie : M. de Talleyrand a commencé par la donner à ses amis, M. Decazes à ses créatures, et M. de Villèle à ses complaisans; exem-

(1) De cette sorte, en cherchant à imiter dans les législations modernes les gouvernemens de l'antiquité, nous y mettons une légère différence dans l'exercice des droits politiques, que ceux qui étaient à cette époque ilotes, esclaves ou affranchis, sont maintenant les citoyens, et ceux qui étaient les citoyens sont maintenant les ilotes.

ple qui sera sans doute suivi par leurs successeurs ; seuls, les serviteurs de l'état, seuls, le talent, le mérite, les vertus élevées qui se voueront au service du pays, n'appartenant à aucun de ces pauvres intérêts privés, à aucune coterie, en seront exclus. Ainsi ce corps qui, bien constitué, aurait dû être la sauvegarde du pays, défendre l'État et les lois dans les temps de tempête et de crise, dès sa naissance a été décoloré aux yeux de la nation ; cette institution a perdu tout son lustre, est restée sans puissance dans l'opinion publique, puissance qu'elle ne pouvait acquérir qu'avec un beau et noble caractère réuni à une grande fortune. Deux cents membres auraient suffi dans son origine ; les talens et les qualités se seraient trouvés, et l'état était assez riche pour fournir une fortune indépendante à ceux qui en auraient manqué, fortune établie sur de grands majorats, autour desquels se seraient groupées les populations des provinces. Mais, non ; dans un renversement d'idées et de choses, ici comme en tout ce qui se pratique,

on a fait la pairie mendiante et sans considération, et la chambre élective riche autant que populaire.

CHAPITRE VII.

Du pouvoir et de ses contradictions avec les lois. — De l'esprit religieux et des prêtres.

Examinons maintenant tout ce qu'il y a d'incompatibilité dans cet étrange et singulier arrangement des affaires humaines : un pouvoir dont les habitudes et les goûts les plus chers se renferment dans l'intérieur d'un palais, intérieur presque semblable à celui des princes de l'Asie : tel à peu près que celui que trouva Julien à son arrivée à Constantinople, où les officiers des gobelets, de la garde-robe, de la chambre, de la bouche, dévoraient la plupart les revenus de l'empire. Comment concilier cette manière d'être du pouvoir avec une législation républicaine ?

Quelle possibilité de combinaison d'élémens si disparates et si ennemis ! Des marchands, des fabricans, des banquiers, des avocats ayant la toute-puissance, faisant les lois, renvoyant et jugeant les ministres, accordant ou refusant les subsides; et un pouvoir, une cour qui les dédaigne, qui les craint, et qui, pour vivre, est obligée de se mettre annuellement à leurs pieds; des marchands, des banquiers, des publicains qui, à la faveur de ce mouvement immense donné à l'industrie, sont devenus les seuls possesseurs de l'argent, et par conséquent les maîtres d'un pays où il n'y a que l'argent qui règne, que lui seul qui ait de la valeur; des marchands dont la nouveauté, la mobilité de fortune ne peut supporter ni hérédité de pouvoir ni tradition de noms et de titres.

La royauté est venue avec ses antiques droits politiques; mais les fondemens de ces droits étaient la religion: c'était elle qui les consacrait, qui devait inspirer au peuple le respect, la vénération pour un pouvoir qu'elle

avait créé, qui s'était identifié avec elle, et qui ensemble avait grandi et s'était élevé du sein des Gaules, du premier jour de la civilisation, à la plus grande gloire de la France. Mais si la religion devait donner son plus grand appui au trône; c'était à celui-ci à lui rendre à son tour son plus beau lustre, à la rendre plus sublime, plus belle, plus respectable que jamais aux yeux des hommes; mais ici même oubli, même inconséquence que dans la constitution politique de l'État, quoique d'une importance autrement grande pour le salut et le bonheur des nations; car les lois peuvent se refaire, se recomposer, tandis que les croyances, lorsqu'on les altère, qu'on les affaiblit dans l'esprit des hommes, ne se refont plus, et là est le germe des plus grandes révolutions humaines.

Aux peuples éclairés, ce ne sont pas des cérémonies qu'il faut, ce n'est pas à leurs yeux qu'il faut parler, mais à leur raison, et la raison peut-elle être satisfaite, là où la pratique de la vertu ne sera qu'accessoire, là

où l'honnêteté sera oubliée pour faire place à l'exercice extérieur du culte. Les cérémonies n'ont été établies que pour mettre l'homme en communication avec son Dieu, pour le rappeler constamment aux vertus qu'il exige de lui ; ce sont des moyens et non des fins. Que fait à la divinité que vous alliez dans son temple, que vous vous prosterniez au pied de ses autels, si vous ne remplissez les devoirs qu'elle vous impose, si vous ne vous y rendez avec la ferme résolution de les suivre ? C'est commettre au contraire le plus criminel sacrilège, insulter à sa céleste substance que de croire avoir obéi à ses volontés par des rapports purement matériels ; c'est même la faire participer au commerce le plus scandaleux en invoquant son saint nom, en l'appelant si souvent en témoignage, en garantie des engagemens qu'on prend et qu'on impose, pour les méconnaître et s'en jouer souvent immédiatement après les avoir pris (1). Ce n'est

(1) A l'ouverture de chaque session des chambres,

tions! Une vérité trop grande peut être, c'est que si la croix de bois a fait la conquête du monde, la croix d'or pourrait bien le perdre. Non, ce qui a été aux époques de barbarie et de ténèbres doit tomber et disparaître en présence du développement de l'intelligence; des comparaisons aussi choquantes ne peuvent supporter l'examen de la raison : il faut que tout rentre à sa place; que les effets, que les actes soient d'accord avec les principes. C'était ainsi qu'il fallait être, qu'il fallait agir en revenant la relever cette croix, partout où elle avait été abattue; ce n'était pas sur l'or, l'argent et le bronze qu'il fallait reconstruire le temple, mais sur la pierre et le bois le plus modeste, sur les vertus du premier âge, c'était avec l'humilité et le désintéressement des apôtres, leur noble éloquence, leur charité, leur si douce et si puissante morale que le prêtre de J.-C. que l'épiscopat devaient de nouveau apparaître sur le sol catholique et chrétien de la France. C'était l'Évangile à la main, avec ses saintes et

pures doctrines qu'il fallait s'annoncer au peuple pour le ramener à son Dieu, dans les vertus qu'il commande, dans les vertus dont ce peuple a besoin pour son bonheur dans ce monde et dans l'autre; s'occuper de faire des honnêtes gens avant de faire des catholiques, de la morale avant la pratique; et non habituer les hommes à croire qu'on pourrait se passer de probité, en suivant exactement les cérémonies; payer un tribut au prêtre avant de le payer à Dieu. Telle a été la cause de la décadence et de l'affaiblissement de toutes les croyances; au lieu de diminuer la pompe et l'éclat de l'exercice extérieur du culte, à proportion que les hommes se sont éclairés, pour y substituer la simplicité de la morale, les ministres au contraire croient les ramener en les surchargeant de pratiques; c'est une erreur funeste dans laquelle l'orgueil qui les entraîne eux-mêmes les fait tomber, et dans cette chute, la religion et le prêtre s'effacent ensemble. C'est à l'épiscopat surtout que ces reproches peuvent

prêtres de la religion eussent été fermes dans ce saint ministère, que dédaignant les biens de ce monde, ils eussent élevé la voix comme ils devaient le faire, contre tant d'oublis, tant de coupable indifférence, tant d'appui souvent donné aux vices, aux déprédations de toute nature; la corruption, l'immoralité, l'égoïsme n'auraient pas fait les ravages qui menacent de destruction la société toute entière! Et si d'une autre part, le prince avait compris ce que la religion avait besoin de simplicité, de modestie pour reprendre sur les esprits cet empire si nécessaire à la conservation des peuples, il aurait lui-même dirigé le sacerdoce, si celui-là n'avait compris la mission nouvelle qui lui était confiée dans la reconstruction du temple; mais les décrets immuables de la Providence qui dispose du sort des nations, ont voulu que ni l'un ni l'autre de ces grands ressorts des sociétés humaines n'aient rempli les obligations qui leur étaient imposées; que rien n'ait été fait pour des temps aussi difficiles, pour une

époque où il faut des vertus et non des apparences, du travail, du talent pour ceux qui dirigent les hommes, et non de l'indolence et de l'ignorance, de la faiblesse qui abandonne tout et livre tout.

La faiblesse au teint pâle, au regard abattu,
Tyran qui cède au crime et trahit la vertu.

CHAPITRE VIII.

De l'influence des femmes sur les mœurs.

Au milieu de cet abandon de ceux auxquels le ciel a confié leurs destinées, que feront les peuples? Ils tomberont dans l'anarchie et le chaos, l'intérêt personnel prendra

(1) Ils feront des révolutions, c'est-à-dire qu'abandonnés par le pouvoir qui doit les conduire, ils tomberont dans le désordre; mais à qui la faute? Quel sera donc, en ce sens, le véritable révolutionnaire, si ce n'est le gouvernement?

Il faut être de la plus mauvaise foi du monde, dénier l'expérience des siècles, pour faire un crime aux peuples des malheurs qui leur arrivent par suite des bou-

la place des vertus publiques, chacun cherchera à saisir un lambeau du pouvoir pour en faire une spéculation; les passions, les vanités, toutes les ambitions se livreront des assauts divers sous le voile des plus généreux sentimens; on flattera la multitude par les plus belles espérances de changement, afin que ceux qui obéissent prennent la place de ceux qui commandent, ceux qui n'ont rien, celle de ceux qui possèdent. La république sera dans tous les esprits; mais tous auront-

leversemens politiques; ce sont les pouvoirs qui, dans tous les temps du monde, ont manqué aux obligations qui leur étaient imposées, d'équité, de savoir et de conduite, et ont été par là les véritables auteurs des catastrophes qui ont tourmenté l'humanité, les véritables révolutionnaires, et non les individus, les hommes hors de la direction des affaires publiques, qui, abandonnés à eux-mêmes, sans guide et sans appui, se sont naturellement livrés à tout ce que leurs passions et leurs besoins leur ont demandé : les dynasties, les pouvoirs n'ont jamais péri que par leur propre faute.

ils plus de vertu que n'en a eu le pouvoir, ce pouvoir qui, depuis quatorze ans, a passé par une foule d'hommes de tous les rangs et de toutes les opinions. Qu'ont-ils produit ces cinquante ou soixante ministres qui se sont succédé, depuis M. de Talleyrand jusqu'à ceux d'aujourd'hui ? Comment se fait-il qu'aucun n'ait présenté ni les forces, ni les talens nécessaires à l'exercice de cette haute fonction, alors surtout qu'il n'en fallait pas de très élevés (1), et qu'au contraire tous à peu près

---

(1) L'esprit ne suffit pas pour être un homme d'état; il faut surtout, avec une étude profonde de l'homme, une grande élévation de caractère, pour savoir se dépouiller de tous les liens d'intérêt personnel, de tout esprit de coterie et de parti, et surtout de cette pauvre popularité du moment, pour ne voir que le jugement de la postérité sur ses actions, écouter l'histoire, la bien méditer, ne pas voir les lois en théorie, mais dans leur possibilité, dans leur utilité d'application sur le pays qui doit les recevoir. On peut être un habile rhéteur, et avoir des vues fort courtes lorsqu'il s'agit de juger le caractère et le génie d'un peuple. J'ai vu bien

aient suivi la pente commune, ne se soient occupés que de tirer bénéfice et avantage de leur place, en abandonnant ceux du pays, en oubliant également les obligations qui leur étaient imposées, et que néanmoins, sortis de ces mêmes charges, par l'excès de leurs fautes et le résultat de ce même oubli, ils n'ont pas craint, en quittant ces hautes fonctions pour de tels motifs, de se donner mutuellement les récompenses dues aux plus grands services et aux plus belles qualités? que, sans aucune espèce de pudeur, sans respect pour les convenances, pour les égards les plus ordinaires envers l'opinion des hom-

---

de cette espèce d'hommes au pouvoir; je les ai vus pleins de souplesse, de subtilité, pour analyser une question de droit, pour décomposer une phrase, un mot; je n'en ai pas connu à qui cette étude fût familière : propres à parler et à discourir sur tout, mais bien peu à réfléchir sur les causes premières, il semble, dans cette espèce d'homme, que l'abondance de la parole détruit la force de la pensée.

mes, ils aient non-seulement affiché aux yeux de la société toutes ces faveurs ; mais que de tels biens, acquis par de tels moyens, leur aient donné et leur donnent la considération que toutes les vertus les plus éminentes ne peuvent donner? Voilà le signe le plus positif de la chute de l'esprit de l'homme, non comme savoir, mais comme force d'application, et ici est vérifiée la pensée toute sublime de Pascal : « *Le mal dans le remède ;* » car quel est le remède aux maladies morales des nations ? c'est la puissance de l'opinion publique, non cette opinion éphémère d'une heure, d'un jour, créée par la mode, le goût ou l'enivrement du moment, mais celle qui a sa source dans la conscience, là où le ciel a déposé ce sentiment ineffaçable du beau et du juste. Si cette voix est sans force, si elle ne se fait plus entendre, si impunément on peut la braver, et, plus que cela, si la corruption s'infiltre même jusque dans ce sanctuaire ; que la probité, que l'honnêteté change de caractère, que la ruse, que la

métaphysique, parviennent à façonner la conscience sur un autre modèle que celui qu'elle a reçu de son créateur; que le mal ne soit plus le mal, que les mots changent d'acception, alors tout est fini pour un peuple; il aura beau refaire ses lois, elles seront toutes corrodées et flétries par la main qui les mettra en œuvre. Là où un maréchal de France (la première dignité du pays, fondée sur l'honneur) se fait banqueroutier, sans décheoir aux yeux du prince comme à ceux de la société qui le reçoit avec la même considération; là où des chefs militaires, flétris par des arrêts des tribunaux, restent également dans leur position sociale, reçoivent, au contraire, dans la proportion des accusations élevées contre eux, des récompenses, et semblent être plus dignes des faveurs du monarque, parce qu'ils sont plus accusés (1);

(1) Où la raison et la probité ont-elles été plus ouvertement insultées que dans ce scandaleux procès des dilapidations du trésor en Espagne? à quel degré le

là où le traitant le plus soupçonné de déprédation, où le trafiquant le plus entaché dans sa réputation, sont les plus recherchés dans leur alliance par ce qu'il y a de plus élevé dans le pays, par cela seul qu'ils ont de l'argent.

Là, dis-je, enfin, où il n'y a de déshonorant que la misère et de considération que

---

pouvoir a montré ici ses complaisances pour couvrir les dilapidations et les dilapidateurs! Forcé, contraint par l'opinion publique jusque dans ses derniers retranchemens, il est obligé de nommer une commission pour examiner les faits sur lesquels pèse cette accusation. Cette commission, composée des hommes de la réputation la plus honorable, déclare à l'unanimité qu'il y a eu effectivement monstrueuse dilapidation des deniers publics, et par conséquent dilapidateurs. Eh bien! malgré l'authenticité de déclarations aussi patentes, il a fallu qu'il n'y eut ni déprédateurs, ni déprédation; que les dilapidations restassent aux mains de ceux qui les avaient commises; car telle a été la volonté du pouvoir dans son active influence sur les tribunaux qui ont dû connaître de cette honteuse affaire.

la fortune, il est tout simple alors qu'il n'y ait plus d'autre émulation que l'argent, parce que lui seul donne tout : les plus grandes douceurs de la vie, les biens matériels et tous les biens d'opinions ; comment tout ne chuterait-il pas à ce prix, par les mêmes causes qui ont fait périr les autres États ? Car, quoique sans doute la différence soit immense des temps d'aujourd'hui à ceux de l'antiquité, les passions grossières de l'homme n'en restent pas moins les mêmes, ces passions dont il doit faire le sacrifice à la société en échange de valeurs morales que lui donne cette même société ; mais si ces valeurs perdent leur empire, si même, en se livrant aux vices, il a toute la représentation, il obtient les hommages, la vertu, si les honneurs, cette monnaie si précieuse du mérite, change ainsi de place, Eternellement quel que soit le développement de l'esprit humain, quelle que soit la sphère nouvelle qu'il puisse parcourir, là sera infailliblement la fin des nations, parce que ces seuls et uniques liens sont dans la force et

dans la juste application de ces valeurs. Oui, certes, Pline avait raison ; ce n'est pas tout que donner des lois sages à un peuple, il faut lui donner des vertus capables de les supporter ; il faut lui donner des mœurs qui leur soient analogues.

Changer les mœurs d'un peuple, rajeunir un vieux corps, c'est une grande entreprise, difficile à réaliser.

Nous avons dit que quelle que fût l'extension extraordinaire qu'avait reçu l'esprit humain, dans cette époque de l'histoire du monde, l'homme n'en restait pas moins le même avec ses inclinations et ses besoins, puissans mobiles de son être, qui, dans leur action déréglée, débordent et maîtrisent les facultés de son esprit : c'est là l'homme de tous les temps et de tous les lieux, ce qu'il a été et ce qu'il ne cessera d'être. Mais si l'homme d'aujourd'hui, malgré le cercle immense qu'il a parcouru dans les sciences, est le même que ce qu'il était dans l'antiquité, les arrangemens sociaux sont bien autrement changés.

Les modifications qu'il a subies sont d'une importance autrement immense, par les résultats impérieux qu'elles ont amenés, et surtout par ceux qu'elles doivent produire en ce moment, résultats fondés sur ce que nous voulons dans nos constitutions politiques, ou plutôt sur ce que nous voulons imiter des temps primitifs.

Jusqu'à ce jour, dans tout ce que j'ai pu lire parmi les écrivains qui se sont occupés des institutions des peuples, je n'en ai pas trouvé qui aient traité de la différence si importante qu'a produite l'abolition de l'esclavage entre les temps anciens et les temps modernes, en envisageant cette question sous ses rapports politiques, par le changement hors de toute mesure qu'a produit cette révolution dans les combinaisons de la société, dans les positions toutes nouvelles de l'homme à l'homme, c'est-à-dire dans cette égalité de droits, où l'universalité de la race humaine s'est alors trouvée.

Chez les peuples de l'antiquité, l'exercice des

droits politiques appartenait seul à l'homme libre : par cette même raison, seul il était appelé aux fonctions publiques, au sacerdoce, à la magistrature, au commandement; seul il avait l'insigne honneur de porter les armes pour la défense de la patrie; seul il était appelé à verser son sang, à mourir pour elle, comme seul il en recevait toute la gloire. Son éducation toute noble, toute digne d'un tel but, élevait son ame, grandissait ses forces et son courage. Rien de vil des états mécaniques, des professions de toute sorte qui rapetissent l'esprit par le calcul intéressé du lucre, par l'état de dépendance de l'homme envers l'homme, n'amoindrissait son être, n'altérait ses généreux sentimens. Tous ces états étaient exercés par des esclaves, par les affranchis; s'ils étaient dégradés par leur sort, impunément pour le pays ils pouvaient l'être par les travaux dont la société ne peut se passer. Ce n'était pas la fortune qui constituait là les droits politiques, c'était la noblesse du caractère de l'homme ; c'étaient

des traditions illustres de famille, que nul ne portait sans en remplir les grandes obligations.

A-t-on bien calculé, dans les temps modernes, en recherchant cette liberté dont jouissaient ces nations, cette différence si notable avec les peuples de cet âge et les conséquences qui devaient en découler? Ceux qui font une étude des affinités du cœur humain, de toutes les sortes d'influences qui agissent sur l'homme, de tout ce qui modifie, altère ou grandit son être, ont-ils mesuré ce que pouvait produire telle ou telle préoccupation d'esprit, telles habitudes ou tels travaux de la vie, à quoi ces soins pouvaient le rendre propre? Certainement, toutes ces diverses directions peuvent le mener à la fortune, aux richesses; mais peuvent-elles également l'amener aux qualités nécessaires à ces grandes relations morales de la vie, à ce qui sort de la sphère des intérêts personnels? Au contraire, ne peuvent, ne doivent-elles pas plus particulièrement soumettre l'homme à leur joug, détériorer son ame, au lieu de l'élever?

Des exemples, ce me semble, ne manqueraient pas pour justifier cette opinion. Ne serait-ce que ce peuple tout entier, répandu sur la surface du globe, livré depuis nombre de siècles à un unique soin de calcul; qu'a-t-il produit? Un seul homme élevé en est-il sorti? une seule grande action a-t-elle jailli de son sein? Non; absorbé à pressurer la matière, pressuré à son tour, il n'en pourrait sortir, il n'en sortira qu'abjection.

Qu'on veuille bien remarquer que, jusqu'à ce jour, ce reste d'esclavage, substitué en servitude, cette organisation féodale du moyen âge avait conservé une espèce de classification analogue à cette situation primitive des peuples. Cette puissante aristocratie qui s'était saisie de toute l'Europe, pour la gouverner, la diriger et la conduire; qui la première marchait au combat, présidait à la paix et à la guerre; qui, par une vie toute de courage et de force, appliquée dans ces divers temps aux intérêts généraux des sociétés modernes, avait quelque chose

de bien rapproché de cette portion d'hommes libres, qui formait cette classe noble par ses mœurs et par ses soins, qui présidait au sort des antiques races du monde. Qu'on se persuade surtout que c'est à cette aggrégation d'intérêts élevés, à ces mœurs féodales, toutes vivaces encore en Angleterre, à cette association aristocratique, que cette nation est redevable de toute la vigueur de son organisation politique ; qu'on examine que c'est par elle que successivement, jusqu'à présent, toutes les modifications, toutes les améliorations voulues par la marche du temps, ont été produites ; que c'est de haut en bas que les institutions et les lois ont découlé, et non de bas en haut, parce que c'était là où il y avait sentimens élevés et sagesse de jugement.

A côté de cette situation générale des peuples, quelles étaient leurs mœurs privées, qui, sans doute, étaient en harmonie avec ces premières conditions de la famille ? Certainement, par la vivacité de

notre caractère, par le mouvement brillant de notre imagination, notre goût pour les arts, nous avons beaucoup de rapports avec le peuple athénien, qui aimait aussi passionnément la liberté. Mais par la mobilité de nos impressions, par le mouvement si rapide et si entraînant de nos habitudes sociales, qui laissent à peine à l'homme le temps de réfléchir à la pensée fugitive du moment, pour courir après celle qui la suit, de combien n'avons-nous pas devancé peut-être cette nation si accusée de légèreté! Si d'Athènes nous passons à Rome, à ce peuple si grave, si conséquent en toutes choses, quel contraste avec les inconséquences de tous nos momens! Et cependant, pour jouir de cette liberté que nous voulons obtenir, faut-il avoir quelque chose de ceux que nous voulons imiter, faut-il chercher des habitudes, des mœurs semblables, qui forment notre caractère, qui approprient nos affections à cette sorte d'arrangement social. Mais, ainsi que je l'ai observé, reconstituer

un vieil édifice, changer les habitudes d'un peuple, quel géant de génie et de force peut produire une révolution pareille ; faire vivre les femmes dans l'intérieur de la famille, ce sexe d'un poids si immense sur les mœurs domestiques et privées des peuples, et si immense encore dans les affaires sérieuses de la vie, s'il y porte son influence sur l'homme ; faire qu'il ne lui fasse pas subir l'empire de son caractère par le commerce continuel où il est avec lui, qu'il ne lui communique pas ce qui appartient à la mobilité délicate de son être ; faire, dis-je, que la femme, que cette compagne de l'homme, à laquelle il doit les plus heureux momens de sa vie, quitte le théâtre du monde où elle exerce un si grand ascendant, où elle reçoit de si doux triomphes, pour être là où la Providence a voulu qu'elle vécût, dans le soin unique de la famille?

Oui, sans doute, il serait difficile de calculer le degré d'influence que les mœurs privées peuvent avoir sur les mœurs publi-

ques et le caractère des peuples. Dans l'antiquité, les femmes vivaient dans l'intérieur le plus retiré de la maison ; jamais dehors, jamais en public; toute leur vie se composait du soin de la famille. L'estime qu'on avait pour elles était uniquement accordée à leurs vertus privées, à ces qualités si précieuses d'épouse et de mère, élever des citoyens sains et robustes pour l'État, c'était dans l'exercice de ce devoir saint et sacré qu'elles mettaient tout leur orgueil. Là, la femme était sans dot, elle ne devait pas apporter de l'argent à son époux, mais des vertus; le mariage n'était pas une spéculation de fortune ; c'était une association où l'on apportait toute la masse des intérêts et l'autre tout le charme des affections les plus chères au cœur de l'homme; l'un défendait, protégeait, élevait, et l'autre, par les soins les plus tendres, répandait des fleurs sur toutes les aspérités de la vie politique et civile. Aussi, dans cet arrangement si bien entendu, quelle masse de bonheur ce lien dut offrir aux peuples de

l'antiquité, puisqu'ils ne firent usage de la répudiation que quatre siècles après qu'elle avait été permise. Les mœurs privées se corrompirent avec les mœurs publiques; elles déchurent avec les empires : tout se tient dans ce monde; les qualités privées font les qualités publiques. L'excellence de la famille forme aussi l'excellence de la société civile, l'excellence de la grande famille; l'un ne s'altère pas sans l'autre.

Les barbares qui envahirent l'Empire romain, tous ces peuples du Nord avaient un respect religieux pour les femmes; elles étaient les interprètes des Dieux, c'étaient elles qui rendaient les oracles; elles étaient à leurs yeux des êtres inspirés; elles exerçaient la plus grande influence sur leurs esprits; mais cette influence était toute dirigée vers les plus grandes actions; les plus nobles vertus, les plus grands courages. Dans les occasions difficiles où ces nations se trouvaient, c'étaient elles qui les inspiraient et qui donnaient l'exemple; elles ramenaient

au combat ceux qui fuyaient, rétablissaient les chances de la fortune, appelaient la victoire sous leurs drapeaux en électrisant leurs ames, et dans les chances contraires, dignes compagnes de tels héros, elles savaient attendre la mort, se la donner, avec autant de résolution qu'elles avaient excité à la braver.

C'est de ces mœurs mâles et guerrières de la Germanie qu'est sorti cet âge de la chevalerie, cet âge de courage et de vertus; admirable association de tous les sentimens les plus généreux, de tout ce qui a le plus d'empire sur le cœur de l'homme, de ce qui le fait palpiter avec le plus d'énergie et de force, de ce qui élève son ame au degré le plus sublime, la religion, la patrie et la beauté. Telle était cette époque de la vaillance, où tout était dévouement et sacrifice, où le fort mettait toute sa gloire à venir au secours du faible, où il était vrai par-dessus tout; parce qu'il avait le courage de l'être, dans ses défauts comme dans ses qualités. Siècle héroïque de notre belle France! qu'êtes-vous de-

venu ! Nobles souvenirs, nobles adages, tant rappelés depuis quelque temps, et si peu suivis ! (Quels restes, justes Dieux, de ma triste patrie !) Les rhéteurs, les sophistes du Bas-Empire, la ruse et la mauvaise foi ont pris la place des Duguesclin, des Bayard, des Gaston, des Crillon, du courage, de l'honneur et de la loyauté. La plume, habile à torturer la vérité, à décomposer la pensée, a remplacé l'épée.

Qu'ils étaient purs, qu'ils étaient nobles et dignes de l'homme, les sentimens qu'inspiraient alors les femmes ! Quel charme dans cet empire et quel emploi vraiment divin ! C'était par des travaux utiles à l'humanité que l'homme conquérait la compagne de sa vie ; en lui donnant ses couleurs elle lui disait : « Va chercher la gloire ; qu'elle accom-
« pagne tes pas, que tu dirigeras partout
« où le faible, où le juste réclameront ton
« appui ; mon cœur et ma main seront le
« prix de tes vertus et de ton courage ». Ah ! sans doute, si sortant de la vie à laquelle

l'appelait la nature, du soin intérieur de la famille, ce sexe a su prendre une part active dans l'exercice civil ou politique de la société, dans la direction des idées et des forces de l'homme, c'était certainement celle-là qui lui appartenait, c'était là l'influence que ses charmes devaient exercer!

Mais ces mœurs devaient subir de grandes modifications; en avançant dans la civilisation; la société européenne devait changer de face; à la force individuelle devait succéder la science de la guerre; les armes à feu devaient produire une révolution nouvelle dans le monde; alors la force virile de l'homme dut s'effacer devant les combinaisons de l'esprit et du savoir; ces sentimens ne furent donc plus les moteurs de sa vie, ils ne donnèrent plus l'impulsion à son courage. Encore ici des situations bien analogues entre ce passage de notre histoire, et celui des temps héroïques de la Grèce à son organisation constitutive par ses divers législateurs. Là aussi cet empire si puissant de la beauté

sur le cœur de l'homme avait réglé toutes ses actions, en avait été l'unique mobile. Le jeune âge des peuples a dû être partout conforme au jeune âge de l'homme, la nature agit en tout et sur tout également. En Grèce, ce fut le génie qui présida à ces grands changemens, tandis que dans les temps modernes, ce fut le développement forcé de la civilisation qui les opéra; par conséquent, rien ne fut combiné pour mettre tout l'ensemble du mouvement social en harmonie, les mœurs avec les nouvelles lois, et les lois avec les mœurs. Les femmes, dans la Grèce comme à Rome, subirent le joug de la législation, et repassèrent sans réserve dans l'intérieur de la vie privée; elles disparurent du monde pour ne vivre que du soin de la famille. Les hommes sur la place publique, au forum, au sénat, au cirque, à la palestre ou dans les camps, et les femmes aux occupations domestiques; chacun là dans l'ordre le plus naturel de la civilisation la plus éclairée, remplissait noblement sa tâche.

Mais, dans l'Europe moderne, les choses ne s'arrangèrent pas de la sorte; en France surtout, quoique les destinations fussent changées, que les occupations de l'homme prissent une autre direction, que la raison cultivée succédât à l'empire de ces sentimens, les femmes dont le rôle n'était plus le même, les femmes, qui alors cessèrent de donner l'impulsion aux forces de l'homme, n'en restèrent pas moins dans le mouvement du monde. Jusque-là elles avaient été dans l'ordre de leur nature par les vibrations généreuses qu'elles avaient tirées des sentimens les plus impérieux et les plus puissans de notre être; mais ce règne fini, au lieu de rentrer dans la vie domestique, ce fut sur l'esprit qu'elles cherchèrent à l'exercer, ce fut un commerce de séduction et de graces qui remplaça les fortes et vives impressions de l'ame, ce fut en dominant la raison par l'attrait de leurs charmes qu'elles conservèrent leur pouvoir ou plutôt qu'elles se créèrent un emploi de leur temps, une occupa-

tion de leur vie, puisque les combinaisons nouvelles de la société ne les avaient pas fait rentrer dans celle que leur assignait la nature. Mais si elles avaient su puiser de si nobles avantages dans la sensibilité exquise de leurs organes agissant sur nos impressions; sur la raison froide et sévère, sur les opérations fortes de l'esprit dont l'action de comparaison et d'analyse demande tant de suite et de fixité, leur influence dut être aussi nuisible qu'elle avait été utile et belle, parce que cette sensibilité exquise de leurs organes, cette si vive délicatesse de sentiment ne peuvent supporter une tension prolongée, une forte préoccupation des fibres du cerveau, attendu que la nature, si merveilleuse dans toutes les fins qu'elle s'est proposées, a placé cette même force dans les mystères du cœur, là où la femme doit trouver toute sa puissance et les élémens de sa vie.

De cette action sur l'esprit, de cette infiltration dans les affaires sérieuses, de ce mélange perpétuel des deux sexes s'est entre-

tenu ce caractère général de la nation, ce caractère mobile et léger qu'on nous a tant reproché ; si ces mœurs ne furent long-temps dominantes, qu'à la cour, autour du trône, que dans les classes élevées, la révolution, en brisant toutes les barrières, en confondant toutes les classes, les a propagées dans tous les rangs, les a répandues de la cour à la ville, de la capitale à la province.

CHAPITRE IX.

De la dégénération des esprits.

Ici se présente une considération d'un ordre bien élevé : si cet état de nos mœurs, sous la domination d'un pouvoir unique, avait de graves inconvéniens, que ne doivent-ils pas être dans le temps où nous sommes ! Les hommes généralement alors pouvaient, sans inconvénient pour les intérêts du pays qui leur étaient confiés, dépenser leur temps en frivolités, en galanterie, passer leur vie dans les salons à distribuer les futilités de leur intelligence ; n'étant pas appelés à des soins sérieux, ils n'avaient que faire de réfléchir, de livrer leur esprit à la méditation, aux re-

cherches sur la morale, aux rapports des lois entre les diverses situations des peuples, à leur jeu organique dans les combinaisons de divers corps politiques. La volonté du monarque suffisait à tout : au milieu de sa cour, séparé du reste de la nation, une maîtresse, un favori, par leurs caprices, dirigeaient les affaires de l'Empire et réglaient le sort de la nation. Il était inutile alors que rien de grave entrât dans l'esprit de l'homme. Il faut le silence des tombeaux ou les distractions du plaisir pour la sécurité du despotisme ; mais comment des mœurs de cette nature pourraient-elles s'assimiler aux soins d'une république ? Comment l'austérité de ses lois pourrait-elle s'arranger de cette légèreté, de cette indifférence sur les plus hautes questions d'intérêt public, de cet état d'oubli et d'inconséquences, d'une vie toute d'impressions fugitives, toute de dissipation ? Et c'est cependant sous l'empire de ces mœurs et d'un tel caractère qu'une législation de cette sorte veut s'établir là où il faut au contraire

avoir tant de calme dans l'esprit, être si fort maître de sa raison pour l'assujétir à la méditation des lois, afin de se faire une opinion à soi, dégagée de toute influence étrangère sur leur véritable utilité, dégagée surtout de cette influence des passions, de l'esprit de parti, le pire de tous les esprits, qui dénature tout, pervertit tout en mettant toujours le faux à la place du vrai; transposition si facile, là où la subtilité du langage, où l'argutie de la parole est portée à un si haut degré, où avec des mots, des phrases habilement arrangées, des images aussi hardiment présentées que brillamment colorées, on peut si facilement en imposer, séduire le cœur et l'esprit pour subjuguer la raison. Si le temps manque, dis-je, à l'analyse de la pensée, pour que le journal quotidien, qui peut si souvent être l'organe du mensonge et de vils intérêts, ne fasse pas votre opinion au lieu de la chercher vous-même dans la démonstration d'une conscience éclairée, alors toute une nation, sans s'en douter, pourra être l'instrument, le jouet

ple si inflammable, chez un peuple de mœurs telles que je viens de les décrire? Non certes,

---

« voir un aveugle. Son métier est non de lui fournir
« de vue, mais de la lui dresser, de lui régler ses
« allures, pourvu qu'elle ait de soi les pieds et les
« jambes droites et capables. C'est une bonne drogue
« que la science; mais nulle drogue n'est assez forte
« pour se préserver sans altération et corruption, selon
« le vice du vase qui l'estuye (qui la contient). Tel a la
« vue claire qui ne l'a pas droite, et par conséquent
« voit le bien et ne le suit pas. La principale ordon-
« nance de Platon en sa république, c'est donner à ses
« citoyens, selon leur nature, leur charge. Nature
« peut tout et fait tout. Les boîteux sont mal propres
« aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit
« les ames boîteuses. Les bâtards et vulgaires sont in-
« dignes de la philosophie. Quand nous voyons un
« homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas
« merveille s'il est chaussetier. De même, il semble que
« l'expérience nous offre souvent un médecin plus mal
« médeciné, un théologien moins réformé, et coutu-
« mièrement un savant moins suffisant qu'un autre.
« Aristo Chius avait anciennement raison de dire que
« les philosophes nuisaient aux auditeurs : d'autant

on n'a pas fait cet examen parce que nous n'avons ni le temps ni la volonté d'examiner

---

« que la plupart des ames ne se trouvent propres à « faire leur profit de telle instruction qui, si elle ne se « met à bien, se met à mal.

« En cette belle institution que Xénophon prête « aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenaient la vertu « à leurs enfans, comme les autres nations font les « lettres. Platon dit que le fils aîné, en leur succession « royale, était ainsi nourri : Après sa naissance, on le « donnait, non à des femmes, mais à des eunuques de « la première autorité autour des rois, à cause de leur « vertu. Ceux-ci prenaient charge de lui rendre le « corps beau et sain ; et, après sept ans, le duisaient « à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il était « arrivé au quatorzième, ils le déposaient entre les « mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le « plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le « premier lui apprenait la religion ; le second, à être « toujours véritable ; le tiers, à se rendre maître des « cupidités ; le quart, à ne rien craindre.

« C'est chose digne de très grande considération, « qu'en cette excellente police de Lycurgue, et à la « vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse

les effets des nouveautés que nous adoptons ; et c'est là, c'est dans ces mœurs légères et frivoles, il ne faut pas se le dissimuler, que se trouve la cause réelle de notre impuissance dans cette carrière nouvelle que nous voulons parcourir, et de laquelle après des chutes si funestes, depuis quarante ans, soit vers l'anarchie, soit vers le despotisme, nous nous trouvons encore une fois près de retomber vers l'un ou l'autre de ces deux abîmes (1). Cette impuissance est toute dans

---

« pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa « principale charge, et au gîte même des muses, il s'y « fasse si peu de mention de la doctrine, comme si cette « généreuse jeunesse, dédaignant tout autre joug que « de la vertu, on lui ait dû fournir, au lieu de nos « maîtres de sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence et justice ; exemple que Platon a « suivi en ses lois. »

(1) Serait-il vrai maintenant qu'il n'y aurait plus de possibilité de rétablir une autorité en France, qu'après avoir subi une nouvelle révolution, qu'après avoir passé encore une fois à travers tous les désastres

nos usages, dans nos affections qu'il faudrait refondre, recomposer et diriger d'une toute

---

de l'anarchie? Qui pourrait refaire cette autorité? qui reconstruirait ce pouvoir? Est-ce une épée étrangère ou un grand caractère sorti du sein de la nation? Dans le premier cas, il serait difficile que cela ne fût pas aux dépens d'une partie du territoire : mais alors tout serait fini; là serait le terme de la gloire de cette antique portion du globe, appelée France. Dans l'autre hypothèse, les grands caractères ne peuvent être ainsi dessinés aux yeux des peuples, ne peuvent acquérir cette masse d'influence sur les esprits, pour les soumettre à leur volonté, qu'à travers des crises et des événemens divers où leur force et leur capacité ont pu se développer. Des valeurs de cette trempe, il n'en est plus en ce moment, tout est usé de ce qui a vécu; celui qui apparaîtrait aurait donc tout à faire, premièrement pour lui, et ensuite pour le pays. L'anarchie, le désordre, le chaos ne serait donc pas d'un jour, pour donner le temps à un nouveau Napoléon de se former. Voilà les destinées qui nous seraient réservées, à la suite d'un pouvoir faible et débile. Fasse seulement la Providence que si un homme doit encore se montrer au milieu de nous, ce ne soit pas un nouveau Philopœmen qui jette le dernier éclat de la patrie mourante!

autre manière. Il est rare, excessivement rare, à moins qu'une puissance bien immense qui en règle le mouvement, que les effets des impressions, que les actes qui émanent de la vivacité des sentimens ne dépassent pas le but qu'on veut atteindre. Comment alors peut-on présumer qu'on pourra bâtir quelque chose de durable en agissant toujours sous cette influence, en étant mu par des élémens aussi mobiles? Si cela ne se peut, il faut donc attaquer la cause pour arriver à des effets tout différens : cette cause elle est toute dans le dérangement, dans le bouleversement des habitudes voulues de la vie; elle est dans nos mœurs, dans nos goûts, dans nos plaisirs, dans nos arts, dans tout ce qui compose notre existence, dans cet entraînement qui fait vivre toute cette population hors de chez elle, hors de l'empire du foyer paternel, dans les rues, dans les salons, dans les théâtres ou sur les places publiques, où se livrent ces assauts continuels de luxe et de dépense effrénée. Que signi-

fient tous ces titres, tous ces cordons, tous ces rubans pris ou donnés par tous et à tous? Quel est le service; quelle est la qualité qu'ils représentent? Tel valet de chambre a reçu ce ruban dans la servilité de son état aussi bien que le soldat montant sur la brèche. Tel ministre a reçu ses grands cordons, le titre de duc, le même jour où il descendait des marches du pouvoir pour sa mauvaise administration ou ses méfaits! Ainsi par là, sans valeur et sans respect, le duc, le comte, le pair, le porteur de cordons verts, rouges ou bleus, comme le plus vil prolétaire, tout est confondu, l'un comme l'autre, à la même mesure et au même niveau. C'est donc à qui en imposera le plus par son faste et son opulence; émulation funeste sous laquelle succombera non-seulement la raison de l'homme, parce que cette nécessité deviendra dominante avant toutes choses, mais aussi son honneur, sa conscience et sa probité; et dans cette action générale, un seul besoin dominera, seul il se fera sentir dans toutes les

âmes, parce que seul il suffira à tout et remplacera tout; la soif des richesses, le besoin pressant d'en jouir, depuis le prince jusqu'au dernier ouvrier. Sous cet impérieux joug, tout le monde vivra au jour le jour, n'importe la famille, n'importe l'avenir : vivre une heure; la consommation du dimanche dévorera l'économie de la semaine, pour faire banqueroute ou aller à l'hôpital le jour suivant; les places, les emplois, ne seront recherchés qu'au poids des écus qu'ils représenteront. Tous les cris de la part de ceux qui voudront arriver contre les vices, les abus, ne seront que des moyens pour suspendre la confiance, afin de pouvoir exploiter à leur tour ces mêmes abus. Et la nation dans ce délire de la vie sera incapable de faire justice de ceux qui s'étant joués d'elle, qui l'ayant trompée et trahie, n'en resteront pas moins possesseurs de tout ce que leurs méfaits leur auront acquis! Six mois, un an dans cette rapidité fugitive d'impressions, seront un siècle d'oubli passé sur les causes

de leur élévation et de leur fortune ; et de la sorte la société ainsi précipitée ne pourra les repousser de son sein ; ils ne trouveront pas le mépris qui devait les y attendre, cette condamnation morale qui fait baisser le front de l'homme et le fait descendre des rangs qu'il a voulu usurper, pour aller au loin cacher la honte de ses actions. Non, sans doute, cette justice ne pourra être rendue au pays contre ceux qui auront flétri sa gloire, compromis son honneur, trahi ses intérêts, parce que l'opinion, sans force et sans direction participera elle-même de cette corruption (1). L'argent, la fortune ayant

---

(1) C'est cette puissance de l'opinion, cette force d'esprit public, ce sentiment national, si profondément gravé dans le cœur d'un Anglais, qui maîtrise là les hommes, et oblige le gouvernement à marcher toujours dans la direction des grands intérêts du pays. Que celui désigné par l'opinion, pour être le plus capable ou le plus habile, plaise ou ne plaise pas au prince, soit agréable ou non à tous les alentours du

remplacé toutes les distinctions sociales, celui qui les possédera aura tout justifié par

---

trône, c'est à celui-là que seront confiées les affaires de l'état. *Chatam, Pitt, Fox, Canning, Wellington,* ont été appelés au ministère, non par les goûts du monarque, mais par les vœux de la nation. Voilà les véritables causes de la grande prospérité de cette nation, de cette espèce de république ; ce qui semble donner de l'autorité à ces paroles de J. J. sur la supériorité de cette forme de gouvernement.

« Un défaut essentiel et inévitable qui mettra tou-
« jours le gouvernement monarchique au-dessous du
« républicain, est que, dans celui-ci la voix publique
« n'élève presque jamais aux premières places que des
« hommes éclairés et capables, qui les remplissent avec
« honneur ; au lieu que ceux qui parviennent dans les
« monarchies ne sont le plus souvent que de petits
« brouillons, de petits fripons, de petits intrigans, à
« qui les petits talens qui font dans les cours parvenir
« aux grandes places, ne servent qu'à montrer au
« public leur ineptie, aussitôt qu'ils y sont parvenus.
« Le peuple se trompe bien moins sur ce choix que le
« prince, et un homme d'un vrai mérite est presque
« aussi rare dans le ministère, qu'un sot à la tête d'un

cette possession : réussir sera tout, n'importe la voie, le moyen par lequel on aura acquis, par lequel on sera arrivé. Dans cet état de la vie toute de futilités, toute d'émotions, que le juif, que l'Arménien, que le banqueroutier de toutes les classes, de quelque pays que ce soit, arrive : s'il donne des fêtes, s'il a de l'argent, tout lui appartiendra ; princes et valets, tous s'empresseront de lui payer tribut, et le premier comme le dernier de l'état se feront honneur d'être appelés chez lui. Les vanités les plus puériles, les plus débiles remplaceront les sentimens élevés, cette noble fierté de l'homme, cette dignité qui prend sa source dans l'estime de soi-même; on ne vivra plus que sur la pellicule

« gouvernement républicain. Aussi quand par quelque « heureux hasard un de ces hommes nés pour gou- « verner, prend le timon des affaires dans une mo- « narchie presque abîmée par ces tas de jolis régisseurs, « on est tout surpris des ressources qu'il trouve, et « cela fait époque dans un pays. »

la plus mince ; sur l'homme aussi comme sur les édifices le papier aura remplacé le marbre ; son habit, sa voiture, son hôtel : ce seront ses mérites. Voilà ce qui appellera l'attention, voilà ce qui recevra les hommages, et la vertu, dans un tel naufrage, et toutes les qualités sociales resteront oubliées et méconnues, resteront seules, isolées, au milieu de ces immenses débris du monde moral, comme ce consul romain sur les ruines de Carthage !

Comment espérer alors que cette société tombée ainsi en poussière, puisse recevoir l'application de lois généreuses et sévères, puisse se refaire d'elle-même sur les élémens qui lui sont propres, sur les conditions imposées par celui qui la crée, dans les impératives classifications du bien et du mal. Alors que par l'entraînement de ses mœurs il y aura perte à être honnête homme, perte à être fidèle à sa parole, c'est-à-dire aux doctrines, aux principes qui doivent régir les sociétés.

CHAPITRE X.

Conclusions.

J'ai dit quelle était la cause de la prospérité et de la décadence des empires, quelles étaient les conditions de vie et de mort des sociétés. Je l'ai dit, fondé sur les exemples des peuples qui nous ont précédés, sur l'expérience des siècles, sur les vérités immuables de tous les temps et de tous les lieux; vérités déposées par Dieu dans la conscience de l'homme, pour être les guides et les règles de sa vie, sa garantie en présence de son semblable et la sauve-garde des nations, dans les idées bien comprises du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Quelles que soient

les lois qui régissent les sociétés, ces bases sont inaltérables et ne peuvent changer : c'est sur elles que l'édifice doit être construit ; hors d'elles, il ne peut s'élever et se maintenir ; toutes les législations, toutes les combinaisons politiques ne peuvent avoir que des heures précaires de vie et de durée, comme des échafaudages qu'on voudrait jeter en l'air sans fondement et sans appui. Il faut donc créer la probité avant les lois ; faire la moralité des peuples avant la législation ; ou plutôt ne faire celle-ci que pour venir au secours de l'autre, que pour être le rempart et la forteresse qui doit l'abriter et la défendre : car le bonheur de l'homme sur cette terre ne dépend pas de telle ou telle forme de gouvernement, mais de la justice et de l'honnêteté de ses actions, de la loyauté dans tous les engagemens qu'il prend et qu'on prend avec lui. Non-seulement son bonheur repose sur la fidélité à ces maximes mais sa sûreté personnelle autant comme individu que réuni en corps de nation. C'est cette pro-

fonde conviction qui m'a toujours fait considérer la pensée d'Aristide comme tout-à-fait fausse d'application ; car rien ne peut être essentiellement utile que ce qui est essentiellement juste. Les Athéniens en firent la triste expérience dans leur manque de foi envers leurs alliés.

Le savant auteur de l'Esprit des lois, en expliquant quels sont les ressorts des divers systèmes de gouvernemens, a très ingénieusement mis l'honneur à défaut de la vertu comme intermédiaire entre les élémens de la république et le pouvoir absolu, pour suppléer aux qualités de l'un et corriger les vices de l'autre, tempérer cette action violente de l'arbitraire qui dégrade et avilit l'homme, pour faire respecter en lui la justice de ses droits et la dignité de son caractère. Ce sont ces égards, ce respect pour les sentimens si délicats, si susceptibles, qui constituaient cet honneur, qui, dans le cours de notre monarchie, firent naître tant de héros, développèrent de si mâles courages, et engen-

drèrent toutes ces belles actions qui illustrèrent la France. Le premier, le plus beau titre du roi alors était d'être le premier gentilhomme de son royaume, c'est-à-dire celui qui représentait le plus éminemment ces nobles qualités de l'honneur. François Ier recevait son épée du plus illustre chevalier; Henri IV présentait la sienne à l'officier que par mégarde il avait insulté; Louis XIV faisait sentir sur le champ de bataille quel prix autrement élevé au-dessus de l'argent avait la croix, signe de l'honneur. Attaquer les droits de l'un, c'était attaquer les droits de tous. On pouvait ôter la vie à un Français, mais on ne pouvait lui ravir son honneur, à ses yeux d'une valeur bien plus grande. Si ce n'était pas là la vertu des siècles des Léonidas, des Camille, des Scipions, c'était au moins sa sœur, c'en était l'image la plus belle.

A ces lois de la morale, je crois avoir fait sentir que se lient aussi celles de la nature, lois physiques qui exercent également sur l'homme leur puissance et leurs nécessités. Son

aptitude, ses inclinations, ses penchans, appartiennent aux lieux qui l'ont vu naître, au sol, à ses produits, à la nature de ce sol montagneux ou uni, sur les bords des fleuves, entouré des mers, ou au sein des continens; enfin à la latitude chaude ou froide, sèche ou humide où il a reçu le jour. Tel est l'*homme-plante*, comme l'appelle *Alfieri*; telles sont les influences qui forment et développent son être matériel. C'est à la société dans laquelle il entre à tirer le parti le plus utile de ce que la nature l'a fait. S'il est né sous un ciel pur, dans un climat tempéré, sous l'influence d'un soleil brillant qui échauffe et exalte son être, sa sensibilité sera exquise, ses impressions auront un plus haut degré de développement, et donneront une telle activité à son imagination, qu'il ne sera mu que par les élans de son ame. Ainsi sont les peuples du midi de l'Europe; c'est à ces peuples que les Minos, les Pythagore, les Lycurgue, les Solon, les Numa, donnèrent des lois qui dirigèrent cet enthousiasme, cette

si puissante activité vers les plus hautes vertus et la plus grande gloire. Telle fut la base de leur législation appropriée à l'homme qu'ils recevaient des mains de la nature.

Tant que les hommes furent fidèles à ces lois primitives de leur être, tant que leurs institutions sociales répondirent à ce vœu si impérieux de tout ce qui, autour d'eux, donnait l'impulsion à leur génie, ils grandirent, et se maintinrent forts et illustres au milieu des peuples de la terre. L'Égypte, Athènes, Sparte, Rome, finirent leurs destins le même jour où elles s'écartèrent de la fin pour laquelle la Providence les avait créées. Ce fut toujours là la première cause de décadence et de décomposition sociale. Toutes les nations, toutes les associations d'hommes qui, sur la surface du monde, ont méconnu cette loi, ont subi le même sort; toutes n'ont succombé que pour avoir laissé pénétrer dans leur sein des usages, des institutions et des mœurs étrangères au type primitif de leur naissance. La Chine seule,

cet immense empire, reste debout au milieu des ruines des autres empires, par cela seul qu'elle garde les lois avec lesquelles elle est née et s'est élevée.

Les croyances passent aussi par ces phases de dégénération, en s'éloignant de leurs règles primitives et de la pureté de la doctrine. Si l'Église chrétienne était restée dans sa simplicité première, si la morale, si douce, si persuasive, si tolérante, des premiers pères, n'eut pas été altérée par ce besoin de puissance et de domination, cette Église régnerait sur l'universalité des hommes, au lieu de perdre tous les jours de son autorité.

Il faut seulement porter les yeux sur le globe où nous vivons, pour se convaincre de la vérité de ces lois physiques; car, étant divisé dans ses latitudes et sa configuration, et l'étant également par sa température et les espèces qui le peuplent, il y a pour l'homme qui habite chacune de ses contrées, contrées gravées sur son front par les lieux qui l'ont vu naître, des lois, des mœurs, des affec-

tions analogues, qui forment son génie et son caractère, et qu'il ne peut contrarier sans faire violence à sa propre nature. Non-seulement les peuples de la Perse, en perdant leurs lois fondamentales, lois de sagesse dont nous n'avons que de faibles traditions, perdirent leur puissance; mais ils entraînèrent successivement dans leur chute rapide tout ce qui communiqua avec eux, vainqueurs et vaincus, en introduisant de nouvelles mœurs au sein des autres nations. L'Égypte passa la première sous ce joug; la Grèce et Rome vinrent ensuite. La nature n'a changé pour aucun de ces peuples; le même ciel éclaire aujourd'hui Rome, l'Égypte et la Grèce. La terre rend encore les mêmes fruits, l'homme physique n'a pas varié, l'homme moral seul a perdu sa puissance, sa virilité, en changeant ses mœurs, ses lois et ses institutions.

Que font les peuples modernes? Ils veulent à toute force changer les institutions qui les ont régis jusqu'à ce jour, prendre tous la

même forme de gouvernement. L'habitant de la Sicile, ceux qui vivent aux bords de la Tamise, aux rives du Tage, de la Delavarre, de la Seine et du Rhin, veulent avoir une égale constitution politique, quoique vivant sous les climats les plus opposés, sur des terres de productions toutes diverses, que les uns soient enveloppés d'une atmosphère de brouillards et les autres respirant l'air le plus pur sous le ciel le plus serein, les uns flegmatiques et froids, et les autres ardens et passionnés. Voilà le phénomène nouveau qui ajoute à toutes les perturbations morales d'une vieille civilisation, des perturbations inconnues jusqu'à cette époque.

Sans doute nous avons dit que les siècles d'aujourd'hui n'avaient aucune ressemblance avec les siècles passés; que le monde était entré dans une ère nouvelle; que le christianisme par l'abolition de l'esclavage avait changé de position les races humaines : que les restes de la féodalité qui en Europe avait succédé à l'esclavage, touchaient à leurs der-

nières heures : que des intérêts nouveaux, ou plutôt que les seuls intérêts matériels s'emparaient de l'Europe et tendaient à se saisir des positions que ces restes de l'ancien arrangement politique laissaient échapper de leurs mains. Mais la nature, dans cette législation universelle que ces nouveaux intérêts veulent établir, va-t-elle se plier à cette nouvelle combinaison de l'esprit humain? à cette marche des sociétés modernes? Va-t-elle changer ses lois pour faire naître également partout l'homme avec les mêmes affections, les mêmes sentimens et les mêmes sympathies. Voilà aussi un monde nouveau, d'invincibles difficultés qu'on ne s'est pas donné la peine d'examiner.

Que l'Angleterre, dans l'instinct de ses intérêts mercantiles, dans les nécessités où l'a placée son échafaudage de papiers et de crédit, aille colporter sur toutes les parties du globe sa constitution politique; exploite dans ses intérêts l'entreprise des gouvernemens représentatifs, de ces gouvernemens mixtes

qui n'appartiennent à aucun genre, qui sans être républiques ont tous les vices des républiques, et sans être monarchies en ont tous les abus et tous les défauts; des constitutions politiques impossibles à équilibrer, où constamment il faut que les élus soient corrompus par le prince, ou le prince renversé par les élus; que l'Angleterre, dis-je, pour régner sur le désordre, aille promener ainsi cette machine à dissolution d'un empire à un autre, cela se comprend. Mais que ces diverses nations renoncent à ce qu'elles ont de propre à elles-mêmes sous le ciel et dans le lieu où la Providence les a fait naître, pour se laisser prendre à de pareilles propositions, lorsque surtout, partout, l'expérience leur montre les exemples les plus funestes de ces essais; voilà l'inconcevable de nos prétendus siècles de lumières; mais dans cet univers d'étonnement, le plus profond de ces étonnemens c'est la conduite de tous ces rois. Que parmi les peuples il se trouve des fous, des intrigans et des médiocrités qui, ne sachant rien et

n'ayant rien à perdre dans les changemens, se jettent tête baissée dans ces nouveautés en cherchant à y précipiter les masses, c'est tout simple. Mais ce qui ne l'est pas, c'est que les chefs des nations, ceux qui sont chargés de veiller pour elles, ne sachent pas les défendre de pareils entraînemens, ne comprennent pas dans le propre intérêt de leur conservation ce que les temps exigent d'eux; ne sentent pas que si dans la marche de la civilisation, il est des modifications commandées, obligées dans l'action des gouvernemens, elles doivent être au contraire en force et non en relâchement, et que cette force doit être par eux appuyée sur la raison la plus éclairée et la plus haute vertu, afin de ramener constamment au bien les hommes qui, dans une civilisation avancée, ne tendent qu'à s'en écarter, en s'isolant des grands intérêts de la famille; comment donc ces mêmes princes ne comprennent-ils pas qu'il ne s'agit plus de vivre indolemment dans les palais, mais de faire office de rois, en marchant à la tête des nations, en se pla-

çant les premiers dans le mouvement de l'esprit des peuples pour le diriger et le ramener s'il s'égare ; que n'étant pas eux-mêmes le produit d'intérêts matériels, mais bien l'expression des grands et nobles intérêts moraux de la société, c'est à les raviver qu'ils doivent employer tous leurs soins et mettre tout leur courage. Si c'est pour vivre un jour, une heure de plus en repos, qu'ils laissent dans leurs mains flotter les rènes du pouvoir déposées par le ciel pour une autre fin ; qu'ils le sachent bien, cette heure, ce jour leur manquera ; car si les nations doivent finir, si les sociétés se renouvelant sur la terre ont leurs lois de dépérissement, c'est par les sommités, par la tête que la maladie ayant commencé, la mort aussi par là doit commencer ses ravages.

Autant que nous l'avons pu dans un aperçu aussi rapide sur la marche de l'esprit humain, nous avons montré les causes de prospérité et de décadence des nations. Dans cet examen, il nous a été impossible de ne pas re-

connaître qu'en se civilisant les peuples se corrompent, et que dans la corruption se trouve le germe de la mort. C'est par la vertu seule que les sociétés peuvent prospérer et se maintenir, parce que dans la vertu sont le courage et le désintéressement. Nous avons parcouru attentivement l'histoire, et chaque page, pour ainsi dire, nous offre la confirmation de ces deux grandes vérités; partout nous avons vu le luxe, les richesses et les arts préparer l'asservissement des nations. Les délices d'une vie molle et passée au sein des plaisirs énervent l'ame, éteignent en elle cette énergie, ce noble feu qui est le principe des grandes actions. La pauvreté qui donne tant d'indépendance à l'homme, en l'affranchissant de tous les besoins qui l'amollissent, avait été considérée par les Romains comme une maxime du gouvernement; tant qu'ils y furent fidèles, tant que les couronnes de chêne furent les seuls trésors qui excitassent leur ambition, ils demeurèrent les maîtres du monde. Mais tout fut perdu pour Rome, lors-

que les arts de la Grèce eurent pénétré dans son sein. Les mœurs déchurent peu à peu en s'écartant de leur antique austérité. L'amour du plaisir remplaça l'amour de la gloire; quelques hommes osèrent élever une voix accusatrice au milieu de leurs concitoyens, et leur reprocher l'abandon des vertus de leurs ancêtres : on les écouta, on admira la beauté de leurs discours; mais on fut insensible aux souvenirs qu'ils cherchaient à réveiller. Le noble enthousiasme de la patrie était éteint dans les cœurs : la corruption devint générale, la liberté ne fut plus qu'un vain mot, et l'empire romain marcha rapidement à sa ruine. Nous avons suivi dans la succession des siècles ce mouvement des sociétés usées par une longue civilisation, succombant aux attaques de quelques peuples barbares, qui se civilisant à leur tour ont subi la même destinée. L'homme civilisé ressemble à ces métaux, qui n'acquièrent de l'éclat et du poli qu'en perdant une portion de leur force et de leur solidité. Aucune nation ne

fut plus brillante, plus amoureuse des arts que les Athéniens; aucune aussi ne fut moins constante, moins ferme dans ses résolutions, moins capable de ce courage réfléchi qui fait concevoir et entreprendre les grandes choses.

Le genre humain semble tourner dans un cercle, écrivait Tacite, il y a bientôt deux mille ans. Plus on étudie, plus on compare les évènemens divers qui ont influé sur le sort des sociétés, plus on est frappé de la profonde justesse de cette pensée. Jusqu'à présent les mêmes causes se sont reproduites avec les mêmes effets; mais les causes étaient-elles destinées à ne jamais changer? Ainsi que le monde physique, le monde moral est-il régi par d'immuables nécessités? Question importante et grave, dont l'examen revèle dans l'histoire moderne des vues entièrement neuves.

Une immense révolution s'est opérée sur le globe par les trois grandes découvertes qui ont signalé la fin du XVme siècle. Une face nouvelle a été imprimée au monde: un ho-

rizon inconnu s'est tout-à-coup découvert; la sphère de nos idées s'est agrandie; des rapports tels qu'il n'en exista jamais se sont établis entre les nations. La poudre à canon a rendu le plus faible l'égal du plus fort. L'imprimerie a propagé la pensée avec la même rapidité qu'elle se conçoit. La boussole a fait disparaître les distances et rapproché des peuples que séparait l'immensité des mers; la machine à vapeur vient de découvrir un nouvel univers de force et de puissance. Que de vicissitudes, que de résultats étonnans, sans exemple dans ce qui nous a précédés, seront le produit de ces immenses découvertes!

Quels regards, quels yeux peuvent pénétrer dans cet avenir; mais de quelque manière qu'il se résume, quelle que soit l'étendue des facultés de l'homme, quelque nouveaux développemens qu'elles puissent recevoir, la nature pour lui ne changera pas ses lois. Tout finit, tout doit se renouveler sur la terre. Comme les individus, les corps de nations doivent parcourir la carrière de

la vie, grandir, vieillir et cesser d'être. Quatorze à quinze siècles ont passé sur la tête de l'Europe organisée, sortie des ruines de l'empire romain qui, dans ces âges où la civilisation marchait avec tant de lenteur, n'en avait duré lui-même que onze. Son heure semble être arrivée : ou il faut qu'elle se retrempe, qu'elle se reconstitue sous de nouveaux auspices, ou ses peuples, comme les empires qui l'ont précédé, auront vécu; comme l'Assyrie et bien d'autres nations qui ont passé aussi à leur tour sur cette terre, elle passera; car les sociétés humaines n'ont pas commencé d'hier. Les barbares sont éloignés, les hommes sortant des forêts sont loin de nous; mais les distances aussi ne sont plus celles d'autrefois. Les deux pôles sont rapprochés, l'espace qui les sépare est tous les jours sillonné par les pas des voyageurs qui facilement en parcourent la distance; et si les peuples éloignés ne débordent pas sur nos régions, la matière brute, toujours forte et puissante, qui fermente dans les masses, ne

fera-t-elle pas invasion sur les sommités énervées par le repos et la corruption ? Ces sommités depuis long-temps toutes prêtes pour la conquête encore plus que les corps de nations. Ainsi, de tous les côtés, la vieille Europe semble toucher au terme de sa longue vie, si des rois puissans, si des génies supérieurs n'apparaissent, des chefs appropriés aux temps, aux siècles, des hommes qui sachent reconstruire des édifices, non avec du plâtre et de la boue délayée, mais avec du granit et du marbre, des hommes qui soient capables de les affermir, avec le fer durci dans les combats, fondu dans les camps, dans les camps où l'homme n'a de toiture que le ciel et de lit que la terre, et non les abris vermoulus des hôtels, des palais. Si de tels hommes, la Providence ne les présente pas, alors ces contrées épuisées attendront ces fins déplorables qu'attendait le bas-empire, lorsque ses peuples isolés, épars comme la multitude des grains de sable qui couvrent des portions du globe, sans liens, sans ciment

qui put les unir l'un à l'autre, ne présentaient plus qu'un amas d'individus, spéculant chacun aux dépens de l'autre, où les passions les plus basses de calcul personnel et de vanité avaient étouffé tous les sentimens généreux, où pressé de vivre et de jouir, il fallait acquérir dans un jour ce qu'autrefois on obtenait dans des années. Ce jour n'ayant plus de lendemain, la vie plus d'avenir, il fallait centupler l'existence de la matière, puisqu'il n'y avait plus d'autre culte, d'autre autel, d'autres dieux, que les plaisirs et la volupté; où l'esprit, dans sa satiété, dans son indifférence, se refusant à la réflexion, ne voulait plus se nourrir que d'impressions mobiles de chaque moment, de chaque minute; où le langage ne répondant plus à la pensée, ne représentait qu'une fiction de bienséance, pour voiler les ruses, les pièges que mutuellement on se tendait; où la foi enfin elle-même ne présentait qu'un échafaudage de mensonges et d'instrumens de trafic des consciences au détriment des intérêts publics. Tel fut le

bas-empire aux jours qui préludèrent à ses dernières heures ; tels sont les signes d'agonie des sociétés. Ainsi la civilisation, du jour où elle a commencé jusqu'au jour de sa décrépitude, a marché sur le globe, de la Syrie à la Grèce, de la Grèce à l'Italie, de l'Italie à la Gaule et à la Germanie, et probablement de ces régions elle ira voyager vers les vastes contrées (sud) de l'Amérique, vers les îles et les continens océaniques qui se découvrent tous les jours, terres vierges sous le ciel le plus beau, où la plus riche nature n'attend que les mains de l'homme pour lui donner ses plus précieux fruits. Telle doit être la marche immuable que doit parcourir l'humanité dans ses successifs renouvellemens sur la terre.

Puis-je me permettre un mot à l'intant où cet écrit est prêt à être livré au public, sur les évènemens de l'Orient? Et cependant que dirai-je que déja je n'aie dit? quelles pen-

sées pourrai-je émettre que je n'aie énoncées dans le cours de l'ouvrage?

Oui, certes, à leur aise et comme ils l'entendront, les czars pourront reconstituer sous leurs aigles l'empire d'Orient; soumettre à leur sceptre cette si belle portion de l'Asie et de l'Europe; ceindre la couronne de Constantin, et de là commander au monde. S'ils le veulent, ils le savent, dans cette entreprise, ils n'ont rien à craindre des pouvoirs vermoulus de l'Occident, qui, au milieu des flots des populations qui les débordent de toutes parts, ne sont occupés que de leur frêle existence de quelques jours, et tremblent à l'aspect du moindre mouvement. Car, il faut le remarquer encore ici, sur cette terre qui a changé entièrement de face, réfléchissent-ils ces pouvoirs, dans cet état d'inertie où ils veulent rester, à cette progression sans exemple de population qui aussi, dans ce mouvement centuplé de la matière, comparativement à ce qui existait dans l'antiquité et dans les âges suivans, doit doubler en peu d'an-

nées, en Europe, le nombre de ses habitans. L'esclavage arrêtait la vie dans les quatre cinquièmes de la race humaine; plus tard, le célibat et l'état de misère du servage en absorbaient également une grande partie; maintenant la procréation est partout, et partout, dans cette région du globe, on veut arrêter cette même vie, en proportion qu'elle grandit hors de toute mesure, physiquement et moralement, sans penser que, sous le seul aspect matériel, il faudra bientôt forcément que les hommes se dévorent entre eux, si de grands écoulemens ne sont ouverts sur de nouvelles terres. Mais non, on ne pense pas à ces objets immenses d'intérêt social, pas plus dans leur rapport avec les besoins de l'humanité, qu'avec ceux des États. Les pouvoirs ne veulent s'éveiller ni sur le présent, ni sur l'avenir. Ainsi, pour ce qui se passe sur les bords du Bosphore, nous ferons encore entendre de vaines représentations, des plaintes qui attireront probablement de nouveaux dédains, de nouveaux mépris;

comme il en a été pour les affaires de la Pologne, de la Pologne qu'on devait et pouvait, dans cette mémorable circonstance, recomposer en corps de nation; barrière de fer qui, pour la France, était d'une si haute importance; il en sera, dis-je, dans cette circonstance, comme dans la première où toute la honte, après avoir poussé cette nation à secouer le joug, est restée pour nous.

De même il en sera sans doute pour l'occupation d'Alger : si notre présence sur cette partie de l'Afrique déplaît à l'Angleterre, il faudra nous retirer. Le ciel semblait avoir envoyé à la France ce fortuné débouché, pour y porter le trop plein qui la dévore. C'était, certes, le présent le plus précieux, si l'on avait su comprendre tout ce qu'on pouvait en tirer. De quelle étonnante utilité il pouvait être dans la situation où nous sommes, sans colonies d'aucune sorte! Ce n'était pas douze ou quinze mille hommes de troupes qu'il fallait y entretenir à grands frais, enfermés dans des murailles; c'était

cent mille soldats qu'il fallait porter au pied de l'Atlas, pour protéger cinq cent mille colons qui auraient trouvé facilement derrière cette ligne de troupes de quoi créer une nouvelle France sur une des terres les plus fertiles du globe, là où jadis existaient de grands empires. C'est dans de telles expéditions que les centaines de millions qu'on dépense si légèrement et si inutilement eussent été heureusement employés. Voilà ce que des hommes qui savent embrasser sur un large cadre les destinées des peuples auraient su faire. L'Angleterre aurait dit et fait ce qu'elle aurait voulu; la France, sans avoir besoin de sa permission, aurait parcouru sa noble carrière, et dans cette carrière, sans la redouter, sans la craindre, sur les ruines de l'antique Carthage, elle aurait vidé ses différends avec elle; et là, pour les temps modernes, se serait probablement ouvert un monde aussi nouveau qu'il le fût pour les empires de cette époque.

Quelque chose qu'il faut observer, c'est de

voir au milieu de toutes ces circonstances, lorsque les pouvoirs veulent tout frapper d'engourdissement, l'instinct, le génie des peuples se réveiller; partout en France, et dans toutes les classes, des tributs d'hommages s'élever au souvenir de Napoléon. C'est tout simple : quelque travail qu'on fasse, quelque peine qu'on se donne, la nature partout fait sentir son empire, et la nature en France, l'air qu'on respire, c'est celui de la gloire, c'est celui qui apprend à commander, non à obéir; c'est celui qui fait vivre d'honneur et non d'humiliation. Oh! mon pays! je l'espère pour toi, tu ne périras pas; cette vie te sera encore rendue, malgré tant d'élémens divers qui voudraient l'étouffer!

Un fait dans ce monde de décomposition, un fait bien nouveau dans les annales de notre belle France, de cette France chevaleresque et si susceptible d'élégantes convenances; un fait que les journaux ont assuré

être vrai, c'est ce qui se serait passé par rapport à une femme, une femme tombée du plus haut rang dans les fers! Violer dans elle tout ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable dans la nature ; l'interroger, sur quoi, grand Dieu !..... Dans quel sein une pareille pensée a-t-elle pu naître? quel est celui qui a pu porter la parole à une mère, à une femme aussi illustre par ses malheurs, aussi sacrée par sa position! Ah! jugez, si vous le devez ; tuez, si vous le pouvez! Mais à ce degré pousser l'outrage ; rendre solidaire tout un peuple généreux d'un pareil attentat à ce que les nations les plus barbares ont su toujours respecter, voilà ce que je croyais ne pas devoir être réservé à ma patrie!!!

Ici, on voit ce qui en arrive d'avoir voulu comprimer tant de nobles élans, de n'avoir pas su donner à un immense évènement son cours naturel, qui, pour la France, pouvait avoir de si grands résultats. Il faut que ce

courage, que cette sève si puissante, si généreuse, qu'on veut étouffer, réagisse sur elle-même, au lieu de servir glorieusement à la patrie; c'est à la déchirer qu'elle sera employée. Toutes les opinions, tous les dissentimens, toutes les inimitiés, auraient disparu en présence du grand intérêt du pays, de sa dignité, de sa gloire :

> Quand l'ennemi commun au combat nous appelle,
> Rome dans ses enfans éteint toute querelle.

Il est injuste d'accuser les royalistes d'avoir manqué à la royauté, de demander où ils étaient au jour du combat? Ils étaient là où on les avait mis, là où on les avait délaissés. Il faut être vrai et avoir le courage de l'être, alors qu'on invoque les évènemens : c'est la royauté qui a manqué aux royalistes, et non les royalistes à la royauté; ce n'est pas le tout de faire des phrases très brillantes, très sonores, il faut qu'elles soient justes dans leur application. Vou-

drait-on accuser les hommes de juillet des tristes résultats de leur victoire, du peu d'avantage qu'en a retiré la patrie? Ce reproche serait aussi injuste que l'autre. Disons-le donc encore une fois : au pouvoir, toutes les fautes, toutes les causes de perturbations humaines ! et aux nations tout le poids des misères qui en sont les conséquences! Nulle part sur la terre, les peuples n'ont manqué aux pouvoirs; partout ce sont les pouvoirs qui ont manqué aux nations.

FIN.

IMPRIMERIE D'A. PIHAN DE LA FOREST,
rue des Noyers, n° 37.

ERRATA.

Page 160, ligne 14, *au lieu de* : essuyé en 1789, *lisez* : essayé en 1789.

Page 165, ligne 17, *au lieu de* : parce qu'ils sont sur la scène, *lisez* : par ce qu'ils sont sur la scène.





